

Yak Rivais

Francoquin

V. Dans le Grand-Marécage



Sous la Cape

L'auteur de la saga francoquine est également celui des *Demoiselles d'A.*, livre écrit avec les phrases des autres (Belfond, 1979, prix de l'Anti-Conformisme), et de PLUSIEURS ROMANS CHEZ DIFFÉRENTS ÉDITEURS: *Hérésie de Carolus Boörst*, Belfond, 1968; *Ecchymoses, chocolats glacés!* Ivan Davy, 1986; *Milady mon amour*, Picollec, 1986 – de ROMANS DESSINÉS: *L'Effrayant Périphe du Grand-Espion*, Belfond, 1966; *Intrigues de Cour*, Deleatur, 1983 – de NOUVELLES: *Lumières noires*, l'École des Loisirs, 1991; *Les Enquêtes de Glockenspiel*, l'École des Loisirs, 2000 – d'ESSAIS: *Tu causes, tu causes*, sur le fonctionnement segmentaire de l'oral, Flammarion, 2001; *L'art H.O.P. l'Humour Noir*, Eden, 2004 – d'OUVRAGES PÉDAGOGIQUES: *Grammaire impertinente, Conjugaison impertinente, Jeux d'écriture et de langage impertinents, Fables impertinentes*, tous chez Retz. Il a également écrit plus d'une soixantaine de LIVRES POUR LA JEUNESSE, publiés par l'École des Loisirs, Nathan et d'autres éditeurs, et déclenché la vague d'ATELIERS D'ÉCRITURE dans les collèges en 1988 avec *Les sorcières sont N.R.V.* et *Contes du miroir*, parus à l'École des Loisirs.

Nombreux prix. Une école porte son nom en Bretagne. (***Voir notice Wikipédia.***)

AVENTURES DU GÉNÉRAL FRANCOQUIN
5 : DANS LE GRAND-MARÉCAGE



Cet ouvrage est paru en 1971 aux éditions Belfond
sous le titre *Le Condottiere*.

© Yak Rivais / Sous la Cape, 2011.

Yak Rivais

ans

le Grand-Marécage

(Francoquin 5)

Dessins de l'auteur

Sous la Cape

EN GUISE DE PRÉFACE

Il y eut un autre roman. J'ai perdu le manuscrit. Les aventures de Francoquin se développaient en hiver, à la chasse à l'homme-rat, personnage furtif apparu dans le *Général Francoquin* (voir volume 3 de la série) que Double-Mouche proposait de revenir débusquer. Le général, escorté de Catt-bis, Slim, Labosse et N'a-qu'un-Ceil, s'efforçait d'oublier Filasse. Il rencontrait Abigail. Parallèlement, Ralph et Jésus-Christ se trouvaient happés dans l'engrenage d'un trafic d'armes à la frontière, au sein d'une bande contre-révolutionnaire. Ralph se tirait d'affaire. Il rencontrait une jeune femme qu'il laissait sur la route. Le personnage sympathique de Jésus-Christ était assassiné par des réactionnaires. Ce manuscrit est perdu.

La suite parut chez Pierre Belfond, conformément au contrat initial, sous le titre un peu abstrait *Le Condottiere*, pour le démarquer d'*Aventures du général Francoquin*, au lieu d'user du nom du héros pour signaler la continuité. L'aventure débute au lendemain de l'argument de la pièce sabotée, *Francoquin décide* (volume 4 de la série). Le printemps revient. Francoquin part pour le Grand-Marécage.

Un critique, Claude Lejeune, parlant de ce nouveau roman, fit une remarque intelligente sur le temps du récit. Le « *général Francoquin* » : six journées du héros pour six cents pages de texte. *Le Condottiere* : deux cents pour deux jours. Même

rythme, même foisonnement. (Sur cette logique, *Francoquin décide* se déroule en quelques heures.)

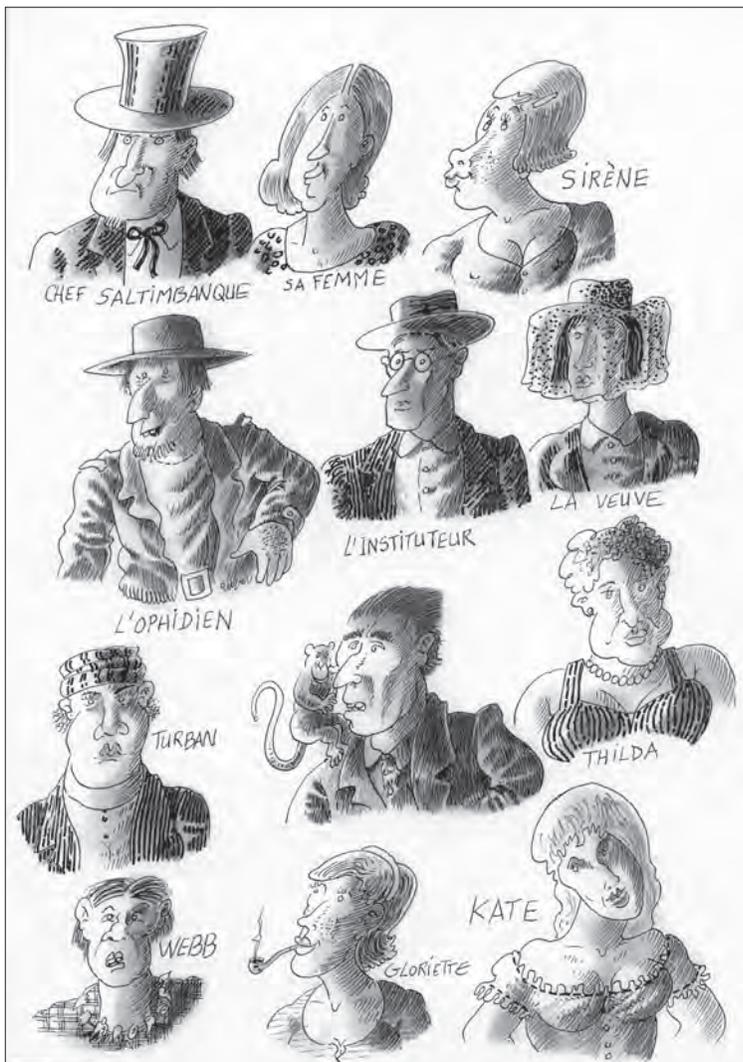
J'ai changé le titre du roman pour revendiquer la continuité de la saga : *Francoquin dans le Grand-Marécage*. (On lira quelques extraits de presse en fin d'ouvrage.)

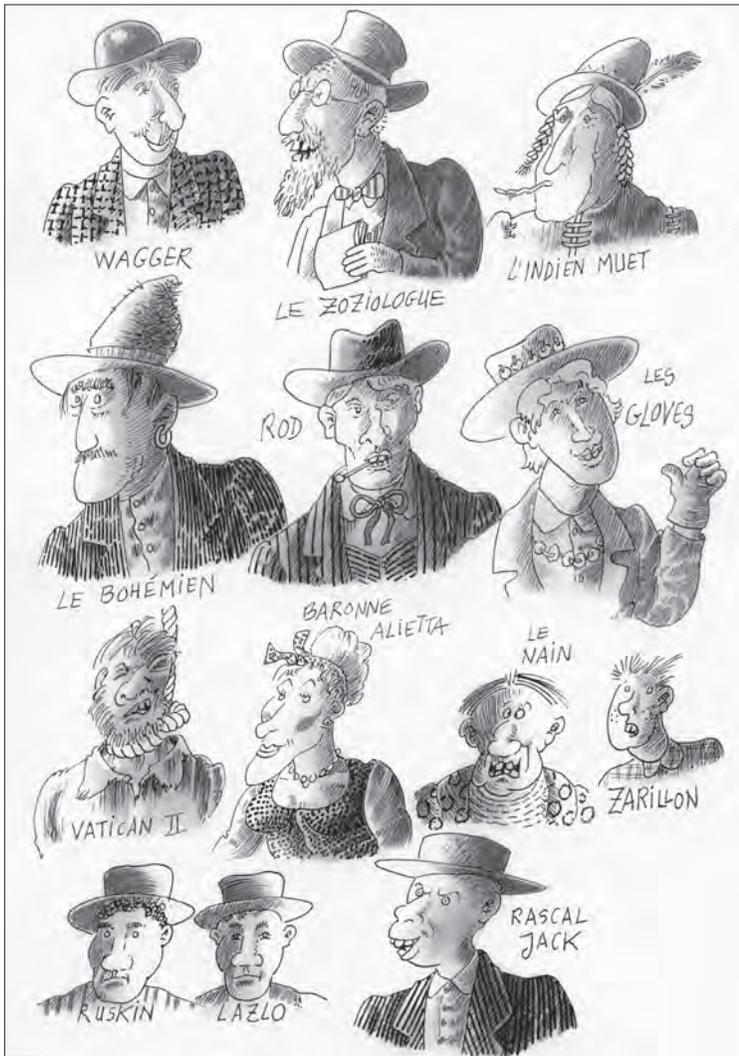
Le Grand Prix de l'Humour Noir, Hervé Bazin président, fut attribué en 1971 à mes livres du cycle Francoquin. Le jury était composé d'écrivains, à part le dessinateur Jean Gourmelin et le critique d'art Anatole Jacovsky : André Berry, Francis Chamant, Jean Follain, Jean Fougère, Jean L'Anselme, Marjan, Tristan Maya, Roger Rabiniaux, Robert Sabatier. Humour... noir ? Le seul que je connaissais avant le prix était Christian Chéry. Je l'avais rencontré dans une de mes expositions, et lui avais fait la confiance que je donnerais une œuvre aux jurés. « Alors je vote pour vous ! » s'était-il exclamé. Mais il fut le seul à ne pas voter, étant décédé entre-temps. Je reçus le prix littéraire. Le prix graphique fut attribué à Ronald Searle. Le prix du spectacle au cinéaste Leonard Kastle.

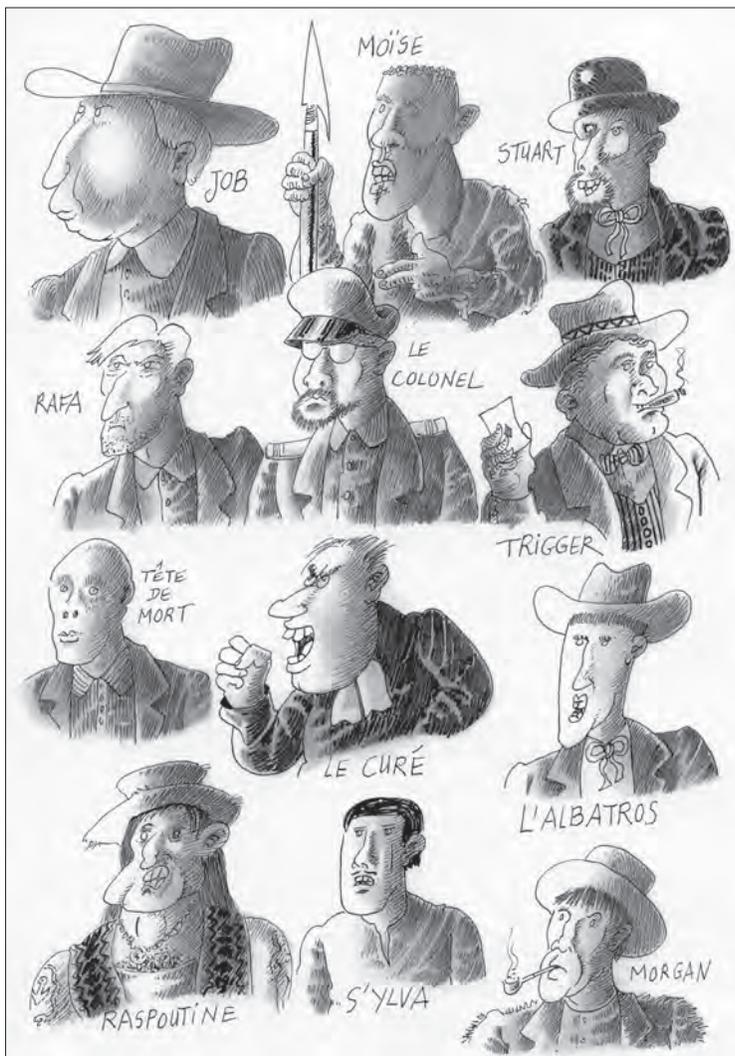
Je fus invité dans une émission de télévision le samedi soir. Je n'avais pas la télévision, je lui accordais peu d'intérêt. (J'y étais passé, brièvement.) C'est sans doute ce qui me fit commettre un acte manqué. Retrouvant à Paris deux amis, je m'attardai avec eux au restaurant. Quand nous nous décidâmes à nous rendre au studio, nous y arrivâmes en retard, l'émission était terminée.

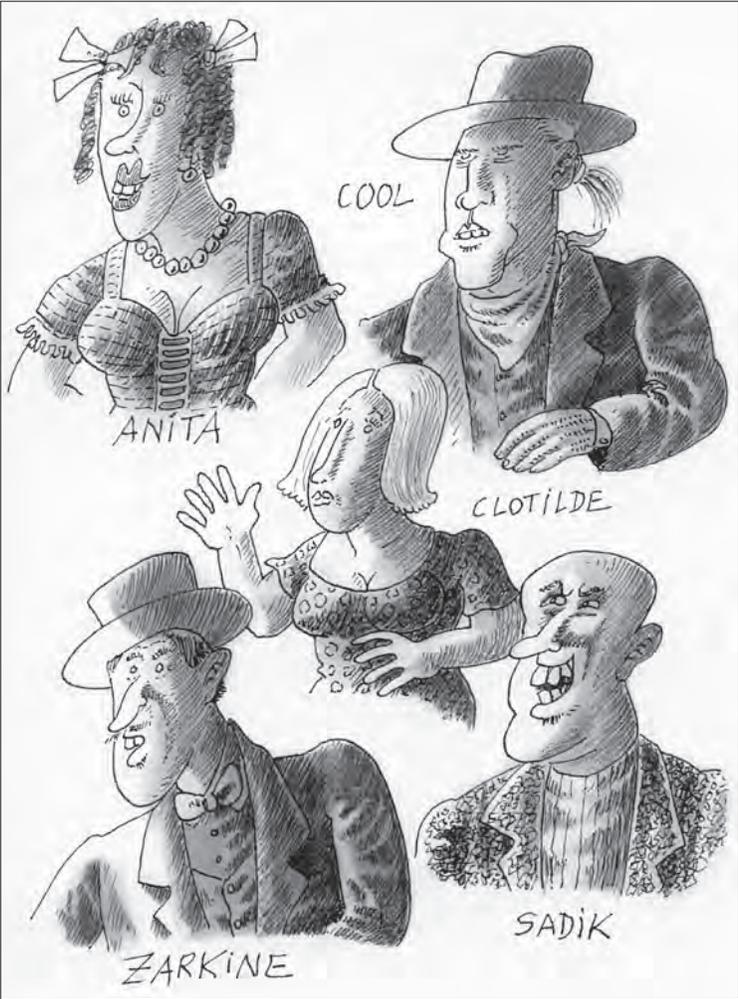
Francoquin dans le Grand-Marécage est le dernier roman de la saga. Je n'ai pas écrit la révolution francoquine comme j'en avais le projet, mais, comme le remarquait un autre critique de l'époque, il y (avait) dans *Le Condottiere* tous les ingrédients pour l'imaginer...¹

-
1. Le livre suivant, *Les demoiselles d'A.* (1979), écrit avec les phrases d'autres auteurs, se passe au lendemain d'une révolution, définie cette fois par les citations littéraires, comme s'il avait fallu la caution de l'écrit pour la faire entrer dans une réalité culturelle – ce que Jean Dubuffet soulignait plus tard dans une lettre-critique du livre qu'il m'adressait : « ... *toujours le même bouillon. Dont on voudrait à la fin changer. Ensuite ce qui frappe c'est que dans cette farandole où il n'y a pas une seule phrase qui soit de vous votre position d'auteur est cependant constamment tout à fait flagrante – presque autant, me semble-t-il, que si vous aviez vous-même tout écrit. L'opération me paraît porter à prendre conscience de l'emprise générale du conditionnement culturel et de la prison dans laquelle il enferme la pensée et la création. On se demande si on pourra jamais s'en libérer et repartir d'un autre pied* »... Eh bien, pas tout à fait : au sein des citations qui composaient le livre, j'avais insinué une phrase de « *Général Francoquin* », lien anodin en apparence avec la saga francoquine, mais clin d'œil que voici : « *Dans le fond... dit le colonel.* »









ANITA

COOL

CLOTILDE

ZARKINE

SADIK

Je dédie ce livre à tous ceux qui, un jour en prison, sont ministres quinze ans plus tard, ou fusillés.

Y. R.

Le tambour roule, le clairon sonne, dzing, dzing, boum boum et rata-tchine, pour l'un la veine, pour l'autre la guigne, pour l'un la vie, pour l'autre la mort, pour l'un l'espoir, pour l'autre le sort. Dzing dzing, boum boum et rata-tchine!

Alfred DÖBLIN

... car dans les guerres civiles les prisonniers ne sont pas convertis en butin.

TACITE

I. Le départ

Le printemps était revenu. Le Général Francoquin, trois de ses tueurs et sa maîtresse chevauchaient par les coteaux attendris.

– Où allons-nous ? dit N'a-qu'un-Œil.

Il est rêveur. Devenu père la veille, il pense à son fils.

– Dans le Grand-Marécage, répond Francoquin.

– Le Grand-Marécage ? dit Max en étrécissant les yeux. Qu'est-ce ?

– Des marais, dit Francoquin évasif. Une étendue d'eau aquatique.

*

– Ce trou infect ! dit Labosse en crachant son mégot. Je l'ai traversé une fois. Quand les sangsues ne vous têtent pas les orteils, les moustiques se paient votre gueule !

– Hin-Hin-Hin ! rit laborieusement Francoquin qui n'y est jamais allé, lui.

*

Max a une trompette à la ceinture. C'est un musicien autodidacte, et il s'en flatte, modestement rengorgé :

– Moi je suis un autodidacte.

Mais, pour lors, le musicien (sic) dévisage tour à tour

Labosse et son patron le Général, avec une certaine appréhension :

– Et ? dit-il. Qu'irons-nous faire dans cette région déshéritée ?

– Recruter, répond Francoquin.

Ils croient avoir mal entendu.

– Recruter quoi ? émet Abigail.

La maîtresse de Francoquin, depuis peu métamorphosée en boutiquière, est une belle garce bien en chair, de tempérament instinctif. Quand Francoquin la rencontra, elle venait de fendre en deux, avec une pelle, le crâne d'un ex-complice qui refusait de partager le produit d'un hold-up. Un troisième homme se balançait au-dessus d'eux par le cou, à une branche.

– Recruter quoi ? insiste Abigail.

– Des mercenaires, dit Francoquin à contrecœur. Le Grand-Marécage est un réservoir à mercenaires, ce dit-on.

– Des mercenaires ? dit Max. Pour quoi faire ?

– La guerre civile, dit Francoquin.

*

Ils sont perplexes. Abigail se vrille résolument l'index sur la tempe.

– Il est fou, elle déclare. Ça ne m'étonne pas !

Francoquin grogne. Labosse allume une cigarette, agite l'allumette pour l'éteindre :

– Autant vous avertir ! dit-il. Si le Grand-Marécage est effectivement un réservoir à mercenaires du fait de sa situation misérable, ce que vous risquez d'y draguer ne vaudra pas cher dans l'ensemble !

– J'en suis ravi ! réplique Francoquin près de ses sous.

*

Il réduit patiemment une feuille d'orme aux nervures. Labosse se porte à sa hauteur :

– Un instant ! Que l'assistance de N'a-qu'un-Ceil, votre lieutenant, soit précieuse dans cette équipée, je n'en doute pas. Que Max vous accompagne comme ordonnance, je le comprends. Mais je devine mal mon rôle ?

– N'êtes-vous pas à mon service ?

– Oui.

– Ne fûtes-vous pas avocat, dans le passé ?

LABOSSE. – Je ne le suis plus.

FRANCOQUIN. – Admettons. Je voudrais que vous lisiez pour moi des tas de bouquins afin d'en faire des comptes rendus, d'en extraire des citations courtes, etc. J'ai pensé qu'un rôle de Conseiller Politique vous conviendrait assez pour vous intéresser.

LABOSSE. – Il ne m'intéresse pas. Je suis tueur à gages. Le temps que je lirai, je perdrai la main. Je ne tiens pas à me faire descendre en cultivant les fleurs de rhétorique pour vos discours.

FRANCOQUIN, implorant. – Vous êtes le seul intellectuel de mon bord. Je vous commets à la Propagande si vous préférez ? Ça vous intéresse ? Les tracts ! Les affiches ! Les brochures ! Le bourrage de crâne ! Ça vous intéresse ?

LABOSSE. – Hum.

FRANCOQUIN, pérorant. – Naturellement, des slogans simples, n'est-ce pas ? Des truismes. Des trucs qui marchent à tous les coups. Qu'un enfant au berceau puisse gober. Vous acceptez ?

LABOSSE, hochant la tête – Ça vous excite donc tant, de pratiquer ce métier de putain ?

FRANCOQUIN – Quel métier de putain ?

LABOSSE – Président.

FRANCOQUIN, flatteur. – Bah ! Là comme en tout, l'essentiel consiste à être bien secondé. Hum. Un bon *braine-treuste*.

Abigail a un sourire torve :

– Las de voir l'Empereur et le Gouvernement de son pays faire des saletés réactionnaires, il a décidé... de les faire à leur place !

*

Francoquin se tait, renfrogné. Entre Abigail et lui subsiste un contentieux pesant, parce qu'il refuse obstinément de lui faire un bébé.

– Moi, observe Max qui s'apprêtait à souffler dans sa trompette, j'aime bien les anars, mais leurs obsessions m'horripilent. Qu'est-ce que vous êtes au juste, patron, politiquement ?

FRANCOQUIN. – Bof.

– Et ce n'est pas un parti majoritaire ? doute Max.

Il expulse les canards qui nichaient dans le pavillon de sa trompette : « Tara couac ! Tarata couac ! Tarata couac-couâac ! » Il s'interrompt soudain, mélancolique, et déplore la perte de sa dame en ces termes :

– Ah ! C'est moche la campagne ! En ville, au moins, il y avait Zaza ! C'est une luronne, Zaza ! Des seins comme ci (o) (o) et des fesses comme ça () (). Ah !

*

LABOSSE, à Francoquin. – Vous avez renoncé à l'intrigue ?

– Couci-couça, dit Francoquin. Quand le Chef de la Police de mon pays (entre parenthèses, Max, c'est lui qui paie ta

« dame » pour m'espionner!), quand, disais-je, ce louche individu vint me sonder, je feignis d'entrer dans son jeu. Stratégie dilatoire. Maintenant, j'intrigue contre l'intrigue, en attendant l'heure de la réponse définitive, au son du canon! BOUM!

Cette onomatopée le réjouit.

– Quelle politique pratiquerez-vous? Les grandes lignes? insiste Labosse.

– Renversement de la réaction, instauration d'une République Révolutionnaire, et coups de pied dans les miches à l'Empereur! Voilà longtemps que j'en meurs d'envie!

ABIGAIL, railleuse. – C'est pour ça qu'il te faut des troupes?

FRANCOQUIN. – Des cadres! Les troupes, ce sera le PPeuple! Il faut qu'au premier coup de fusil je dispose d'une architecture d'armée susceptible d'accueillir des troupes sans pagaïe!

Max émet une timide objection :

– L'Armée et la Police de l'Empereur aussi seront organisées, dans le camp adverse?

– La Police, j'en fais mon affaire. Et l'armée me suivra. Si j'affronte les politicards, je récupérerai les MMâsses!

– Mais les politicards? dit Max embarrassé. Les engagements passés avec eux?

Francoquin lève les yeux au ciel :

– C'est contre eux que je lève des troupes. Je ne vais quand même pas respecter des engagements passés avec des parjures!

*

– Et pour l'argent? dit N'a-qu'un-Ceil. Il va t'en falloir un paquet!

– Je spéculerai, dit Francoquin. Ici, c'était la guerre et la Révolution depuis sept ans. Bon. Pays misérable, dévalua-

tions, etc., plus un sou. Un Colonel de l'APL¹, par exemple, gagne 120 dollars par mois, alors que moi, en tant que Général d'Armée Militaire de mon pays, et grâce aux richesses familiales, j'empoche en gros 30 à 40 000 dollars dans le même temps. Sans tenir compte des aides extérieures qu'on me proposera, ou des fonds officiels qu'il sera facile de détourner! Ah-Ah-Ah!

– En somme, conclut Abigail d'un air féroce, tu as encore de la chance que tes adversaires soient réactionnaires et bourgeois, sans quoi tu ne gagnerais pas assez d'argent pour les renverser!

1. Armée de Libération Populaire. C'est l'armée révolutionnaire du pays où Francoquin est en poste.

II. Divertissement. Zaza

Il faisait doux et le soleil brillait. Longeant une verdoyante vallée en V, les cavaliers s'arrêtent à la vue d'un divertissement insolite et bruyant. Ce sont des paysans qui gesticulent au sommet du versant opposé. Ils font sauter un pauvre diable en redingote verte dans un drap. Ils l'enfourment dans un tonneau.

– Amusant! décrète Francoquin. Je réserve le même châtiement à mes adversaires!

*

Couvercle ajusté, les paysans poussent le tonneau dans la descente, à travers prés. Il rebondit de motte en motte, précipitant sa course. Il dépasse le fond de la vallée, escalade l'autre versant, ralentissant progressivement. Son passager hurle. Hilares, les cavaliers se portent à sa rencontre; mais, en face, les paysans qui les ont repérés poussent de grands cris de protestation. Ils accourent. Échappant aux cavaliers, le tonneau repart dans l'autre sens. Il dépasse le fond, remonte vers la paysannerie, mais revient avant qu'elle l'attrape. Cette fois, N'a-qu'un-Ceil et Max en prennent possession, le redressent. Les paysans, furieux, lancent des imprécations, des pierres, et même leurs fourches. Ils sont heureusement trop loin. Ils refluent à la vue de N'a-qu'un-Ceil dégainant et s'éparpillent comme des moineaux quand il leur lâche un coup de

fusil entre les jambes. Les voyageurs arrachent le couvercle du tonneau, extraient le contenu du contenant par les pieds. Le pauvre type est plus vert que sa redingote. Livré à lui-même, il s'abat en toupie, les jambes sous lui comme un poulain qui vient de naître. On le relève. On lui retrouve sa jument efflanquée qu'il enfourche par habitude (mais la tête vers la queue de l'animal). Il crie Hue! Il se cramponne à ce qu'il tient pour la crinière et reprend spectaculairement contact avec le chien-dent.

*

Le bonhomme s'appelait Wagger. Ventriloque et charlatan, il se disait représentant en appareils contre l'absurdité, mais n'en vendait guère sans dommages. C'était quand même un joyeux drille, qui savait danser des claquettes, et qui, d'ailleurs, en matière d'armement, se révéla bientôt habile au maniement de la fronde, du lance-boulettes et de la sarbacane. En trotinant sous les ombrages, il égrenait des devinettes :

– Que fait un jockey qui a envie d'uriner? (Réponse: *Hippisme*.) Comment s'appelle un mort qui remue? (Réponse: *Un défunt animé*.)

– Et? déclare Francoquin. (Il a une idée derrière l'occiput.) Que diriez-vous d'un mécène qui, passant par là, vous soumettrait impérieusement l'alternative suivante: être livré aux flics pour abus de la confiance rurale, ou engagé pour pimenter mes discours, à 45 dollars par mois?

– Nourri? s'enquiert le ventriloque. (Naturellement, c'est son ventre qui a parlé.)

*



N'a-qu'un-Ceil retient sa monture et dit soudain :

– Nous sommes suivis.

Tout le monde se retourne. Trois cavaliers débouchent dans le chemin creux.

– Ah! Zaza! s'écrie Max.

*

C'est cette garce, en effet, que deux cavaliers accompagnent. Elle est vêtue d'un chemisier vert pomme et d'un pantalon rose. Elle a les appas agressifs. Son guide, un Indien muet qui s'exprime par gestes, est habillé comme les blancs, fors une plume à son chapeau. Il fume d'infectes racines d'aster. Un arc est suspendu, outre sa carabine, à la selle de son cheval. Une espèce de vieux ténébreux ferme la marche, deux valises arrimées aux flancs de sa monture. Zaza s'approche, non sans appréhension :

– Quel haaasard! elle feint de s'étonner d'une voix vulgaire qui accentue certaines syllabes. Çaaa aalors!

– Vous me cherchiez! attaque Francoquin. Sale espionne!

– Je me promenais! elle proteste. La naaature est belle pour tout le monde!

– Et vous allez également dans le Grand-Marécage, je présume?

– Oui! dit-elle. Vous z'aussi? Quelle coïncidence! Comme çaaa, nous ferons route ensemble!

– J'en doute! lance Francoquin d'un air sinistre en lui présentant son revolver par le mauvais bout. N'a-qu'un-Ceil! Wagger!

Ils accourent. Ils attrapent Zaza.

– Ligotez-la à un tronc d'arbre!

– Non! Pas çaaa! Non! Faisez pas çaaa! Non!

Zaza décoche des cris perçants, et se débat. Francoquin est inflexible. L'espionne est appliquée à un ormeau sur le talus malgré ses cris et Wagger la ligote. Il la caresse un tantinet et son ventre s'esbaudit. Bientôt saucissonnée, Zaza hurle.

– Patron? intercède Max en sa faveur. Pardonnez? Soyez magnanonyme?

*

Le vieux ténébreux prend des notes.

– Qu'est-ce que c'est, ce type? fait Francoquin.

Le vieux se gratte la lulette, pour cracher :

– Han Han Ach. J'ai rencontré zette dame dans la forêt. Je zuis zoziologue et je m'occupe de zoziologuerie. Han Han Ach.

– Vous chassez les piafs? demande Max.

– Non! J'enquête! Han Han Ach!

– Et dans quel but? fait Abigail.

Le zoziologue pond un discours :

– Zi je rédige un bel ezzai zur la zituazion zozio-loguiztique pozt-révoluzionnaire du Grand-Marécage, l'Univerzité me dézernera un diplôme! Auzzi m'appliquerai-je à ne choquer perzonne, ze qui, en tant que zentrizte fanatique, me zera très fazile à faire, car je zuis dépourvu d'opinions! J'ai horreur des zoluzioni claires! Je suis un humanizte indifférent, un idéalizte après boire, un réformizte immobilizte, un homme de progrès zans chaleur! Je ne zuis pas hoztile à la nouveauté – par prudenze – mais je ne zuis pas opiniâtre; et zi les marxiztes me récusent, au demeurant je fais ze que je peux! Han Han Ach Han Hi-Han!

Éclats de rire. On se dispose à repartir, et le vieux trépigne. Les cris de Zaza sur le talus couvrent sa voix.

– C'est ça! Chantez cocotte! approuve Francoquin.
– Politicien! clame la lorette. Soudaaard véreux! Saaale
Généraaal!

Il lui adresse une révérence. Le groupe s'éloigne avec son cheval.

III. Le moulin à vent. Le duel

Au sortir d'un bosquet peuplé de mésanges, les voyageurs (grossis du guide indien engagé POUR sa mutité) arrivent en vue d'un blanc moulin à vent sur un riant coteau.

– Et dire, fait Francoquin, qu'il y a eu des hurluberlus pour prendre ça d'assaut autrefois!

Ça l'amuse. Le zoziologue va ergoter, quand des coups de feu éclatent plus loin, dans le bosquet. Curieux, l'Indien escalade l'aile verticale du moulin, comme un singe, et Wagger le rejoint. Ils font de grands gestes, juchés au sommet de l'aile la plus haute, et Wagger annonce ce qu'il voit :

– Une bagarre! Quatre contre deux! C'est passionnant! Montez vite!

*

On se demande si c'est solide.

– Bon, grommelle Francoquin qui se dévoue. Max! Tu grimpes le premier! Laisse-nous ta trompette!

– Hein? dit Max.

Il réalise une belle ascension. L'aile tient bien. On l'emprunte. Une grappe humaine se trouve bientôt agrippée aux barreaux supérieurs de l'échelle improvisée et le ventre de Wagger propose humoristiquement des esquimaux à l'entraîne. Là-bas, au-delà des bois, le long de la rivière jalonnée de baraques de bûcherons, des hommes se prennent pour cibles. Les

balles miaulent. Les quatre assaillants se séparent. L'un court à droite le long de l'eau, deux s'élancent à gauche sous bois, le quatrième contourne une bicoque. Leurs deux adversaires se sont également réparti la besogne. Le premier s'est jeté derrière un faisceau de rondins, et réfugié dans un lavoir. Les autres surgissent des bois en tiraillant, et son allié alors leur lance quelque chose (un couteau?): l'un des deux agresseurs s'abat, se tord dans l'herbe. Son compagnon a pivoté pour faire face, mais le lanceur de couteau ouvre le feu sur lui en plongeant à l'abri d'un arbre! Bang! Bang! Bang! L'homme s'écroule, et le moulin applaudit. Celui qui se cachait dans le lavoir apparaît soudain sur le toit, et mitraille aussitôt les deux types qui se faufilaient dans sa direction entre les baraques. Bang! Bang! Les deux types dégringolent, l'un d'eux glisse lentement le long d'une planche jusqu'au sol, et les vainqueurs se congratulent. Le moulin leur fait un triomphe tandis qu'ils fouillent les cadavres. Le lanceur de couteau récupère son arme et l'essuie au veston de sa victime. Alors N'a-qu'un-Ceil tire un coup de feu en l'air pour attirer l'attention des vainqueurs. Il appelle :

– Rod! Hé! Rod!

Les deux hommes ont repéré l'essaim sur son drôle de perchoir. À cheval, ils gravissent tranquillement la pente entre les cerisiers en fleur.

– Tu les connais? demande Francoquin.

– Un, oui, qu'il faut que tu engages, dit N'a-qu'un-Ceil. Il s'appelle Rod. Il était médecin marron autrefois.

– Il l'est toujours! s'esclaffe Wagger. Il a fait la Révolution dans l'Apelle (l'APL). C'est un chaud lapin. Il était commandant, je crois. Dans la deuxième armée. Il a été remercié après la victoire, pour une histoire avec des bonnes femmes. Ah-Ah-Ah! Si vous l'engagez, vous ferez bien de tenir la vôtre en tutelle.

– La mienne? dit Francoquin qui n’y est pas du tout. Quelle mienne?

– Héééééé!

Il n’a que le temps de se cramponner aux barreaux de l’aile, car, sous l’impulsion de Wagger qui gesticule, les grands bras du moulin se sont mis à tourner...

– J’ai trouvé le moyen de redescendre plus vite! crie Wagger. Ha-Ha-Ha!

*

Au terme d’un arc de cercle spectaculaire et bruyant, tout le monde se retrouve les quatre fers en l’air dans l’herbe. Il n’y a pas de mal, quelques contusions (et, par répercussion, deux yeux pochés – ceux de Wagger). Les deux cavaliers se présentent. Plutôt grand, très séduisant en dépit (ou par la vertu) d’un faciès de boxeur, cheveux poivre et sel, le médecin porte un costume sombre à rayures et des bottes rouges. Il grignote une allumette. Son camarade (le lanceur de couteau) est un Bohémien taciturne avec des anneaux dans les oreilles, un chapeau de paille, et un costume de velours fauve.

– Salut N’a-qu’un-Ceil! s’écrie Rod. Que deviens-tu, vieille canaille! Salut Wagger!

– Nous t’avons vu exécuter quatre types! dit Wagger en se relevant.

– Ils étaient cinq, vous avez pris le spectacle en cours, dit le médecin.

Et alors, il avise Abigail et s’enflamme:

– Nom d’un têtard! Qu’elle est mignonne!

Il lui tape la fesse et reçoit un soufflet magistral en retour. Il se frotte la joue en se demandant s’il vieillit, lorsqu’un sexagénaire hystérique surgit sur une mule au galop. Fou de rage, il bégaie:

- Mm mmmmon mmmoulin! Ffi ff ffichez le cc c camp!
- Mets-le par terre, on va le trier! suggère Wagger, et tout le monde pouffe.

Le meunier barytone. Il lâche un coup de fusil en l'air au-dessus des têtes, et les plombs raclent furieusement le crépi usé du moulin. Prudemment, les cavaliers prennent la poudre d'escampette.

IV. Zaza libérée

En chevauchant, N'a-qu'un-Ceil et Francoquin encadraient Rod. Abigail allait devant.

- Nous t'engageons, dit N'a-qu'un-Ceil.
- À quoi? dit le médecin soupçonneux.
- À nous suivre. Tu connais le Général dom Franquin?
- J'ai entendu parler de «ça», oui. C'est lui qui «m'engage»?
- J'ai besoin de Commandants, dit Francoquin.
- Pour quoi en faire? dit le médecin, la croupe d'Abigail en point de mire.
- Des colonels ou des Généraux s'ils ne convoitent pas trop ma petite amie, répond Francoquin.

*

- Hum, dit Rod. Combien me paierez-vous?
- 120 dollars par mois pour débiter, dit Francoquin. C'est ce que perçoit un Colonel de l'APL, vous devez le savoir. J'en offre 60 à votre second.

Rod retient son cheval, amusé:

- Les gars que nous avons abattus étaient payés pour ne pas nous manquer, dit-il. Il leur RESTAIT 240 dollars en poche. Alors...
- Alors tu es riche! dit N'a-qu'un-Ceil...
- Aujourd'hui, oui, corrige Rod. Mais demain?

– « Demain », c'est moi ! assène sérieusement Francoquin.

*

– Expliquez-vous ?

– Dites oui d'abord !

– Minute ! Vous en recrutez beaucoup, des « Commandants » ?

– Quelques-uns. Et même si Wagger et l'Indien ne le deviennent jamais, je n'en suis pas moins d'ores et déjà enchanté de mes acquisitions, dans l'ensemble.

Rod affiche un sourire entendu :

– Autant vous avertir, j'étais de la seconde armée pendant la Révolution.

– Avec Double-Mouche ?

– Oui. Vous avez toujours besoin de mes services ?

Francoquin est affirmatif.

– Vous m'avez l'air, rit le médecin en repartant, de mijoter quelque grandiose farce dont il faudra me dire deux mots. OK ?

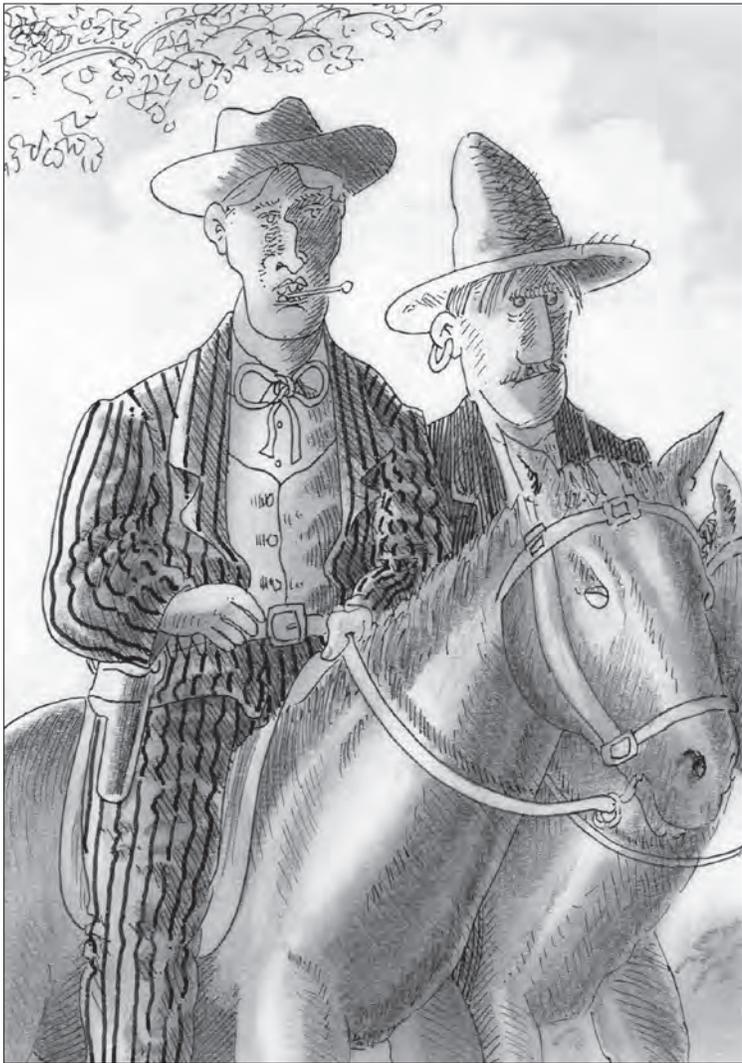
*

Cependant, demeurée seule sur son talus, Zaza n'était pas rassurée. Un cavalier vêtu de blanc (même les gants) venait d'apparaître, avec des médailles religieuses en fer-blanc suspendues à sa cartouchière et un collier de pièces trouées sur la poitrine. Il souriait, couinait à la vue de la fille ligotée, s'arrêtait au pied du talus :

– Alors poulette ? il fait. On badaude ?

– Heu, fait Zaza avec un sourire contraint.

Le type rajuste ses gants blancs déjà étroitement serrés. Une manie. Son sourire dévoile ses crocs.



– Et? dit l'homme sans descendre de cheval, en étrécissant les yeux d'une manière inquiétante. Comment vous trouvâtes-vous placée dans cette posture, poulette?

– Heu. Je rencontrais des aaamis, dit Zaza.

– Qui? dit l'autre.

Il repousse son chapeau. Il est blond, ses cheveux séparés par une raie au milieu.

– Vous feriez mieux de me déaaaacher! dit Zaza.

– Savoir si ça en vaut la peine! dit l'autre avec un clin d'œil.

– J'ai mes règles! l'avertit Zaza aussi sec.

L'autre pique sa bête pour s'en aller.

– Aaattendez! crie Zaza. Libérez-moi! Un peu d'humaaa-nité ne fait de tort à personne!

– Ça dépend, dit l'autre.

– Qui êtes-vous? elle minaude. Moi je m'aaappelle Zaaazaaa.

L'autre couine, l'air cruel:

– Je m'appelle « Les Gloves ». Foster B. Les Gloves. À cause de mes gants, le surnom.

Il recouine. Zaza sourit:

– Àaa cause que les mains sont moins propres, les gants blancs?

Les Gloves éclate d'un affreux rire tridulé:

– Poulette, il déclare, tu as le sens de l'humour. Hi-Hi-Hi! (Il fait tourner son revolver autour de son index:) Mais ce serait dommage de l'exercer encore une fois à mes dépens.

Il s'en va. Zaza crie:

– Libérez-moi! Ne me laissez pas seule! Je... Si vous me libérez je vous engage!

L'autre s'arrête si net que ses médailles tintinnabulent à son ceinturon:

– Vous m'engagez? Comment ça? Conte-moi vos déboires par le menu.

– Eh bien. Je suivais des aamis pour le compte d'un aami commun, et...

– Les premiers n'aimaient pas les curieux? devine Les Gloves.

Il éclate de rire bruyamment, rajustant ses gants blancs tendus à craquer. Il sourit, lèvres ouvertes sur ses dents de loup :

– Qui c'est, vos « amis »? il s'enquiert. Ceux que vous suiviez, poulette?

– Un Généraal.

– Intéressant. Et celui qui vous charge de les suivre?

– Flic-Fraaac...

– Le Chef de la Police du pays voisin? De mieux en mieux! s'exclame Les Gloves. Dans le pays voisin, on m'a mis à prix 600 dollars!

– Vous vaaalez cher, observe Zaza flatteuse.

– Et je trouve piquant d'être « engagé » par vous! dit Les Gloves. Car, si je comprends bien, vous m'engageriez pour le compte du Chef de la Police du pays voisin?

– Heu, oui, dit Zaza. Il m'a donné licence d'engaaager quelqu'un pour m'aider.

– Et l'autre? demande Les Gloves. Le Général? Il a de l'argent aussi?

– Il n'est pas indigent, répond Zaza.

Les Gloves a l'air de réfléchir. Et soudain il descend de cheval, escalade le talus en sortant son couteau pour délivrer la belle captive :

– C'est intéressant, il décide. Mais il va falloir me renseigner précisément.

V. L'arbre aux pendus

Le décor s'était aplati. C'étaient des chemins bordés de frênes et de saules, et, de part et d'autre, proches ou lointains, des étangs et des mares au soleil couchant. Des voiles de brume s'en élevaient, qui sentaient bon les feuilles pourries. Labosse, N'a-qu'un-Ceil, Rod et le Bohémien (pourtant capable de demeurer des journées durant sans parler) discutaient :

– Pourquoi la Révolution n'est-elle pas revenue dans le Grand-Marécage après son triomphe militaire? demande Labosse.

– Trop de problèmes prioritaires à régler, répond le médecin. Elle y envoie des inspecteurs, à cause des exploitations douteuses. Mais dites-moi? Votre Général? Ce n'est pas l'idéologie qui l'étouffe, 'pas? Pourquoi ne se contente-t-il pas d'intriguer comme les politicards de son pays?

– Parce qu'il n'est pas de leur bord, dit N'a-qu'un-Ceil. Il a loyalement coopéré avec les révolutionnaires d'ici, et en est estimé. Ils feignent d'ignorer qu'il recrute en ce moment chez eux. Mais il pourrait intriguer si besoin était! Il est même assez doué pour ça!

– Pourquoi lui pas faire? lance le Bohémien agressif.

– Par orgueil, répond Labosse. Il veut le pouvoir pour œuvrer.

Hochant la tête, Rod se retourne. Le Général et sa maîtresse vont en arrière-garde, botte à botte. Elle essaie de l'influencer :

– Éclipsions-nous dans les fourrés, sans diaphragme? Pourquoi ne veux-tu pas me faire d'enfant?

– Mais réfléchis! Je suis marié! Socialement parlant, je ne peux p...

– Je me moque de ta société!

– Mais moi pas! Donc tais-toi!

– Pourquoi « donc », monsieur, s'il-vous-plaît?

– Parce que c'est moi le chef, il répond.

Elle s'en tient les côtes à deux mains. Elle se fâche :

– Puisque vous le prenez sur ce ton, monsieur, plus question de me palper! Pas d'enfant, pas de copulation!

– Quel rapport? il sourit, indulgent. (C'est con les bonnes femmes!)

– S'il n'y en a pas, monsieur, copulons!

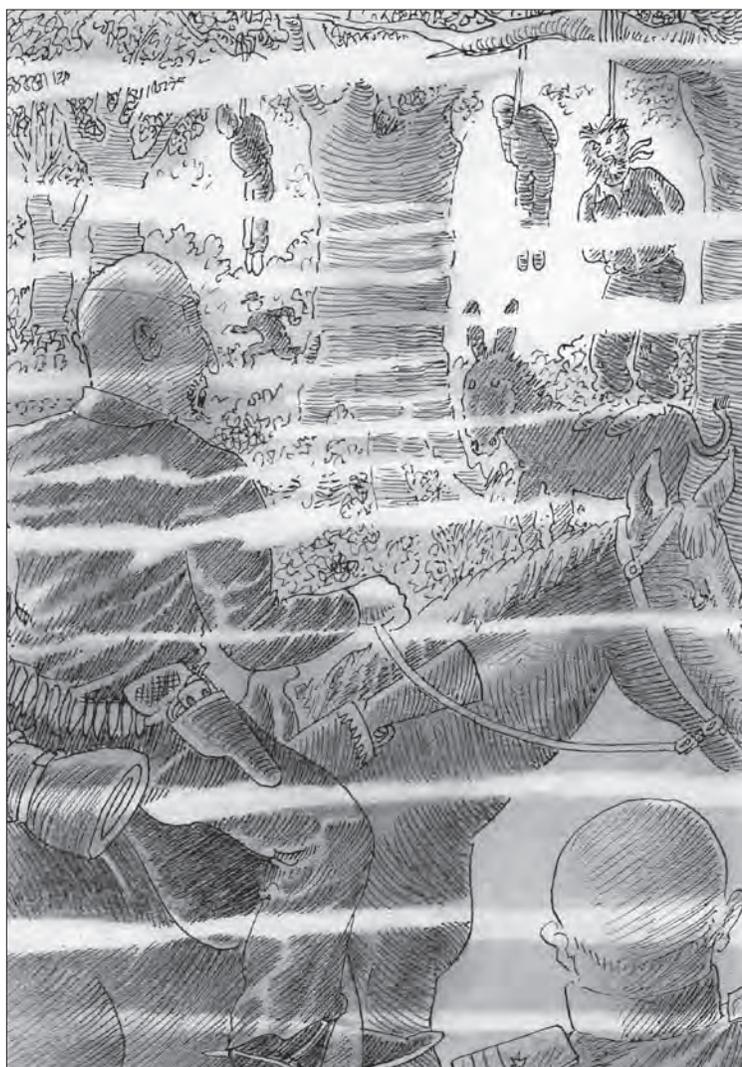
– À blanc, oui!

– Dans ce cas, plus de copulations! Je vais me suspendre un écriteau « DÉFENSE D'ENTRER » sur l'hypogastre!

– Il fera beau temps si je le respecte! Je suis contre la propriété privée! (C'est con les bonnes femmes!)

*

Le soleil s'éteignait lentement derrière les grands bois sur les mares. Émergeant d'une nappe de brouillard, les cavaliers un peu égarés découvrent des paysans occupés à pendre des types sur une butte. Deux loques picaresques se balancent déjà au gibet de (mauvaise) fortune, et les paysans font grimper le troisième sur une mule. Les voyageurs s'approchent curieusement, mais les paysans se dispersent à leur vue, font place nette. Ceux



qui les mettent si involontairement en fuite n'ont pas même le temps de les appeler...

– Ils sont fous? suppose Francoquin.

– Ou dans leur tort, suspecte N'a-qu'un-Ceil en dégainant son revolver.

– C'est peut-être plus simple, dit le médecin. Il y a un an, c'était la guerre et le marasme, et l'apparition de cavaliers ne laissait rien présager de bon.

– Mais la Révoluzion est terminée, Han Han! dit le zoziologue.

– Qui vous dit que tout le monde le sait? rétorque le médecin par boutade.

Il se tourne vers N'a-qu'un-Ceil:

– Sans compter que, vêtu de noir, chauve et barbu comme tu es, avec ce cache de cuir sur l'œil, tu ressembles comme un jumeau à un des Généraux de notre Révolution!

– Je le connais, sourit N'a-qu'un-Ceil. Nous n'avons pas le cache sur le même œil.

*

Ils s'approchent des pendus. Les paysans ont bien disparu. Rod identifie le malandrin juché debout sur la mule:

– Vatican II! Comme on se retrouve!

Le presque pendu, un type sale et barbu, au regard aussi franc qu'une faucille, émet un ricanement gras pour réponse, et crache par terre.

– Économise ta salive! lui conseille Wagger. Tu en auras besoin pour faire glisser le nœud coulant!

Il s'esclaffe. L'affreux hirsute expectore derechef et grogne:

– Pressons! Si j'dois êtr' pendu, qu'on abrège!

Francoquin consulte N'a-qu'un-Ceil:

– On le dépendouille et je l’engage?

– Vous divaguez! s’écrie le médecin. Un voleur vulgaire! Assassin à la petite semaine! Obsédé sexuel! Délateur! Faus-saire! Tireur dans le dos! Catholique!

– Ah! n’en jette plus! s’écrie Labosse indisposé.

– Tu ne vas pas acheter «ça»? dit Abigail passablement navrée par le curriculum vitae de l’individu.

FRANCOQUIN. – L’acheter, non! Mais dans sa situation, je peux l’avoir pour rien!

ROD, avec véhémence. – C’est encore trop cher!

FRANCOQUIN. – Il faut de tout pour faire un monde mal foutu!

LABOSSE, franchement sectaire. – Un monde mal foutu peut-être! Mais pas une armée!

On discute. Les partis s’échauffent.

– Mais marde et mirde! crie Francoquin. On peut l’avoir POUR RIEN! Vous ne réalisez pas! POUR RIEN! Je n’ai pas trop d’argent, moi, marde et mirde!

– L’avaricieux! Fi! Qu’il est laid!

– Engagez ça et c’est moi qui pars! menace Rod.

– Moi comme toubib! crie le Bohémien.

FRANCOQUIN. – Mais...

Un taon malencontreux soudain fourré dans un naseau de la mule porteuse règle le différend. La mule rue. L’objet de la querelle, éjecté en arrière, retombe et soubresaute, les vertèbres cervicales disjointes. C’est fini. Vatican II a vécu. Silencieux, les voyageurs le regardent. L’Indien ôte son chapeau à plume et fait un signe de croix à l’envers. Le Bohémien allonge deux doigts écartés en forme de cornes pour conjurer le mauvais sort et Max, inspiré, sonne «l’Hymne au Patron» à la trompette: «Tara couac! Tarata couac! Tarata couac-couâac»!

– Z'est quand même dommage, Han Han, dit le zoziologue en désignant le défunt qui se balance. Avec tant de crimes et de malpropretés zur la conszienze, il aurait pu écrire un beztzeller! Han Han Ach Han Hi-Han!

VI. Les Gloves

L'Indien déchaussait les pendus. Il essayait les bottes à tour de rôle, vérifiait l'état des semelles scrupuleusement. Il gardait finalement une botte gauche noire et une droite acajou. Il expliquait par gestes qu'à force de marcher dans la merde elles seraient bientôt de la même couleur. Il faisait les poches des défunts. Wagger, toujours ingénieux, frappait les postérieurs des pendus comme des gongs avec un bâton en chantant :

*« Les étranges cloches!
Plus on les sonne ou les balance,
Plus on est sûr de leur silence... »*

– Vous n'avez pas honte, s'écrie le zoziologue indigné. Han Han Ach!

– Ils ne sentent plus rien! réplique Wagger. Et vous constaterez vite à vos dépens, Professeur, que, dans le Grand-Marécage, la vie primitive a préservé ses droits! D'ailleurs les morts sont des objets.

– Je ne vous le fais pas dire, Han Han Ach! Ils zont l'objet d'un culte particulier de la part des vivants! En les frappant, Han Han Hi-Han, z'est le genre humain que vous blazphémez! Les zentiments...

– Ah! Pitié! fait Wagger excédé. (Il s'éloigne :) Vous me faites tellement chier que j'y vais de ce pas! Il ajoute, empha-

tique, salué par de grands éclats de rire, avant d'entrer dans les buissons :

– Si dieu le veut!

*

Il va, et sur ces entrefaites deux cavaliers émergent de la brume sur un cheval unique. En les reconnaissant, N'a-qu'un-Ceil pointe ses revolvers, et Labosse l'imité aussitôt :

– Les Gloves! ils s'écrient.

– Et revoilà Zaza! s'émeut Max. Mon cœur déborde d'allégresse!

Ce n'est pas le cas de celui de Les Gloves, affligé par tant d'avanies :

– N'a-qu'un-Ceil! Et Labosse! Ah! Funeste Destin!

– Tu m'oublies dans tes comptes! fait remarquer Rod en avançant de deux pas, revolver au poing également.

Les Gloves gémit. Mais Rod avise Zaza, et, rengainant son arme, se peigne :

– Oublions le passé. Comment t'appelles-tu, mignonne?

– J'ai mes règles, elle répond. – Et des hémorroïdes, elle ajoute vivement parce qu'il s'apprête à discuter.

– Qui est ce Monsieur? dit Francoquin.

– Une fripouille! répond N'a-qu'un-Ceil. Il vaut bien 500 dollars chez nous!

– Intéressant, dit Francoquin.

– La dernière fois que je l'ai vu, je lui ai conseillé de ne jamais se retrouver dans mes jambes! gronde N'a-qu'un-Ceil.

– Moi de même! renchérit Labosse menaçant. Je ne donne pas cher de sa peau!

Francoquin les toise et désigne le pendu derrière eux :

– Vous m'avez déjà fait manquer une affaire aujourd'hui! rappelle-t-il.

*

Il entraîne Les Goggles à l'écart. Zaza demeure à la merci de Max et du médecin qui se chamaillent. L'un se prévaut de son ancienneté, l'autre fait miroiter l'attrait du neuf. Zaza, anxieuse, n'écoute personne. Francoquin baisse la voix :

– Vous avez délivré Zaza ?

Les Goggles rajuste ses gants blancs :

– Je passais par là, dit-il, plus à son aise en tête-à-tête. Elle m'a engagé au nom du Chef de la Police de son pays. Mais je consens volontiers à dévoiler ses petits secrets, moyennant promesse de m'embaucher si mon gagne-pain faisait faillite. Autant me ménager une sortie de secours, pas vrai ?

FRANCOQUIN. – Quels secrets ?

LES GOGGLES. – Pas grand-chose pour l'instant. Je parlais pour l'avenir.

FRANCOQUIN. – Mais encore ?

LES GOGGLES. – Par exemple, le flic vous soupçonne de recruter des mercenaires. C'est à seule fin de vérifier ses présomptions qu'il avait suspendu Zaza à vos basques. Si j'en apprends davantage, je me ferai une joie de vous informer, moyennant participation aux frais.

FRANCOQUIN, faisant remarquer. – N'a-qu'un-Ceil ne vous estime guère.

LES GOGGLES. – Je me suis juré de faire peau neuve.

FRANCOQUIN. – Labosse et Rod vous abominent.

LES GOGGLES. – Pure contagion. Coïncidence.

FRANCOQUIN. – Et je ne prise pas les agents doubles.

LES GOGGLES. – Si je ne l'étais pas, je ne pourrais rien vous apprendre.

FRANCOQUIN. – J'ai peur que vous soyez trop intelligent,

Les Goggles. L'intelligence est un vilain défaut, dans votre cas. Un vice et une calamité.

– Mais je suis bête! s'écrie Les Goggles de son air le plus convaincant. Complètement obtus! (Il louche exprès. Puis, redevenant naturel :) Si je reste au service du flic à votre service, vous me paierez? (Il rappelle avec modestie :) Je vaudrais quand même 600 dollars dans votre pays.

- Militairement, vous êtes capable?
- Autant que Rod, je présume.
- Fors l'idéal, grogne Francoquin réaliste.

*

La nature est au crépuscule. Les Goggles aborde N'acqu'un-Ceil et Labosse, sa cartouchière à bout de bras en guise de rameau d'olivier. Labosse renifle, incommodé, d'un air particulièrement offensant.

– Je sors de chez votre patron! annonce Les Goggles sans s'émouvoir.

– Tu ne vas pas tarder à «sortir» d'ici également! grince Labosse.

– Il m'engage, dit Les Goggles.

Ils restent cois. Les Goggles rajuste ses gants blancs:

– Écoutez plutôt, dit-il, grandiloquent. Las de courir des risques pour faire fortune, j'ai décidé de devenir honnête. Je ne crapulerai plus dorénavant que dans la légalité. Comme ça, je ferai peau neuve et je m'en mettrai plein les poches.

– Jusqu'où peut aller la soif de propreté chez l'homme! ils s'extasient.

– N'est-ce pas? Francoquin m'engage secrètement, car je reste au service du flic. Il m'a dit de m'adresser à vous pour la solde. Combien que j'encaisse?

– De coups de pied au cul? ils demandent.

*

Avec dignité, Les Goggles rajuste ses gants blancs :

– Je ne vins pas avec le glaive! il fait observer.

– Tu connais bien ton intérêt! ils répliquent. (Ils s'interrogent :) Combien paierons-nous un espion?

– 50 dollars s'il est loyal? suggère Labosse. Sinon...

Il fait tourner son revolver autour de l'index. Les Goggles rit :

– Vous raillez! Le flic me paie déjà 150 dollars!

– Il n'y connaît rien, fait remarquer N'a-qu'un-Ceil. Outre qu'il ne t'a jamais vu.

– Soyons sérieux! argumente Les Goggles. Je vaux bien Rod! Combien le paies-tu?

– 120 dollars.

Les Goggles grimace :

– Oui mais lui, il a l'idéal.

– Tu seras payé le même prix que lui quand tu auras rejoint nos rangs à temps complet! dit N'a-qu'un-Ceil. Pitié pour nous!

– Trêve de mesquineries! gronde Les Goggles. Rod a accepté ton tarif? Qu'est-ce que ça cache?

– Devine?

– Bon. Mettons 100 dollars, dit Les Goggles. J'exigerai davantage si je suis amené à quitter le Chef de la Police!

– 90, marchandé N'a-qu'un-Ceil pour la forme.

– Vous voulez me voir mendier!

Labosse lance un dollar en l'air :

– Pile: 90, et face: 100! il propose. (La pièce retombe :) 100! Tu as une veine de mari trompé!

Les Goggles s'en félicite. Ils reviennent. Pour Zaza, Max

et Rod se sont empoignés, braillant à qui mieux mieux. Les Gloves se jette dans la mêlée; ça tourne mal et Zaza rit. L'Indien pousse un rugissement guttural et tout le monde se retourne à l'entendre. Il est en extase. Debout sur la pointe des pieds, il renifle, et ses narines palpitent. Il hume. Il sort soudain sa fourchette et son couteau, il empoigne la bride de son cheval et il s'enfonce à travers bois. On le suit par acquit de conscience et parce que, somme toute, c'est lui le guide. On comprend cinq cents mètres plus tard, en percevant des odeurs de mangeaille, et des rires joyeux qui fusent d'une clairière. Les combattants réconciliés se frottent l'estomac. Celui du ventri-loque fredonne. Même le zozoologue est content.

VII. Les roulottes des saltimbanques. La Baronne et le nain

Trois roulottes sont dans la clairière, où des rosses maigres broutent. Autour d'une table improvisée sur des tréteaux (outre quatre chiens en tutu, deux singes et un ourson en uniforme de grenadier), huit personnes dînent, qui se dressent à la vue des intrus. L'Indien, fourchette au poing, exhibe des canines de vampire. Les autres, derrière lui, se pressent, éventaire de gibiers de potence. Des revolvers ont même fleuri.

– Heu, dit le chef des baladins un peu ému. Si vous avez faim, prenez place!

On s'attable à la place des bêtes. On accède même à la prière d'Abigail de changer les assiettes.

*

Les saltimbanques (deux couples de musiciens-acrobates-bons à tout faire, une petite écuyère-jongleuse ingénue avec d'adorables taches de rousseur sur ses joues veloutées par dix-huit printemps, et un nain dresseur et clown funambule) font de leur mieux pour s'insinuer entre les convives affamés. Depuis quelques instants, une dame mûre et respectable reluque le Général et ses marauds. Elle s'excuse, rosissante :

– N'êtes-vous pas le Général dom Franquin ?
– Si! dit-il, flatté. L'écho de ma renommée parvint-il jusqu'à vous ?

– Oh! fait la dame. Vous ne me reconnaissez pas, Général? Elle pique un fard. Francoquin la regarde de plus près. Elle se nomme, écarlate :

– Baronne Alietta... Vous vous rappelez?

– Ah oui! s'écrie Francoquin avec un rire paillard. Alietta! Ah-Ah-Ah!

Sur le point de lui taper la croupe, il se remémore Abigail, et s'éteint.

– Tu as couché avec? fait Abigail indifférente en déchiquant une cuisse de lapin.

– Heu, dit Francoquin. Et vous êtes baladine, à présent?

*

– Nous recueillîmes, intervient le chef des comédiens, la Baronne et son fils adoptif (un affreux morveux de douze ans qu'il crucifie d'un regard noir) avant-hier dans les marécages, leur escorte ayant été anéantie par les mutins.

– Des mutins, Han Han Ach! s'écrie le zoziologue en apprêtant sa plume. Dans ze pays?

– Oui, Monsieur, confirme la Baronne. Des mineurs et des carriers ont brisé leurs chaînes...

– Leurs chaînes? fait Francoquin.

Le médecin hausse les épaules :

– La région n'a guère évolué. Je vous avais prévenu.

*

Il enveloppe d'œillades la femme du second comédien. Cette grande brune suce un os long comme un piston, avec une application érotique. Ils se font du pied sous la table.

– Vous inllez à Ciudad-d'Oro? s'enquiert le nain à grosse



trogne en parlant du nez. Pinssez-moi la moutarde, s'il-vous-plaît?

*

– Ah! Ce que j'aimerais ça, soupire l'écuyère ingénue, voyager pour mon plaisir!

– On ne voyage pas pour notre plaisir! proteste aimablement Zaza. (Rencontrant le regard de Francoquin, elle corrige :) On se promène.

– Dans les marécages? dit la femme du chef des baladins. Quelle excentricité!

– Quoi qu'il en soit, dit la Baronne en rougissant, je vous accompagnerais bien à Ciudad-d'Oro, si vous permettez, puisque aussi bien c'est là que j'habite...

– Au cul! enchaîne aigrement le gnome, et la tablée de se secouer d'un rire béat.

La Baronne a pincé les lèvres. Elle riposte fielleusement :

– C'est à peine plus volumineux que ses singes, et c'est plus mal léché que son ours! Sale nabot!

– T'au cul! s'écrie le ventre de Wagger en prononçant bien la liaison.

Derechef la tablée s'esclaffe, mais les rires avortent car le nain a bondi sous l'outrage! Il se produit une de ces scènes à vous tarer la libido: par un réflexe défensif, la Baronne effrayée vient d'abattre une grande gifle sur le museau du hargneux petit agresseur qui, déséquilibré, s'en va rouler dans la verdure. Ses singes le consolent. Il s'enfuit. La Baronne se rassied en tremblant, et s'excuse avec confusion.

– Ah! ce que j'aimerais ça voyager pour mon plaisir! soupire l'écuyère ingénue. Vous voyagez pour votre plaisir, vous, Monsieur?

– Han Han Ach, non! dit le zoziologue. Je zuis zoziologue. Z'est intérezzant à cause de l'engouement du public pour la zoziologuerie, Han Han Hi-Han, et par zuite...

*

Francoquin avale de travers. Il tousse, et Abigail lui tape dans le dos.

– Comme ça? dit le chef des saltimbanques. Vous êtes un Général authentique?

– Et même qu'il aspire à devenir Président! s'écrie Max enthousiaste. C'est pour ça qu...

Un petit bruit de culasse l'interrompt: le revolver de Francoquin le dévisage sournoisement de son œil malintentionné sous la table. Max se tait. Des prunes chapardées sont servies, un peu acides vu la saison. Le nain revient, avec un sourire de jouissance mystérieux. –(?)

*

Les Gloves assèche son verre d'eau-de-vie, s'éloigne entre les roulottes et s'enfonce dans l'ombre des grands arbres. La femme du chef des comédiens le désigne à Abigail:

– Qui est-ce?

Abigail l'ignore. L'Indien muet fait savoir ce qu'il pense de la profession du client: A) il se serre le cou des deux mains en tirant la langue, B) il feint de planter son coutelas dans le dos de N'a-qu'un-Œil, C) il ajuste tout le monde à tour de rôle avec son revolver, et D) il transvase l'argent d'une de ses poches dans une autre. Il fait entendre un borborygme pour conclure, et les comédiennes s'alarment. L'Indien grille un cigarillo puant. L'écuycère s'évente, se rapproche de Zaza, qui

lui prodigue maintes cajoleries –(?). Le zoziologue, stimulé par l'alcool, sort de sa réserve pour parler du tueur aux gants blancs :

– Z'est un zpadazzin, Han Han Ach! Je m'étonne que dans ce pays révolutionnaire, les tueurs ne soient plus mis à prix. Chez nos voisins démocrates-chrétiens, Han Han Hi-Han, leur capture est très lucrative!

– Chez nos voisins, réplique le nain avec aigreur, ce sont les fripouilles qui sont cotées! Ici, elles ne valent rien!

Francoquin applaudit.

Les Gloves revient, ses mains gantées ondulant autour des crosses striées d'encoches de ses revolvers. (Autant d'encoches que de médailles à la cartouchière: il doit y avoir un rapport?)

– Dites donc, les saltimbanquiers! il fait, renseignant les curieux sur les mobiles de son absence. Ça n'a pas l'air enrichissant, la saltimbanqueroute?

Il s'assied. Il s'approprie la Baronne, une main gantée autour des épaules jusqu'à l'entrée du corsage bien garni. Elle recule à peine. Il lui flatte le haut du buste d'une main, en se curant les dents de l'autre. Il a croisé les jambes sur la table.

– Les Gloves! exige sèchement N'a-qu'un-Œil. Si tu as dérobé quelque chose, tu es prié de le restituer illico!

– Je n'ai rien trouvé d'intéressant, répond Les Gloves avec franchise.

– Je vais vérifier! décide Rod en clignant de l'œil à l'intention de la grande comédienne brune. Vous venez m'aider?

Il lui offre son bras courtoisement. Ils s'éloignent vers les roulottes. Les Gloves hausse les épaules:

– Puisque je vous dis que je n'ai rien pris! D'ailleurs... (Ceci à l'intention de Francoquin...) vous êtes mal venu de me faire la morale! Tous les politiciens sont des voleurs, c'est connu!

– C'est vrai, ça! s'écrie Max qui fait une découverte. L'impôt! C'est du vol!

– Permettez! intervient le zoziologue éméché. La zoziété a besoin de zous! Car, auzzi vrai qu'avec de l'argent on est riche, zi on n'en a pas, on est zans le zou! Han Han Ach! Hic! Hi-Han!

Tout le monde pouffe, et Wagger ridiculise l'imbécile du ventre et de la bouche. Max joue de la trompette. Avec tact, ceux qui sont pris de coliques mettent ce désagrément sur le compte des prunes vertes. Wagger danse des claquettes. Réellement doué, il volatilise en même temps un jeu de cartes (dans sa manche?) et retrouve les as un peu partout dans des endroits scabreux. Zaza caresse les cheveux de l'écuyère –(?), et le gamin de la Baronne, ému par la musique, s'amuse à glisser des lampyres dans la chemise du Bohémien qui s'est assoupi. Il lui agite un brin de jonc au fond des narines pour le faire éternuer. Tout le monde guette la réaction. Elle ne se fait pas attendre. Le Bohémien s'ébroue et bondit, revolver au poing, en déclamant une poésie de son enfance :

*Le hagnô il boivait un coup
Quand la grôsse loup s'amène
Qui cherchait des histoires
et qui...*

On a toutes les peines à le désarmer, car plus on rit, plus il se fâche. Le gamin, terrorisé, s'est réfugié près de Labosse, qui sonde ses facultés intellectuelles :

– 2 fois 3?

Le gamin n'en est pas informé. Labosse capte son attention, remplit trois verres d'eau-de-vie qu'il écluse coup sur coup; il s'essuie la bouche :

– Combien en ai-je bu?

– Trois, déclare l'impétrant.

Alors Labosse remplit les trois verres pour la seconde fois pour une démonstration pédagogique :

– Et si je bois ces trois-là ?

– Tu seras saoul, répond le gamin.

Rire général. Labosse libère l'enfant et repousse les trois verres sans y boire :

– C'est toi qui as raison, il murmure.

*

– Dites ? s'inquiète le comédien dont la femme s'est absentée. Ils sont bien longs à le pratiquer, cet inventaire ?

Abigail regarde Francoquin.

– Ils tirent à blanc, lui rappelle-t-il.

*

Mais le couple revient. La dame est rouge et se rajuste. Le médecin se rengorge.

– Emma ! reproche le mari à mi-voix. Vous fûtes fort longs ! Avec moi, la chose eût été plus promptement expédiée !

– Ça j'en sais quelque chose ! réplique la dame.

*

Le nain propose une diversion musicale et, assisté d'un singe au xylophone, souffle déjà par le nez dans une clarinette. Mais il est tard, et tout le monde s'excuse. On se lève. Lutinée par Les Gloves, la Baronne se trémousse. Elle caresse les paupières de son fils adoptif pour les lui abaisser, mine de rien. Elle respire fort.

– Je vais préparer ma malle! elle déclare en gloussant.

– Je vais vous aider! offre Les Gloves.

Il la suit en déboutonnant sa braguette. Le gamin se jette à leur poursuite en brandissant un couteau de cuisine, mais Les Gloves se retourne au bruit, et le désarme d'un coup de botte bien placé.

– Petit vicieux!

Il fixe cruellement au fond des yeux l'enfant qui pleure de rage. Puis il tourne les talons.

*

Ayant trop mangé de prunes encore en fleur, le ventriloque, malade, s'explique avec son estomac. Les comédiens entourent Francoquin :

– C'est pas tout, ça! ils disent. Mais si vous emmenez la Baronne, il faudra nous dédommager!

– Vous prétendiez qu'elle n'appartenait pas à la troupe.

– Certes! ils admettent. Mais une supposition qu'on ne vous l'ait pas dit?

Ils font alors valoir la générosité désintéressée de leur accueil, comment ils s'apprêtaient à jouer gratis pour le plaisir de jouer, comment toute peine mérite salaire. Francoquin monte sur ses ergots. Si vous vous apprêtâtes à jouer gratis, il rétorque, les artistes de ma maison ne rechignèrent pas à la dépense! D'accord, ils conviennent, mais à part le clown (ils désignent le zoziologue) c'étaient plutôt des amateurs! Amateurs! Répète! La discussion s'envenime. On en viendrait aux coups lorsqu'un cri retentit, et la Baronne surgit en remorquant sa malle hors de l'ombre. (Les Gloves est hors de cause, réparé depuis cinq minutes, avec le sentiment du devoir accompli.) La Baronne est scandalisée :

– Où est-il! Où! Où? elle suffoque. Le nain! Le nabot!
Où!

Bref. Elle ouvre sa malle: tout le monde recule en reniflant. Le gnome introuvable s'est allégé dedans. Un chapeau à plumes «en» déborde. On ne se quitte pas bons amis.

VIII. Taxe et prime. Un avis de recherche

L'éclairage entre chien et loup se combine au brouillard. Grossis de la Baronne et de son fils (et de la malle aseptisée, sur une mule), les maraudeurs du Général arrivent à cheval à un carrefour bordé de buissons assombris. Un chêne majestueux marque la croisée des chemins. Des affiches placardées sur son tronc imposant attirent les yeux des cavaliers, mais une voix rustaude retentit, sans réplique :

– J'tez vos pétoires, les tueurs! Et vite!

Ils se retournent, mais ne voient rien, que la forêt indistincte. Ils entendent par contre cliqueter DES culasses de fusils.

– Dégrafez vos ceintures! ordonne la voix. Et pas d'blagues ou on vous troue sans rémission!

Les voyageurs scrutent les fourrés. En vain. Vexés, les tueurs se démunissent de leurs attributs en grondant.

– Maint'nant r'culez! ordonne la voix. Sauf le Général et l'toubib!

Les autres s'écartent docilement.

– Non! crie la voix. L'autre! L'Général!

– Le Général, dit Francoquin, c'est moi...

– Non! L'autre! C'ui qu'a l'cache sur l'œil!

– Il n'est pas Gé... , tente Francoquin...

Un coup de feu pète en l'air, et le feuillage du chêne crépite sous cette pluie battante. Francoquin reflue. Une

demi-douzaine d'ombres émergent du sous-bois. Ce sont des paysans avec des fusils de chasse, des saletés dont les plombs s'éparpillent. Qu'un seul du groupe soit ajusté, tout le monde y passera. N'a-qu'un-Ceil et Rod se meuvent donc, mais une nouvelle voix, qui roule outrageusement les r, les retient :

– Restez tranquilles! Caramba!

Les paysans sursautent. L'inconnu demeure invisible à son tour.

– Yé m'appellé Rascal-Jack! (Mouvements divers chez les terriens.) Yé vous tiens dans ma ligné dé miré! Yé vous octroie 10 sécondés pour filer! (Il compte:) *Uno, dos, tres...*

Les jambes des paysans flageolent. «C'est Rascal-Jack! Rascal-Jack! Ce salaud!» ils se murmurent avec terreur, et tout à coup, un paysan fait volte-face et s'enfuit. La maille emporte le tricot. Les cultivateurs déguerpissent. Le Bohémien veut les poursuivre, mais la terre gicle entre ses jambes sous l'effet d'une balle, et l'immobilise.

– Réstéz tranquilles! ; *Sangre de dios!*

La voix inconnue vient d'un arbre. On entend fuir les paysans.

– Que voulez-vous? crie Francoquin.

– Dix dollars chacun! le renseigne la voix aussitôt. Taxé personnellé! Lé *muchacho* va colléctér la *vuelta!* Pas dé boutons dé culottés, s'il vous plaît!

Wagger, qui en mettait un, le retire. Francoquin verse son obole. En tant qu'employeur, il paie pour N'a-qu'un-Ceil, Labosse, Max, Abigail, Rod, le Bohémien, Wagger, l'Indien, et Les Gloves. Il trouve la plaisanterie saumâtre, et bougonne.



– Avancé droit devant toi ! ordonne la voix au gamin collecteur. Par ici la *vuelta* !

L'enfant obtempère en tremblant. Quand il atteint les buissons opposés, un coup de sifflet appelle un cheval et un homme tombe de l'arbre sur la bête. Le cavalier arrache l'argent des mains du gosse et tourne casaque, saluant la compagnie d'un geste large :

– ¡*Adios* !

Il s'évanouit dans l'obscurité du sentier.

Penauds, les tueurs pêchent les cartouchières à tâtons dans l'herbe. Un éclat de rire du médecin les rassemble au pied du grand chêne. Allumette enflammée :

– Voilà pourquoi les paysans voulaient notre peau ! dit le médecin.

Il désigne un avis de recherche périmé, à la gloire de Cyclopus Doe, dont N'a-qu'un-Ceil est vaguement le sosie. On fait cercle. Les allumettes brillent comme des yeux. Sous le portrait de la vedette anarchiste estimée 1 500 dollars, des noms sont alignés, estimés 500 dollars pièce. Le médecin souligne le sien avec orgueil :

– Ça date de la Révolution ! il triomphe.

Il fait jouer ses biceps pour plaire aux dames, et se peigne.

*

– Peuh ! fait Les Gloves. Moi aussi j'ai ma publicité, dans le pays voisin !

– Vous voulez dire, s'écrie Francoquin indigné, que depuis la victoire de la Révolution dans ce pays, ces bouseux qui nous assaillirent ignoraient encore son succès ! ?

– Vraisemblablement, dit le médecin. Ils nous ont repérés aux gibets tout à l'heure. Ils nous auraient abattus pour la prime.

– Qui ne leur aurait pas été versée, observe Abigail non sans lucidité.

Ça ne console personne. Le zoziologue invective le voleur, par contumace. Il n'est plus partisan de l'impôt, et piétine. L'apparition de trois cavaliers au pas le réduit au silence comme tout le monde: on reconnaît (mais oui!) les deux comédiens encadrant (mais oui!) le voleur ligoté, jeté inanimé sur la selle de son cheval comme un sac de châtaignes. Les comédiens montent leurs bourriques à cru, et ils ont l'air à cran. Ils cherchent quelqu'un :

– Vous n'avez pas vu M^{lle} Sirène, l'écuyère? Elle a quitté le campement après vous!

– Non, répond Francoquin, mais nous devons bénir sa fugue, sans laquelle vous ne nous eussiez pas suivis! (Il désigne le prisonnier inanimé:) Comment vous y prîtes-vous pour capturer notre agresseur?

Les comédiens exhibent des gourdins. Francoquin réceptionne le voleur en riant. C'est un métis au crâne rasé. Il n'a plus d'argent dans ses poches.

– Il l'a peut-être donné à quelqu'un? suggère le chef des comédiens avec hauteur.

Il fait pivoter sa bourrique. Francoquin enrage. Les comédiens s'en vont, s'enfoncent dans le feuillage obscurci.

*

– Z'est intolérable! écume le zoziologue. Taxe perzonnelle! Han Han! Tiens! Tiens! Tiens! Zacripant!

Il ranime le captif à coups de branche de houx sur les fesses. Rascal-Jack blatère. On le honnit, on crache dessus, et le gamin de la Baronne introduit une fourmilière dans la jambe de son pantalon.

- J'ai acquitté votre taxe de dix dollars pour dix personnes!
clame Francoquin. Vous me devez 120 dollars!
- Tant qué ça? dit le métis accablé.
Il a des fourmis dans les jambes.
- En conséquence, décrète Francoquin magnanime, je vous engage! À 60 dollars par mois, vous ne mettez que trois mois à me rembourser!

IX. Le soir et la nuit. Oraison funèbre

L'Indien suivait sa piste au flair dans le brouillard. Le Bohémien surveillait Rascal-Jack (toujours ligoté sur son cheval parce qu'il avait fait vœu de ne servir éventuellement qu'un tireur plus habile que lui, et qu'il faisait trop noir pour un concours de tir). On arrivait à une cabane. Une grange vide la flanquait, où tout le monde fut d'avis de passer la nuit, la maison d'habitation, plus exigüe, étant abandonnée aux chevaux. D'ores et déjà, tandis qu'on partageait la paille, Wagger se disposait au sommeil en effectuant force exercices d'« *assoupissement* ». Il posait des devinettes au métis :

- Quelle différence y a-t-il entre un flic et un mur?
- Essaie de pisser contre un flic, tu verras! Ah-Ah-Ah!

*

Ça n'égayait pas Rascal-Jack. Déchargé dans un coin, l'infortuné jurait dans sa langue maternelle. Ancien toréador, il possédait pourtant une philosophie à l'épreuve des dames, et quand celles-ci ne répondaient pas à ses clins d'yeux, le métis leur tirait la langue. Il écoutait Francoquin discourir en réponse aux questions précises du médecin : comment le Général ne savait pas bien ce qu'il voulait l'avant-veille encore,

comment il avait échappé à un attentat, et comment il était désormais déterminé à massacrer tout le monde et même les autres, pour mieux décrocher la timbale. En bref, son idéalisme reprenant le dessus, Francoquin tenait l'auditoire en suspens. Voici un échantillon du dialogue (nous glisserons généreusement sur les réactions du public) :

ROD. – Vous combattrez le chômage?

FRANCOQUIN. – Absolument! Il ne saurait subsister un homme à ne rien faire au pays après mon triomphe! (Sur ce, une citation :) « Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là! »

*

Trouant le silence de minuit, des appels féminins réveillent les dormeurs. N'a-qu'un-Ceil s'élance le premier dehors sous la lune vague, et le zoziologue, calepin au poing, se précipite sur ses talons avec Labosse, Les Gloves, et Wagger. Francoquin et les autres, plus lents, s'égrènent sur le sentier derrière eux. Les trois dames gardent le métis. De l'extérieur, des voix parviennent, feutrées par le brouillard: « C'est vous? C'est-y pas vous? C'est moi! C'est-y pas moi? » Et BAAANG! Un coup de feu claque, répercuté.

– Détachez-moi! dit Rascal-Jack entortillé dans ses liens. Yé vous défendrai!

Les dames n'y prêtent pas attention. Il regagne sa place en rampant, dépité.

– Vous êtes la petite amie du Général? dit la Baronne à Abigail, Je l'ai bien connu autrefois, Joaquin... Mais le passé est le passé. J'espère que vous n'êtes pas jalouse?

– C'est un mauvais coucheur, dit Abigail indifférente. Vous avez partagé son lit?

– Heu, fait la Baronne gênée par la présence de son fils

adoptif. Hum. Zarillon, mon chéri? Veux-tu voir dehors si j'y suis?

– Non! refuse le gamin borné. Il fait nuit! Si vous y êtes, je ne pourrai pas vous y repérer!

Les dames n'y avaient pas pensé. D'ailleurs, des voix rassurantes annoncent le retour du Général et de sa bande d'assassins. Ils introduisent brutalement deux individus mal rasés qui se ressemblent, deux frères, l'un plus rouquin que l'autre parce qu'il est aussi plus chevelu, et l'autre soutenu et gémissant, une balle de fusil dans la cuisse. Une jeune fille au corsage déchiré sur ses seins dénudés les accompagne, commotionnée: l'écuyère ingénue. Elle titube, le visage moucheté d'ecchymoses. Le gamin ahuri n'est pas le seul à reluquer ses seins, et la Baronne boutonne sans ménagements le corsage en lambeaux de la victime inconsciente:

– Couvrez-vous, doux Jésus! elle s'écrie. C'est de la concurrence déloyale!

*

Apparu dans le chambranle, le ventriloque se tient le ventre à deux mains, de douleur. Il a reçu un coup de pied dans l'épigastre, et raconte d'une voix (forcément) brisée:

– Ces sa/lauds vio/laient l'écu/yère. Quand N'a-qu'un-Œil leur est tom/bé dessus, le rouquin a ou/vert le feu dans le brouil/lard, et c'est son frè/re qui a éco/pé tandis qu'il bâ/tonnait le zozio/logue. C'est un châti/ment divin, certainement!

– Ça c'est bien vrai! dit la Baronne.
L'Indien s'en fout, il est athée.

*

Les Gloves rajuste ses gants blancs et ricane :

– Salut Lazlo! Salut Ruskin! Toujours des anicroches avec le beau sexe?

– Salut/Les/Gloves! répond péniblement le blessé en tamponnant sa cuisse ensanglantée avec un mouchoir à carreaux.

Le rouquin moins chevelu que l'autre, Lazlo, se contente de grogner. On le saucissonne, puis on saucissonne le blessé, que le médecin panse rudement. La blessure est superficielle. À l'arrière-plan, l'écuyère pleure nerveusement dans les bras de Zaza. La Baronne s'apitoie :

– Vous violèrent-ils donc, doux Jésus?

– Ne pleurez plus! souffle Zaza. Infortunée chérie... lààà... lààà...

Elle la caresse en tremblant, et ses narines sont dilatées. Francoquin lui fait lâcher prise d'une tape sur la main en disant :

– Ils n'ont pas eu le temps tous les deux, grâce à l'intervention du zozio qui... Mais? Où est-il passé, celui-là?

– Les coups de bâton l'auront assommé? suppose N'a-qu'un-Ceil amusé.

Wagger et Max courent à sa recherche. On les entend crier. On entend même sonner la trompette, mais le zoziologue est introuvable. Francoquin bâille sans discrétion. Il s'enveloppe dans sa couverture :

– De toute façon, dit-il, c'était un con!

Il ignorait qu'il prononçait une oraison funèbre.

X. Un concours de tir. Réflexions idéologiques

L'aube était revenue, mais pas le zoziologue. Restaient sa redingote et ses valises. Le métis, délivré, se dégourdisait les articulations pour affronter ses adversaires en concours de tir, et les dames s'attroupaient, froufrouantes. (La Baronne avait prêté une robe à l'écuyère.) Pour faire patienter, Max escaladait des gammes à la trompette, et les redescendait tant bien que mal. Enfin, sans préavis, Rascal-Jack se retourne et BANG! il coupe la tige d'un coquelicot dans l'herbe à dix pas. Les dames gloussent d'un air flatteur, et l'autre fait la révérence :

- ; *Muchas gracias, señoras!*
- Peuh! fait Les Gloves.

Il est jaloux. Il dégaine son revolver strié d'encoches et cisaille un second coquelicot. Labosse l'imité immédiatement. Rod et le Bohémien alors, voyant les dames attentives, opèrent dos à dos en même temps, et deux coquelicots dégringolent. Assis sur un arbre abattu, N'a-qu'un-Œil observe sans mot dire. Rascal-Jack fronce les sourcils. Francoquin a le sourire.

– D'accord, *señor!* convient le métis. Ils font aussi bien!
Mais pas mieux! ; *Caramba!*

Il pivote, et, se baissant, il tire entre ses propres jambes, et fauche encore un coquelicot. Il en veut aux coquelicots. Un murmure admiratif électrise la gent féminine. Les Gloves imite le métis, de la main GAUCHE, et salue. Labosse ouvre le

feu, le bras droit jeté par-dessus l'épaule gauche, et le Bohémien le plagie, par-dessous. Le médecin emprunte un miroir afin, dit-il, de tourner le dos « plus franchement » à la cible. Il est très applaudi. N'a-qu'un-Ceil ne fait rien. Rascal-Jack est soucieux. Il grimace, contrarié.

– Bon! dit-il, maussade. Montréz-moi cé qué vous faiséz dé mieux!

*

Le Bohémien abat un hanneton qui passait. Labosse lance un gland en l'air, et le perfore deux fois avant qu'il retombe. Le médecin fait sauter à dix pas le bout du mégot de l'Indien muet entre ses dents (l'autre trépigne par protestation et empoigne son arc méchamment), et Les Goggles, tirant des deux mains à la fois sur la porte de la bicoque, y dessine un grand cœur. Il achève à peine que l'Indien y plante sa flèche en plein milieu par représailles, et le Bohémien y ajoute son couteau. Rascal-Jack paraît ébranlé. N'a-qu'un-Ceil se lève, en renfort. Il a piqué un coquelicot sur le tronc abattu. Il tourne les talons et s'éloigne. Il va loin, loin, et le métis s'inquiète :

– ¿*Hé Señor?* T'es présbyté?

À quarante pas, N'a-qu'un-Ceil se retourne et fait feu. BANG! BANG! BANG! BANG! Les quatre pétales de la fleurette sont sectionnés successivement; une cinquième balle règle le sort du pistil, et Francoquin commente :

– Je t'aime un peu, beaucoup, passionnément, à la folie... pas du tout!

Les dames font une ovation au vainqueur, et les vaincus le congratulent. Trompette. Rascal-Jack est resté bouche bée.

– Je te paierai 60 dollars pour commencer, lui rappelle Francoquin de bonne humeur.

– Et qu'est-cé qué yé dévrai fairé pour cé prix-là? demande Rascal-Jack.

– Tu éviteras de poser des questions, le renseigne Francoquin.

Comme ce travail ne paraît pas trop fastidieux, l'autre accepte.

*

Les deux frères ligotés se morfondaient comme des andouilles de Vire, tenaillés par l'échéance imminente d'une irrésistible miction. Lazlo croisait les cuisses avec violence. Le blessé somnolait. Francoquin dégaine son couteau et s'approche.

– Nous ne savons rien! s'écrie Lazlo alarmé à cette vue. Nous, on est des primaires!

Il contracte les jambes et grimace.

– Qu'est-ce qu'il y a? dit le blessé tiré de sa torpeur. Houlàà!

Il tortille également les fesses, et roucoule.

– Il y a, s'écrie Lazlo, un Général qui veut nous couper les couilles!

– Vous, dit Francoquin, vous vous méprenez sur mes intentions. Je prétendais trancher vos liens.

– Vite alors! crie Lazlo. Vite! Ça urge!

Mais Francoquin ne se hâte point:

– Je vous engage, dit-il, pour 45 dollars par mois chacun. Nourri. À prendre ou à laisser.

Les deux frères tremblent, cisailent des jambes. Ils font entendre un gémissement affirmatif, de peur de commettre un effort fatal en parlant. Libérés (et enrôlés), les mains sur le bas-ventre, ils gagnent les buissons en catastrophe avec des soupirs de marmites.

*

Derrière la bicoque, Rod et le Bohémien étrillaient joyeusement leurs montures.

– Si Franquin réussit, disait le médecin, nous monterons avec lui! Tu comprends? Comme à l’armée! Quand un supérieur part en retraite, tout le monde grimpe d’un échelon!

– Je jamais remarqué! avoue le Bohémien.

– Et si on se distingue au service de Franquin, on acquerra de l’importance (clin d’œil) et de la respectabilité (nouveau clin d’œil) et on en profitera!

Le Bohémien s’enflamme, lubrique, prêt à prendre le pouvoir:

– On pédiquera les bourgeoises?

– Et même les aristocrates! s’écrie Rod. De tout! On sera au-dessus de la lutte des classes! Quand on sera devenus respectables, on n’aura même plus le temps de boutonner nos braguettes!

XI. Adieu au zoziologue

Le zoziologue ne revenait pas. Labosse procédait à l'ouverture des valises, en présence de Rascal-Jack et de Max (avec lesquels il avait déjà partagé les 35 dollars qui valorisaient la dépouille vestimentaire du cher disparu).

– Vous n'avez pas vu Zaza ? demande Francoquin qui arrive. J'ai deux mots à lui dire.

– Non, ils répondent. Elle est introuvable.

Ils forcent la première serrure, et Rascal-Jack jure de dépit car la valise est pleine de livres. La seconde s'avère aussi richement achalandée, à part des caleçons longs et des chaussettes que Rascal-Jack dédaigne avec un long sanglot. Il s'en va. Max le suit, désappointé. Francoquin ouvre distraitement un bouquin : « *LA RHÉTORIQUE CENTRISTE ou l'art de se couvrir de ridicule sans le savoir* », lorsqu'un cri strident et prolongé retentit. C'est la voix du gamin. (La Baronne d'ailleurs apparaît aussitôt ameutée, en compagnie de Les Goggles.) Tout le monde s'élance sous les arbres et le peloton franchit un frais ruisselet d'un grand bond. Au bord d'une mare, l'écuyère et Zaza font de leur mieux pour imposer le silence au gamin vert de peur. Il claque des dents. Il désigne un cadavre à plat ventre dans l'eau croupie. C'est le zoziologue en gilet.

– Nous étions, dit Zaza en pinçant violemment le gamin (Aïe !), sortis prendre l'air tous les trois, quand...

Rod et le Bohémien rappliquent. À l'aide d'une longue et forte perche insinuée sous sa redingote, ils repêchent le noyé.

Le cadavre est souillé de cresson, d'œufs de grenouilles, et dégoulinant d'eau. Le zoziologue a encore son stylo à la main, mais il a perdu son calepin. La Baronne détourne les yeux du spectacle morbide, et entraîne son gamin. Tout le monde se retire. Restés seuls, l'Indien converse avec Francoquin en faisant de grands gestes.

*

Les Goggles attendait Francoquin. Il rajuste ses gants blancs.

– C'est pour une demande en mariage? ricane Francoquin.

– J'ai quelque chose à vous apprendre.

– Quoi? demande Francoquin sur ses gardes.

– Rien de précis. Mais quelque chose quand même. La Baronne. Elle m'a laissé entendre qu'elle ne vous suivait pas pour rien.

– Ah? fait Francoquin très indifférent. (Trop?) C'est tout?

LES GOGGLES. – Oui. (Un temps. Puis:) Dites donc? Suis-je couvert par votre immunité politique dans ce pays comme dans le vôtre?

FRANCOQUIN. – En effet. Mais je ne vous savais recherché que dans le mien?

LES GOGGLES. – Bah!

Francoquin le retient par la manche:

– J'ai un service à vous demander. Pouvez-vous gagner Zaza à ma cause? Max a déjà couché avec, mais il n'en a rien obtenu. (Corrupteur:) Ça ne doit pourtant pas être une corvée, hein?

LES GOGGLES, soupirant. – Las! Elle a ses menstrues!

FRANCOQUIN. – Si vous l'avez crue, elle vous a grugé!

LES GOGGLES, plissant les yeux. – Comment ça?

FRANCOQUIN, mystérieux. – C'est une adepte du saphisme.



LES GLOVES, main sur le cœur. – Moi, vous savez, je suis un authentique démocrate. Je respecte toutes les opinions qui ne me dérangent pas.

FRANCOQUIN. – Elle a débauché l'écuyère.

LES GLOVES, incrédule. – Qu'en savez-vous ?

FRANCOQUIN. – Elles s'étaient éclipsées dans la nature. C'est en rampant pour observer subrepticement leurs mœurs que le gamin s'est trouvé nez à nez avec le cadavre.

LES GLOVES, sceptique. – L'écuyère ? Elle est pourtant bien ingénue ! Qui vous a conté ça ? Le gamin ?

FRANCOQUIN. – L'Indien muet. Je l'avais fait filer Zaza ; il n'a rien perdu de ses ébats. Il paraît qu'elle est experte. L'Indien ne tarissait pas d'éloges sur le rodage de ses méthodes.

– L'Indien muet est une mauvaise langue ! s'écrie Les Gloves avec indignation.

Il rajuste ses gants. Il enrage. Les menstrues lui sont restées sur l'estomac.

– La garce quand même ! Elle me le paiera !

*

Cependant, l'écuyère et Zaza cueillaient des champignons dans la forêt. Le gamin, entraîné dans l'équipée, redoutait le pire. De fait, sitôt franchi l'écran d'arbres nouveaux, Zaza le secoue, menaçante :

– C'est malsain pour un enfant de ne pas oublier certaines choses ! Compris ?

Il a. Mais il revendique, timidement :

– Je ne dirai rien, mais... je voudrais...

– Quoi ? dit Zaza de sa voix traînante. Une sucette ? Des billes ? Quoi ? De l'argent ?

Il rougit, gêné par la présence de l'écuyère. Zaza, compré-

hensive, le confesse à l'écart. Il gratte le terreau du bout de ses souliers :

– Eh bien voilà... L'argent, ça ne sert à rien (sic). Alors, j'aimerais mieux... si ce n'était pas trop vous demander... (Il rougit et chuchote :) Rien qu'une fois?

– Une fois quoi? Paaarle! Dis-le moi tout baaas dans l'oreille?

Il lui coule quelques propos timides dans le conduit auditif externe, et aussitôt Zaza se redresse indignée, et lui fait cadeau d'une mornifle :

– Petit porc! elle clame les deux poings sur les hanches. On aaaaa tout vu! À ton âaage!

– Que désire-t-il? s'enquiert l'écuyère ingénue.

– Coucher avec moi!

– Quelle idée! murmure l'écuyère en rougissant. À son âge?

Il se frotte la joue dans la mousse, aux pieds des deux femmes :

– Je serai majeur dans moins de six ans! Je vous ai vues jouer à des choses, et je veux les expérimenter! Pourquoi que moi je n'y aurais pas droit, hein?

Elles se regardent :

– Mais... raisonne l'écuyère ingénue... Tu es un enfant...

– Qu'en savez-vous! (Il désigne Zaza :) J'ai un zizi plus long que le sien, vous voulez comparer?

On l'empêche poliment d'exhiber :

– Gaaarde-le pour toi! conseille Zaza. Tu ne nous intéresses paaas!

– Mais mon silence vous intéresse! rappelle le gamin.

L'écuyère pique un fard. Elle regarde Zaza en se mordant les lèvres. Zaza hausse les épaules :

– En aaadmettant que je lui cède une fois, il reviendrait proposer le même chantaage!

– Oh non! Je serai loyal! proteste le gamin. Je veux seulement le faire une fois parce que... parce que... parce que...

– Parce que quoi? demande doucement l'écuyère ingénue qui a une âme de pédagogue.

– Parce que, éclate le gamin écarlate, je ne l'ai jamais fait; et ça me gêne quand on se moque de moi! Après, je pourrai supporter les railleries!

– Le pauvre! s'apitoie l'écuyère.

Les deux femmes se concertent. L'écuyère intercède en faveur du challenger. Zaza est bonne fille, elle consent:

– Mais juste une fois et tu t'enlèves quand je te le dirai! D'accord?

*

On avait enterré le zoziologue. Sur sa tombe, Wagger avait gravé cette épitaphe mélancolique:

*Ci-gît un zozio rare
Mort la plume à la main;
De complexion bizarre
Il n'en avait aucune au train.*

XII. L'obsession d'Abigail

La Baronne ayant récité une prière, on s'était signé à la fin, sauf le Bohémien par superstition, et les athées par défi. On s'était dispersé. Les Gloves interviewait l'enfant, Rod refaisait le pansement de Ruskin, Rascal-Jack décousait la doublure de la redingote du défunt, mû par le chaud espoir d'exhumer des valeurs cachées. Lazlo l'assistait dans cette vaine tentative. Max jouait de la trompette. Quant à Zaza, secondée par la Baronne et l'écuyère, elle s'était enfermée dans la cabane pour y mijoter une surprise culinaire. Les autres s'asseyaient pour prendre le café sur l'herbe, et Abigail chantait en les servant, à l'intention du Général :

*J'ai les hanches en contrebasse,
Que veux-tu que cela me fasse
Que ton style soit mal léché,
Pourvu qu'tu souffles dans l'archet!*

Ses éternelles obsessions, quoi.

*

– Pourquoi ne pas lui faire d'enfant? demande N'a-qu'un-Ceil à Francoquin. C'est attendrissant, un bébé? Rappelle-toi le mien? Tu penses toujours à Filasse?

Francoquin grogne. Abigail le vilipende :

– Pour débiter des coquecigrues, il est doué! Mais pour engendrer les fœtus, va te faire lanlaire! Le plumage ne vaut pas le ramage! Pourquoi refuses-tu de me féconder?

Il ramasse un gourdin qu'il brandit:

– Abigail! Un mot de plus et je t'enfonce en terre comme un pieu!

Elle n'est pas femme à se laisser impressionner par des arguments.

– Sauvage! Sybarite! Pétasophore! elle réplique fougueusement en faisant provision de cailloux. Touche-moi voir et je te lapide!

*

Il jette son bâton, change de rythme à cause des badauds:

– M'enfin? M'n'amoûûr? (Entre ses dents:) On réglerà ça au palais!

Il s'en va faire un tour. Abigail s'assoit, renfrognée. Labosse lui adresse un clin d'œil complice:

– Patience! il conseille. Un peu de sagesse?

– La sagesse est le commencement de la résignation! répartit Abigail. Moi c'est le bonheur qui m'intéresse!

*

Labosse essaie de la raisonner. Il n'ose pas évoquer Filasse, mais tout le monde comprend. Il se place sur le terrain politique. Il murmure:

– Un homme qui aspire aux plus hautes fonctions ne peut avoir d'enfant illégitime! On exploiterait ça contre lui!

– Et pour qu'il me fasse un enfant, il faudrait que j'attende qu'il soit renversé? elle rétorque, et tout le monde s'esclaffe.

– C’est en effet dans cette posture que ça se conçoit d’habitude! rit Labosse. (Puis, gravement :) Tu n’imagines pas la félicité du monde politique, Abigail!

Elle triomphe et désigne Francoquin qui revient, apaisé :

– Quand on veut tout chambouler – c’est son programme si je ne m’abuse? – il ne faut pas craindre de se chambouler soi-même en premier lieu!

Un raisonnement irréfutable. Heureusement, l’écuyère, la Baronne et Zaza arrivent, en même temps que Les Gants, Rod, Ruskin, et les autres, en provenance d’horizons divers. Les trois dames apportent une platée de champignons aux couleurs appétissantes : amanites phalloïdes, amanites vireuses, amanites panthères, entolomes livides, lépiotes helvéolées, etc. Mais, pour une raison quelconque, le médecin ayant manifesté son intention bien arrêtée de ne point tâter du brouet, tout le monde y renonce par sympathie pour lui, et l’on se dirige vers les chevaux. On emporte les valises du zozio. Labosse a gardé quelques livres, et Rascal-Jack, obstinément, la redingote. Les voyageurs se mettent en route. Deux contours plus loin, un bruit violent les fait se retourner. Ce sont Les Gants et Zaza (invisibles parce que masqués par les buissons) qui échangent quelques borborygmes. Des claquements plus secs et multipliés s’y mêlent, inidentifiables. Puis Les Gants rattrape au grand trot, content de soi. Il rajuste ses gants blancs. Zaza suit à distance, d’un faux air dégagé. Quand on fait semblant de regarder ailleurs, elle change furtivement de position sur la selle de son cheval en grimaçant.

*

En chevauchant sous les noyers, Labosse ferme son livre et s’exclame :

– J’ai trouvé un sigle pour votre futur parti! «Franquin-République-Travail!» Le mouvement FRT!

– Frrrt! gouaille Abigail. Et pour emblème un lapin qui détale?

– Justement! proteste Labosse par-dessus le concert des rires. Les troupes auront à cœur de ne pas le faire! Par orgueil!

– Ça, dit le médecin, c’est une idée fasciste.

– Et après? objecte Francoquin sans amabilité. Il y a des trucs à piquer aux fascistes!

– Oui, approuve le médecin. Les fesses!

XIII. Les marais. L'Ophidien

On approche des marais. Parfois passent des oiseaux bizarres aux cris inattendus, qui sont des grèbes ou des sarcelles. Dans une clairière, debout sur une haute souche, un barbu en battle-dress suspend un anaconda blanc par la gueule à la maîtresse branche d'un platane. L'affreuse bête morte mesure bien cinq mètres, et sa queue traîne dans l'herbe. Les dames défaillent. Le chasseur se retourne au bruit des haut-le-cœur. Il est ganté de cuir jusqu'aux coudes, et chaussé de bottes-pantalon. Un buffle nain paît à proximité, bâti de deux volumineux paniers. Les cavaliers s'attourent. Indifférent à la curiosité qu'il suscite, le chasseur incise la peau visqueuse du serpent albinos autour du cou de celui-ci, à l'aide d'un couteau. Il pratique une entaille longitudinale sous le ventre, jusqu'à l'anus.

– Quel art pittoresque! badaude Francoquin. Vous vendez les peaux, je présume?

– On en fait des sacs, des gants, et des souliers d'femmes, répond l'autre en travaillant. Les garces! Elles s'en font même des maillots d'bain, à c'qui paraît! Foutre! (Il frissonne.) Dans l'marais, on m'appelle l'Ophidien, rapport aux eunectes.

Il désigne le serpent crevé, dont il ouvre la plaie, séparant la peau de la chair avec sa lame effilée. Les dames, fébriles, s'efforcent de penser à autre chose. Francoquin les prend à témoin :

– Est-il habile! Il vous dépouillerait un bonhomme aussi net! À croire qu'il n'a fait que ça toute sa vie!

– Presque! rit l'autre. Avant, j'étais militaire, comme vous, mais pas Général. J'faisais pas d'politique, foutre! Mais j'n'étais pas du bon côté et, après la Révolution, a fallu que j'me r'cycle!

*

– Quel grade? se renseigne Francoquin.

L'Ophidien soupire douloureusement:

– Adjudant-chef. Pas assez d'fric pour ach'ter un grade supérieur, et m'équiper en conséquence!

Il retourne la peau du serpent, tire dessus d'un geste continu. Comme un interminable bas, elle quitte le corps abominable.

– Fallait-il acheter son grade, doute N'a-qu'un-Œil, ici, du temps de l'Ancien Régime? Et le mérite, alors?

– Pour l'mérite, y avait les médailles, répond l'Ophidien. J'n'ai une douzaine à la maison, dont trois en or massif.

Rascal-Jack en bave, alléché. L'Ophidien tranche la queue du serpent et la jette. Sautant à terre, il étend méticuleusement la peau gluante sur la verdure. Le cadavre dépouillé se balance à la branche de l'arbre. Des petits animaux ingérés y apparaissent par transparence dans l'intestin: rats, lapins, etc. L'Ophidien parle de ses médailles:

– Une fois, j'ai fait sauter deux chars!

Accroupi dans l'herbe, il roule soigneusement le ruban écaillé et luisant:

– Ils me pourchassaient, il raconte. J'm'étais réfugié dans une scierie désaffectée, en amont du gué d'une rivière. J'avais sur moi d'la dynamite – j'suis spécialiste en explosifs – et j'avais fixé mes bâtons sur des planchettes qui traînaient là. Quand les chars ont traversé l'gué, j'ai libéré mes p'tits radeaux allumés



dans l'courant! Quel beau feu d'artifice! Foutre! Les chars, chenilles sectionnées, grondaient comme deux grosses bêtes à l'entrave, et leurs tourelles pivotaient! À la fin, les équipages ont dû les évacuer à cause d'la fumée suffocante; mais avant qu'j'intervienne, des culs-terreux qui accouraient en gesticulant – les chars avaient traversé les récoltes – leur sont tombés dessus. Ils étaient armés d'faux. Quelle boucherie!

– C'est ignoble! s'écrie Abigail.

– C'était la guerre civile, dit l'Ophidien, que voulez-vous!

*

Il introduit la peau roulée dans un des paniers de bât du buffle nain, et tapote l'encolure de la bête cornue:

– Moi, je m'déplace dans l'marais qu'à dos d'buffle! dit-il. C'est plus lent qu'un ch'val et c'est capricieux, j'vous l'accorde! Mais ça marche longtemps, ça flaire les sabl' mouvants, c'est facile à nourrir, ça s'moque des mouches et des sangsues, et ça n'bronche pas à la vue d'un eunecte! Foutre! C'est idéal et increvable!

*

Il flatte son bestiau et l'enfourche. Ses bottes-pantalon gargouillent un vampirique bruit de succion. Francoquin baisse la voix:

– Je constitue comme qui dirait une armée, fait-il savoir. Et chez moi, les grades sont proportionnés aux mérites. Ça vous intéresse de nous suivre?

– Je n'dis pas non, répond l'Ophidien circonspect. Mais j'suis d'jà sur la liste noire des révolutionnaires d'ici. Je n'tiens guère à figurer maint'nant sur une autre!

- Mon immunité vous couvrira.
- Jusqu'à ce qu'on vous mette hors-la-loi! objecte l'autre.
Après, y faudra vous r'cycler!
- Jusqu'à la victoire! garantit Francoquin. (Puis :) Vous toucherez 70 dollars par mois pour débiter. À vous de faire mieux ensuite!
- L'Ophidien hausse les épaules :
- C'n'est pas l'argent qui m'intéresse. J'gagne davantage avec les eunectes. Pourquoi c'est-y qu' vous r'cruitez?
- Je vous croyais «apolitique»?
- Exact, dit l'autre. Quel grade j'aurai?
- Nous n'avons pas distribué les rôles, dit Francoquin. Mais je ne recrute pas de figurants.
- Le médecin relève la restriction :
- Les figurants? Sera-ce le Peuple?
- Non! proteste Francoquin. Je ne disais pas ça! En tout cas, pas comme vous l'entendez! Ce n'était qu'une figure de style! Une métaphore. Une allégorie. Une synecdoque. Que sais-je? Ce que vous êtes pointilleux!

XIV. Le Grand-Marécage. Arrangements et règlements de comptes

C'était enfin le Grand-Marécage. Derrière un écran de figuiers, il fut soudain en vue dans toute sa splendeur, jusqu'à l'horizon, et les cavaliers impressionnés s'arrêtèrent. Sur l'eau plate, le soleil jetait mille paillettes comme des lucioles. Des îlots minuscules apparaissaient entre les miasmes évanescents. À vingt pas, une avocette courait rapidement sur ses échasses et, de son bizarre bec recourbé vers le haut, rabotait sa nourriture au passage dans la vase, comme un magistrat peu regardant sur le râtelier. Ça n'en était pourtant pas un (ou en tout cas pas en période électorale) car l'animal, au lieu d'accourir aux bottes pour glaner des suffrages, s'en fut en jetant un cri rauque. Des mouches grouillaient aux nez des chevaux. On les chassait, elles revenaient. Tirant son mouchoir, le Général s'éponge le front. Du lointain, son regard s'abaisse et jauge les eaux putrides où il va falloir s'engager.

– Dans quelle fiente faut-il pas barboter pour devenir Président ! il grommelle.

*

Il y avait un problème immédiat. Les frères, Ruskin et Lazlo, étaient tous deux sur le cheval du défunt zozio, et la maigre bête ne pourrait évoluer dans l'eau, si lourdement chargée.

Elle ruait d'ailleurs et l'Indien avait toutes les peines à l'amadouer humainement à coups de trique. Avisant la malle de la Baronne, Francoquin intervient :

- La malle! Passez-la moi-la!
- Mais, s'inquiète la Baronne, j'en ai bes...

Déjà la malle est débarquée, vidée de son contenu réparti entre les valises du zozio. Le blessé, peu rassuré, s'installe dans le volumineux bagage vide, qu'au moyen d'une corde passée dans les poignées Francoquin relie à la queue du buffle. Tout le monde attend curieusement sur la berge. Le Général file un bon coup de pied dans le romsteck du bovin en poussant un grand cri, et l'animal, monté par l'Ophidien, entre dans la bourbe, floc! floc! floc! Il patauge. La malle remorquée flotte à sa suite comme une barquette, et les applaudissements crépitent.

– Ah! soupire l'écuyère. Ce que j'aimerais ça, voyager pour mon plaisir!

*

Elle s'absente, émue, pour faire ses besoins, pendant que l'Ophidien éprouve l'embarcation improvisée en large et en long sur les eaux. Trois inconvénients sont promptement décelés par le public en liesse :

1. Le couvercle retombe, enfermant le blessé dans la malle. Il brait. Il faut alors arracher le couvercle encombrant, et le jeter au large. La Baronne brait.

2. Le buffle se soulage et... Passons!

3. La corde traçtrice ayant été trop allongée (conséquence du deuxième avatar), quand l'Ophidien regagne la berge, la malle se coince contre un caillou et se retourne. Le blessé proteste. Le buffle nain tirant quand même, les poignées de la malle pètent, et la Baronne assure le strident relais des protestations.



*

On réparait l'embarcation. L'écuyère, entrée dans une maison en ruine (souvenir de la Révolution), entendait les coups de cailloux sur les planches. Elle entendait également glousser les dames au bord de l'eau, parce que Max et Wagger, s'efforçant de coucher une tortue géante «sur le dos», rivalisaient oralement de gaillardes hypotyposes. Réjouie par les rires béats, elle souriait, et ce ne fut qu'au moment de se relever qu'elle se vit fixée par huit yeux! Elle avait trop peur pour crier. Les huit yeux s'approchaient :

– Jouons-la aux dés? suggère Lazlo en extirpant ses dés pipés.

– Avec les miens! accepte l'Ophidien en exhibant les siens, pipés différemment.

– *¡Madre de dios!* Jouons-la aux cartés! préfère Rascal-Jack en déployant son jeu biseauté. (On va bien s'abuser! Ah-Ah-Ah!)

L'Indien muet ne dit rien, trop occupé à vérifier la mobilité de son brelan d'as dans ses manches. L'écuyère recule, apeurée. Ses agresseurs salivent. Mais un bruit de verre brisé précède l'entrée (très romanesque encore qu'au rez-de-chaussée) du médecin, par la fenêtre. Soigneusement repeigné, souriant, plus athlétique et séduisant que jamais, il monopolise les yeux de l'écuyère, et les autres grimacent. Il les admoneste sans pitié :

– Z'avez pas honte! Effaroucher une demoiselle! Vous vous croyez des gentlemen!

– C'est nous qui l'avons vue les premiers! ils répliquent.

Ils sont mal résignés. Le médecin leur cède un billet de cinq dollars à se partager, comme manque à gagner. Sitôt

sortis, naturellement, ils s'entre-déchirent. Rod pince le menton de l'écuyère :

– Comme ça, mon petit cœur, vous voyagez pour votre plaisir ?

– Oh non ! elle s'écrie convaincue. Pourtant, ce que j'aimerais ça !

– Conte-moi vos déboires. Venez vous asseoir sur mes genoux.

Elle énumère :

– La nuit passée, je fus violée.

– Oh ! fait Rod chagriné en lui caressant les épaules. Et après ?

– Après (sourire attendri), je fus aimée par Zaza... Ahh...

– Je vous plains, compatit le médecin en dégrafant la robe à cause de la température. Et ensuite ? Parlez-moi de vos amours.

– Ensuite, il y eut Wagger, à la cabane. Il est très adroit de ses mains, mais il n'a pas eu le temps de faire grand-chose, parce que Monsieur Labosse m'a délivrée, et...

– Et alors, dit Rod en faisant glisser les bretelles de la robe, vous couchâtes avec Labosse, mon petit cœur ?

– Oui, dit-elle. Comment avez-vous deviné ?

Il détache le soutien-gorge :

– L'intuition. En somme, vous eûtes bien des malheurs ?

– Oh oui ! elle approuve. Mais vous, vous êtes gentil...

Il lui dénude la poitrine et la flatte. L'écuyère oppressée sourit aux fées tandis que Rod l'embrasse dans le cou. Elle s'abandonne. Elle est pâmée quand un coup de feu claque au-dehors et la fait bondir nerveusement sur ses pieds :

– Mon dieu ! Ils se massacrent !

– Mais non ! dit Rod. Ils haussent le ton.

L'écuyère lui échappe. Elle se rajuste. Il la pourchasse à l'extérieur, mais ils trouvent tout de suite N'a-qu'un-Ceil et Les Gloves, ce dernier avec un revolver encore fumant à la main. À trente pas, un inconnu baigne mort dans son sang, près de son cheval. Francoquin accourt justement :

- C'est comme ça que vous faites « peau neuve » ! il s'écrie.
- J'essaie, réplique Les Gloves. Mais tout le monde ne le sait pas !
- C'est vrai, intervient N'a-qu'un-Ceil prenant pour une fois la défense du tueur aux gants blancs. C'est l'autre qui a voulu lui tirer dessus le premier.

*

Francoquin grogne. Les Gloves sort son couteau pour pratiquer une nouvelle encoche sur la crosse de son revolver, mais, se remémorant sa résolution de faire « peau neuve », il se ravise, plein de bonne volonté. Il désigne le cadavre en rengainant son revolver :

- À partir de dorénavant, se promet-il, je ne les compterai plus.

XV. Dans l'eau. Une erreur

On patauge maintenant dans l'eau glauque. La traversée est entamée. Un voile vibrant de moustiques escorte la colonne. Les chevaux se déhanchent brutalement pour escalader les îlots couronnés de roseaux bruissants, que le buffle nain contourne à cause de sa remorque. Ils commettent un écart à la vue d'un reptile olivâtre et visqueux, long d'au moins quatre mètres, qui se déroule avec lenteur devant eux; ses muscles puissants roulent sous sa peau grasse en épais bourrelets silencieux et immondes. Les dames couinent. Le monstre gluant se propulse dans l'eau sale, sa tête triangulaire affleurant. L'eau se ride longuement après lui. L'Ophidien crache son mégot :

– Un eunecte. Ça fait longtemps que j'ai r'péré, mais il est trop p'tit. Foutre! J'attends qu'il m'sure deux mètres de mieux!

– Aâh? disent les dames.

Elles sont au bord de la nausée. L'Ophidien leur lance un clin d'œil corrupteur :

– Dites donc les garces? il offre. Celle qui veut bien coucher avec moi, j'y fais cadeau d'une peau d'eunecte pour s'faire faire des bottes ou un maillot d'bain.

*

On patauge. Le blessé joue de l'harmonica dans sa malle, sans fausses notes excessives. Les taons bourdonnent, vindicatifs. On échange des claques pour les écraser. En cheveu-

chant, on découvre des reliefs obliquement dressés dans l'eau chanteuse, comme un cimetière fantastique.

– Des mitrailleuses rouillées, des affûts d'canons, des châssis d'chariots, etc., commente l'Ophidien sur son buffle. L'ultime combat d'la guerre civile s'est déroulé au bord et jusque dans l'G-M (Le Grand-Marécage). Des vestiges dans c'goût-là y traînent encore un peu partout.

*

Il saute subitement dans l'eau à pieds joints, et de grosses bulles crèvent salement autour de ses bottes-pantalon. Il pêche quelque chose dans la vase et le brandit triomphalement, à l'appui de ses assertions. C'est un crâne humain réduit aux seuls os. Il devait avoir trois yeux: deux ordinaires, et une orbite plus petite entre les deux autres, pratiquée par la balle dum-dum d'un fusil. Les dames frissonnent. L'Ophidien reluque le crâne :

– Tu vois vieux frère? il soliloque. À quoi qu'ça mène les guerres civiles? Être ou ne pas être sur la trajectoire des balles, là est la question! Foutre! Ça t'aura pas servi à grand-chose d'être du côté des vainqueurs!

– Vous savez, dit timidement Francoquin, il était peut-être avec vous dans le camp des vaincus?

– Ça m'étonnerait, dit l'Ophidien en rejetant le crâne à l'eau. Nous, on était sur l'rivage. Les r'belles avaient traversé l'marécage pendant la nuit, avec les indiens et les nègres. I'nous ont surpris à l'aube. Les armées de Cyclopus Hyn et Troy. Sans ça, i'nous auraient pas eus!

Il remonte sur son buffle nain :

– Pas c'coup-là en tout cas.

*

On patauge. Plaques de jacinthes d'eau ici et là, quelques iris. Les chevaux, dans l'eau jusqu'à la naissance du poitrail, sont auréolés de moustiques. De longs sillages de rides en V se développent lentement derrière eux. Au loin parfois monte une fumée, et les cavaliers attentifs devinent alors, outre des miradors pour la chasse aux canards, de rudimentaires constructions lacustres reliées entre elles par des passerelles ténues sur pilotis. Au passage, ils surprennent une poule faisane dépeçant un gros rat roux sur une pierre plate. Son bec secoue le cadavre flasque.

– Les poules sultanes, explique aimablement Wagger, se nourrissent également de reptiles et d'insectes. Les indigènes les domestiquent.

– Les indigènes? Des Indiens? vérifie Abigail.

– Surtout des nègres, répond Wagger.

Il propose une surenchère de jeux de mots (un *indélébile* mental, de la *fiente hachiée*, une *indécente* de lit, etc.) et les dames pouffent. Avec effort, les chevaux s'affranchissent d'une jonchée colorée de plantes aquatiques, nymphéas, jacinthes d'eau, iris faux acores, ményanthes, et gravissent la pente sableuse d'un îlot. Les libellules jouent aux fléchettes. Francoquin appelle Max :

– Je t'ai encore vu avec cette espionne! (Il s'agit de Zaza.) De quoi parliez-vous?

– De rien, patron! On parlait de vous. Hum. Vous n'imaginez pas les erreurs de jugement qu'elle commettait sur votre compte, patron! Vous croyant incapable d'intriguer, de prendre le pouvoir, de trahir le flic ou même d'y songer! Inouï! Mais rassurez-vous! Je ne l'ai pas laissée plus longtemps dans l'erreur et je...

– DÉGAGE! HORS DE MA VUE!!

Max reflue et proteste :

– Mais? C'que j'ai fait? C't'injuste! M'enfin?

*

On patauge, on patauge toujours. Le gamin narre ses picaresques aventures à Lazlo en admiration. Il y est question du guidage d'un aveugle à qui l'on fait manquer tous les trottoirs, mais qui ne rate aucun poteau. Zaza, penchée sur sa selle, considère avec pitié les pauvres jambes ruiselantes de sa monture. Des vibrions noirâtres s'y tortillent.

– Des sangsues! Saaalétés! s'écrie Zaza.

Les Gloves la dissuade de soulager son cheval maintenant :

– Il faudrait recommencer dans cinq minutes.

– Vous! elle réplique d'un ton cinglant, je ne vous paaarle pas! J'ai les maaataaamores en horreur! D'aaabord! Qu'est-ce que vous aaavez raconté à Sirène, pour la faire pleurer comme elle pleure! Hein!

Les Gloves rajuste ses gants blancs :

– Je l'ai un peu sermonnée, poulette, il concède.

– Qu'est-ce que vous lui avez raaaconté!

– La vérité! Qu'elle avait assassiné le zoziologue. (Geste évident :) Si elle n'avait pas appelé quand les deux frères la violaient, le zozio ne serait pas sorti de la cabane!

Zaza hausse les épaules, mais elle réprime un sourire, que Les Gloves exploite illico :

– Elle attribuait sa mort à un coup du Destin! il s'esclaffe. (Puis, voyant l'adversaire amadouée :) Tu me plais bien, sais-tu, poulette? Nous pourrions nous accorder?

– Et laa fessée? elle rappelle sèchement.

– J'espère faire mieux la prochaine fois!



- Il rajuste ses gants blancs. Il suggère :
- Si tu entras aussi au service de Franquin ?
 - « Aussi » ? elle relève.
 - Un lapsus, il se excuse. Je voulais dire que tu ferais mieux de passer au service de Franquin, sans quitter le service du flic. Ça te ferait double gain.
 - C'est Franquin qui t'envoie ? elle soupçonne.
 - Non ! il répond. D'ailleurs, entre nous, si ta présence le dérangerait, il te ferait jeter à l'eau par N'a-qu'un-Ceil. Tu devrais aussi bien changer de bord, tant qu'il risque d'avoir besoin de toi, poulette ! Après, il sera trop tard !
 - C'est un aavare.
 - Qui sera Président ! D'après « mes » informations, même ton flic l'aurait pressenti, non seulement au nom des intriguants de ton pays, mais aussi à l'occasion pour son compte personnel. On dit même qu'il lui a sauvé la vie...
 - C'est exaaaact...
 - Tu vois ?
 - Je vois quoi ?
 - Il semble que le Général ait définitivement choisi la manière forte, et que les choses s'éclaircissent pour tout le monde !
- Elle paraît ébranlée.

*

- Écoute à ton tour, elle déclare. Tu as tué un type tout à l'heure, et il avait un foulgaard jaune.
- Et des bretelles vertes, je sais, dit Les Goggles. Rascal-Jack l'a pelé complètement.
- Tu ne sais rien ! elle s'écrie, en colère. Il avait un foulgaard jaune ! Ça veut dire qu'il m'était envoyé par le flic ! Ça veut

dire qu'il avait un message oral à me transmettre! Çaaa veut dire qu'il est arrivé quelque chose! Et maintenant, c'est un caaadavre! Par taaa faute!

Les Gloves rajuste ses gants blancs :

– *Errare humanum est!* il décline.

XVI . La gale noire et les fleurs bleues

Mystérieusement, deux grêles tintements de clochettes retentissent, et l'Ophidien charge aussitôt sa carabine. Rascal-Jack l'imité. Les cavaliers se retournent. Le blessé, s'arrêtant de jouer, touche le bois de sa malle par superstition. deux nouveaux tintements courent sur l'eau plate et, après un court intervalle, deux autres, très brefs. Les tueurs dégainent les revolvers.

– Qu'est-ce? Doux Jésus! s'alarme la Baronne.

*

L'Indien désigne une barque émergeant des miasmes. Un nègre filiforme au soleil la dirige, debout à l'arrière, au moyen d'une perche agrémentée de clochettes, qui tintent brièvement lorsque la perche heurte le lit du marais. Les cavaliers se réfugient sur un îlot. La barque vient, dans un silence mesuré par les coups de grelots. Deux cochons noirs à longs poils lui font une grotesque figure de proue. Le nègre est debout derrière eux, dans un amoncellement de fleurs bleues et blanches. Quand la barque longe l'îlot (la perche raclant le flanc de l'embarcation), les voyageurs ne dissimulent pas leur émotion à la vue du pilote. Le misérable nègre a le visage et le torse nu rongés de cloques purulentes, et sa peau se desquame en vermine sanguinolente. Son crâne pèle. De temps en temps, le malade interrompt sa navigation solitaire et se gratte furieu-

sement. Au passage, il jette un regard alangui et sournois aux touristes ébahis. Déjà, la barque s'éloigne comme elle était venue, portant plus loin son inquiétant message...

– Doux Jésus! s'écrie la Baronne. De quel fléau cet homme est-il victime?

– De la Gale Noire! répond le médecin. C'est une fièvre exanthématique. Tout le Grand-Marécage en crève encore, et il n'y a pas de médecins disponibles.

– Pour éviter d'attraper ça, que prendre? s'inquiète Zaza.

– La direction opposée! grince Francoquin.

*

Mais le médecin distribue de la quinine, paludrine, chloroquine, et autres grigris prophylactiques également propres à conjurer le mauvais sort en cette circonstance. Il exige un baiser des dames. Le Bohémien jette haineusement sa pilule de proganil aux hématozoaires du marais:

– Crevez donc! il clame.

*

– Et les clochettes? vérifie l'écuyère ingénue. Les malades ont-ils si peur de s'égarer?

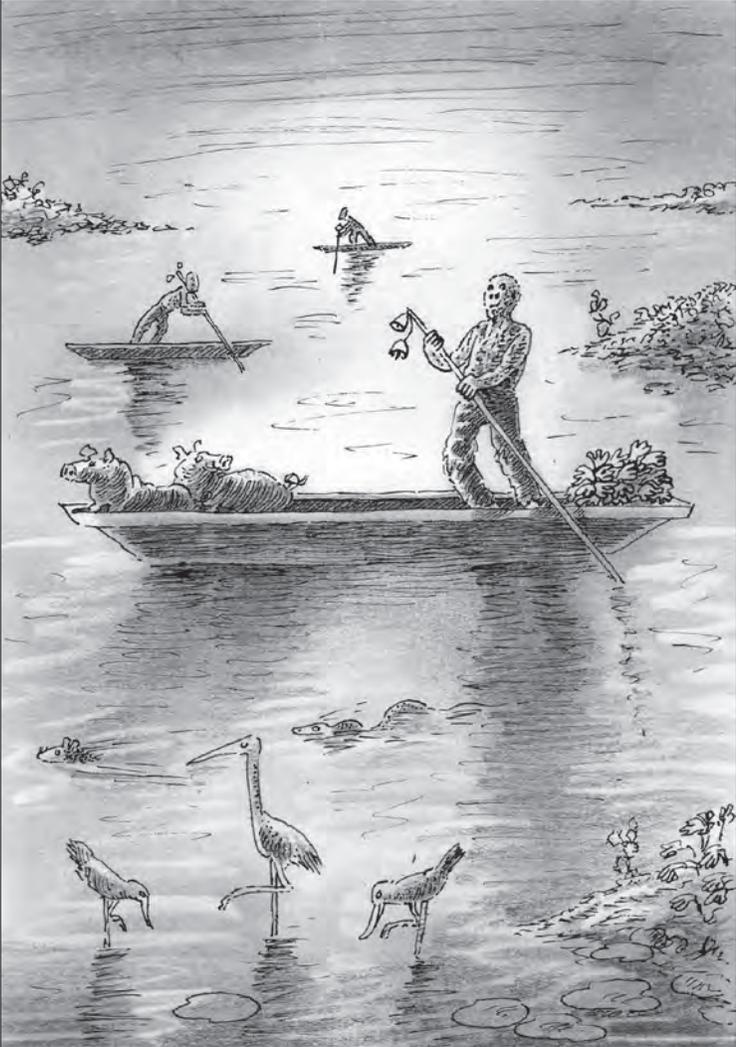
– Non! répond Lazlo agressif. Mais ici, tout homme sans grelots risque d'être abattu à vue!

Les dames gloussent, piquent un fard.

*

Wagger explique en repartant:

– Pour combattre la contagion, les malades quittent les pueblos à l'apparition des symptômes du fléau. Ils vivent dans



ces huttes que nous aperçûmes. Ils se soignent de décoctions de cypéracées, d'ombellifères aussi, et de ces fleurs blanches et bleues qui jonchaient le fond de l'embarcation.

Pour justifier son encyclopédique savoir, il rappelle son appartenance à une longue lignée de charlatans.

*

On escalade un poétique sentier entre d'étranges fleurs lucinoctes, dont les dames veulent faire des bouquets. Mais l'Indien, Rod, Wagger, le Bohémien, et l'Ophidien sur son buffle, ont dégainé les revolvers. Rascal-Jack arme sa carabine. Les dames étonnées suivent à pied. Du haut du monticule, la colonne débusque un hallucinant spectacle. Sur l'autre pente, des « galeux » vont et viennent comme des ombres. Ils moissonnent les fleurs lucinoctes ou recueillent, dans des boîtes, un liquide sécrété par les ascidies de hautes fleurs livides. Ils se grattent sans un mot. Des barques sont immobilisées dans le sable des berges, la poupe encore dans l'eau croupie. La vue des cavaliers armés, sur la butte, provoque un éparpillement grotesque. Les malades, encombrés de brassées de fleurs, s'abattent silencieusement sur les barques, comme une nuée de chauves-souris. Un tintement multiple et paniqué de clochettes accompagne la fuite des bateaux sur l'eau plate. Les cavaliers retrouvent l'eau glauque. À vingt mètres du bord, les malades attendent, en appui sur les perches. Retourné sur sa selle, Francoquin assiste au retour des embarcations vers l'îlot comme un bouquet géant de fleurs maudites.

– Triste à r'garder, hein ? dit l'Ophidien sur son buffle. Tout l'maréage est dans c't'état ! À vous couper l'envie d'putcher !

– Oh, vous savez, dit Francoquin, j'ai laissé mes scrupules au vestiaire !

XVII. Un marché de dupes. Un chantage

Le soleil couronne un échafaudage de nuages bourgeonnants. Un vol de rousseroles passe en jetant de petits cris assourdissants : «Tihii! Tihii!»! Lentement, la colonne déambule entre des sculptures immergées, d'époque N'Kayä, toutes orientées vers l'est, hautes de trois mètres, et longuement reflétées par les eaux. Des échinocactus et des lichens ont envahi les anfractuosités des statues. Le cheval de l'Indien hennit lorsque deux rats, au pelage gris, traversent l'espace liquide entre deux socles, laissant derrière eux des sillons en barbes d'épi de seigle. La Baronne retient Francoquin en arrière :

– Devinez ce que je cache dans mon soutien-gorge! elle fait.

– Oh Baronne! il réplique non sans alacrité. Une maîtresse me suffit!

Elle rougit. Elle n'avait pas de pensées libidineuses. Elle voulait parler d'autre chose.

*

– Évoquons le passé, elle propose. C'était quand même une belle époque!

Francoquin la regarde en biais. Hésitante, la Baronne reprend:

– Il m'en reste une photographie. Nous y figurons, vous et moi, avec Adèle et la grosse Momone. (Elle rougit.) C'est scabreux!

– En ce cas, ne la regardez pas! dit Francoquin.

*

La Baronne développe, un peu gênée :

– Vous y êtes plus jeune, certes, plus mince, plus chevelu, mais... avec votre nom dessous sur un tract ou dans un journal, tout le monde vous identifierait. (Un temps. La Baronne poursuit :) Je sais bien qu'en temps ordinaire, les journaux traquent plutôt les chiens écrasés, à l'exclusion du reste. Mais cette belle escorte que vous vous constituez (elle désigne le groupe à l'avant) n'est pas censée produire le « meilleur » d'elle-même en période « ordinaire »...

*

À la fin, elle abat son jeu :

– Vous avez, m'a-t-on dit, racheté les négatifs des photos prises à cette mémorable partie chez Carita. Eu égard au passé, je consens à vous vendre la mienne. Je me contenterai de 1 000 dollars.

*

Leurs chevaux pataugent en silence. Francoquin accorde un long regard panoramique au paysage désert, avant de dégainer son revolver :

– Vous eussiez dû attendre la ville pour me soumettre cette

tractation, Baronne! il ricane, sinistre. (Et il appelle:) Rascal-Jack! Lazlo!

Les deux spadassins reviennent sur leurs pas au grand trot, dans une gerbe d'eau scintillante. La Baronne tremble, et balbutie.

– Ou vous me remettez cette photo, lui dit Francoquin, ou je vous flanque en retraite anticipée pour l'éternité!

– Vous ne ferez pas ça! elle s'écrie, mortellement pâle. Non! Vous ne...

– Déshabillez-la! ordonne Francoquin aux sicaires.

Ils attrapent la Baronne qui glapit par sa robe et, pendant qu'un la déboutonne en arrachant tous les boutons de haut en bas, l'autre l'épluche de bas en haut. Ils jubilent.

– Pitié! crie la Baronne angoissée. Laissez-moi! Non! Je ne...

– La photo! exige Francoquin.

– Oui! Je! Je vous la donne! crie la Baronne qui se débat et vient de recevoir un horion.

Elle introduit une main tremblante dans son soutien-gorge partiellement encore agrafé, en extrait une photo jaunie, qu'elle abandonne à Francoquin. Elle pleure de terreur. Francoquin lorgne le document pendant qu'elle se rajuste et sanglote. Il sourit. Empruntant une allumette à Lazlo, il enflamme le papier glacé, qui se consume entre ses doigts en se tortillant. Les cendres choient dans l'eau putride, et Francoquin, satisfait, glisse tendrement cinq billets de 10 dollars dans un bonnet de soutien-gorge de sa victime éplorée, pour se faire pardonner sa violence. Réflexion faite, Rascal-Jack aide la Baronne à se rhabiller.

XVIII. Entretien d'embauche

Comme des étraves de péniches, les chevaux fendent les eaux troubles. On passe entre des cactus immergés. Un cavalier combattant, au plumage lumineux, s'enfuit de son lourd vol tangué. En sens inverse, deux cavaliers paraissent, encore assez loin, un homme et une femme en robe noire.

– Mais? dit Wagger, la main en visière sur les yeux. C'est l'Instituteur!

– Tu le connais? demande N'a-qu'un-Œil.

– Oui, dit Wagger. C'est un communiste. Il animait les cellules du marais pendant la Révolution. Tendance troisième armée. Il est fort en dessin!

*

– Qui est la femme? demande Labosse.

Wagger l'ignore. Les deux voyageurs viennent lentement. L'Instituteur est en costume de ville, et il porte des besicles. Il a des livres dans ses poches, et une clarinette à la selle de son cheval, avec sa carabine. La jeune femme est en robe d'amazone et porte un chapeau de la même couleur noire, dont la voilette est abaissée sur son visage. On s'entre-salue poliment.

– Qu'est-ce que tu fais dans les marais? demande Wagger. Toujours des articles?

– J'accompagne ma sœur, dit l'Instituteur. J'en profite pour dessiner.

- Votre sœur est en deuil? dit Francoquin, désignant la jeune dame. Ce n'est pas trop grave, au moins, j'espère?
- Elle est veuve, dit l'Instituteur.
- Elle est précoce! ils s'extasient.
- Mon mari est mort il y a un peu plus de deux ans, dit la jeune veuve. Torturé par les miliciens. Je recueille des témoignages contre ses tortionnaires.
- Je compatis, dit Francoquin.

*

- Le pire, déclare l'Instituteur, c'est d'être mort pour ça! (Il désigne le Grand-Marécage.) Dire qu'on s'est battus pour que ça change!
- Tout ne peut pas se faire en même temps, plaide le médecin, allumette aux dents. Mais vous savez ça mieux que moi.
- Vous étiez aussi de l'APL? demande l'Instituteur.
- Oui, répond le médecin. Deuxième armée.
- Chez les gauchistes? murmure la jeune veuve du bout des lèvres.
- Oui, répond Rod. (Il prend les devants:) On a raison, vous avez tort!
- Et vous avez gardé le deuil si longtemps? dit Labosse. Votre mari a eu de la chance, dans son malheur...
- Une veine de cocu! renchérit Lazlo, et son frère éclate de rire dans la malle.
- Ça jette un froid. On en profite pour faire circuler le carnet de croquis de l'Instituteur. On apprécie la ressemblance.
- Vous en vendez? demande l'écuyère.
- Des paysages, oui. Les gens achètent les paysages même s'ils sont bons, répond l'Instituteur.

*

Francoquin l'entraîne à l'écart, avec N'a-qu'un-Ceil. La veuve reste à parler avec Labosse et Abigail.

FRANCOQUIN. – Vous étiez chez les partisans? On me dit que vous animiez les cellules du marais, durant la Révolution?

L'INSTITUTEUR, prudemment, par-dessus ses lunettes. – J'avais la foi.

N'A-QU'UN-CÉIL. – Vous ne l'avez plus?

L'INSTITUTEUR. – Ma sœur l'a pour deux. Elle milite. Moi, c'est fini. Ça m'indiffère.

FRANCOQUIN. – Déçu?

L'INSTITUTEUR. – Désabusé.

FRANCOQUIN. – Vous ne le serez pas si vous me faites confiance. Nous recherchons les compétences particulières, si possible teintées d'idéal.

L'INSTITUTEUR. – « Compétences » à quoi?

FRANCOQUIN. – Je vous paierai 60 dollars par mois pour débiter.

L'INSTITUTEUR. – Je ne suis pas libre. J'accompagne ma sœur.

FRANCOQUIN. – Elle peut suivre, pour l'instant. Vous avez pratiqué le terrorisme?

L'INSTITUTEUR. – Dans une phase de la Révolution, oui. Mais je n'aime pas ça. Je préfère dessiner.

N'a-qu'un-Ceil regarde Francoquin :

– S'il encaisse l'alcool, tu pourrais le caser à la Propagande?

*

La jeune femme était homme de loi. S'étant découvert cette parenté avec Labosse, tous deux chevauchaient à l'arrière, devaient :

– Je ne comprends pas, disait Labosse, qu'une femme jeune, belle, se contraigne à porter le deuil si longtemps ! Cette farouche austérité cacherait-elle une peur de vivre ?

*

– Vivre... soupire la jeune veuve.

– Mais oui ! Vivre ! Les occasions de remariage n'ont pas dû vous faire défaut ?

– Pour quoi faire ? elle raisonne. Vous n'êtes pas marié vous non plus ?

– Moi, c'est différent. Je suis bossu. Je me limite aux filles des bordels. J'ai des amies privilégiées.

– Vous êtes complexé ? elle demande.

– Non ! il rit. Mais les femmes que j'aime, oui ! Je me suis fait une raison ! Vous êtes bien une intellectuelle !

– Et vous ? N'en êtes-vous pas un également ?

– Je suis un tueur, il dit. Comme les autres.

– Je n'en crois rien ! elle réplique. Croyez-vous (elle désigne Rascal-Jack) que ce métis au crâne rasé vous considère comme son semblable ? De toute évidence, ses yeux me disent qu'il vous déteste parce que vous êtes un intellectuel, qu'il n'est pas !

– Il me déteste momentanément, dit Labosse, parce que je vous accapare. Si vous étiez laide, il n'aurait pas ce regard-là.

Ils se taisent.

– Comment êtes-vous devenu... un tueur ? elle demande.

– Quand je fus radié du barreau, mes ex-clients – mes seuls amis ! – m'ont procuré le travail qu'ils pouvaient. J'ai appris à manier les armes, à jongler sur la corde raide. Je suis devenu le

second d'un des meilleurs chasseurs de primes du pays. Il avait dirigé d'ailleurs la quatrième armée révolutionnaire avec Catt, puis Catt-bis, mais il avait démissionné quand les vainqueurs ont commencé à s'entre-tuer.

– Comment s'appelait-il ?

– Slim.

– Je vois.

– C'est alors que je suis devenu son assistant, mon prédécesseur auprès de lui ayant été goudronné par les réactionnaires. On s'entend bien, même en silence. Quand il est entré au service de Franquin, je l'ai suivi. Il n'est pas de la promenade aujourd'hui, parce qu'il était en mission sur la frontière Nord quand nous sommes partis.

– Vous êtes anarchiste ? elle soupçonne.

– Non, il répond. Mais comme dit le général Double-Mouche : « Je me plais bien dans le désordre et la confusion. »

Ça ne fait pas rire sa compagne. Elle le regarde comme s'il était le Grand Méchant Loup.

– Allons ! dit-il. Petit Chaperon Noir ! Ne faites pas cette mine ou je vous croque !

Ce n'est pas l'envie qui lui manque.

XIX. Querelles sur le tas

Mais ça ne pouvait pas se passer comme ça. Sur un îlot, tandis que les chevaux soufflent, que le buffle broute les préles, que le blessé se dégoûte les jambes, que le gamin (fort admiré par quelques tueurs car il opère les doigts dans le nez) fait malignement pipi sur une feuille de roseau pour entraîner à l'eau une colonie de pucerons qui s'y est réfugiée, la jeune veuve attaque le médecin, à propos des délabrements du marais :

– C'est votre faute, à vous, les gauchistes! Pourquoi avoir rejeté l'entente avec nous pour signer la paix, lorsque c'était faisable, il y a trois ans!

– Pour brader la Révolution? il réplique.

– Qui vous parlait de la brader!

– Je croyais que les communistes étaient AUCUN des révolutionnaires? dit l'écuyère qui n'y comprend plus rien.

– Des réformistes, mon petit cœur! clame le médecin. Dans les États bourgeoisement structurés, ils aspirent à prendre le pouvoir légalement! C'est la démocratie bourgeoise qui les définit! Quand elle est autoritaire, ils sont forts, dans l'opposition; et quand elle est minable, ils sont inexistantes!

– Calomnies! répartit la jeune veuve en secouant la tête énergiquement. Nous entretenons apparemment des rapports avec la démocratie bourgeoise PARCE QUE nous sommes ses adversaires acharnés, directs, et réalistes!

Le médecin se marre :

– Les communistes, ils s’infiltrèrent là où ils peuvent dans les rouages de l’appareil bourgeois et, ce faisant, ils croient naïvement le modifier de l’intérieur, alors qu’ils s’y incorporent! Prétentieux! À trop vouloir ressembler aux « adversaires » pour les supplanter, les forces de substitution s’émasculent! À vouloir épouser les formes, on finit par sacrifier le fond!

– Utopies! s’écrie la jeune veuve.

– Réalités! clame le médecin de plus en plus monté. Vous ne « ratez » pas le coche des révolutions, vous le combattez!

– Nous ne perdons pas de vue la lutte des classes!

– Mais la subversion vous trouve toujours disposés à la défense de ce que vous avez acquis, c’est-à-dire à la défense conservatrice de l’appareil bourgeois où vous avez pris des « responsabilités » pour « œuvrer »!

– Provocateur! crie la veuve en colère. Vous avez mieux à proposer, sans doute! On vous a pourtant vus à l’œuvre! Confrontez deux gauchistes et ils se querellent!

– Sur une base marxiste, c’est exact! C’est notre force première de refuser le « dialogue » avec l’ennemi! Nous sommes des adversaires dangereux parce que nous n’acceptons pas les règles du jeu! Les réformistes sont des réactionnaires ou des benêts!

– Nous ne sommes pas des réformistes, rappelle alors tranquillement l’Instituteur. Mais la lutte des classes a ses lois. Quand il y a crise à l’intérieur d’une classe au pouvoir, si le pouvoir n’échappe pas en définitive à cette classe, c’est forcément le pire des candidats en présence qui l’emporte. Bon. L’idéal étant pour nous que le pouvoir change de classe, il s’agit d’y préparer la classe en question, par l’organisation du peuple.

– Bien entendu! accorde le médecin excité. Mais donnez-vous les armes nécessaires à cette action! Quand un patient a reçu une balle dans le crâne, qui a raison? Celui qui offre l’aspirine, ou celui qui veut opérer?

– Exemple fallacieux, fait remarquer l’Instituteur. Soigner trop radicalement votre blessé, c’est peut-être l’affaiblir et rouvrir la porte aux microbes. Nous sommes, nous AUSSI, partisans d’opérer.

– Mais dès qu’on vous tend le bistouri, la main tremble!

*

La jeune veuve soupire, insidieuse :

– Parlez-nous donc de votre programme?

– Il se cherche! Au-delà du vôtre!

*

– En tout cas, moi, dit l’Ophidien, j’fais pas d’politique...

– Réactionnaire! grogne le médecin.

– J’fais pas d’politique, mais j’sais qu’après les bouleversements décisifs, les anciens régimes ressurgissent toujours dans les mœurs des nouveaux, parce que la population tend, de toutes ses forces d’habitude, à r’faire quotidiennement son nid tel qu’il était antérieurement à l’événement! Foutre! V’vou-lez qu’j’vous dise? Communistes, gauchistes... Utopistes!

– C’est quoi, dit le gamin, des zutopistes?

– C’est des cons, dit Lazlo qui devine au ton. T’as pas écouté? Ils sont tous contre!

*

Zaza, elle, est un peu inquiète :

– Mon flic, elle confie à Les Goggles à mi-voix, prétend que les réformistes sont des extrémistes. Dans ce caaas-lààà, ceux-lààà, qu’est-ce qu’ils sont?

*

– Il y a pourtant du vrai, dans ce que vous dites, observe l'Instituteur s'adressant à l'Ophidien. Les bouleversements brutaux sont susceptibles de retours de manivelle sournois.

– Au lieu qu'en opérant par étapes, expose la jeune veuve, avec un programme, et non dans je ne sais quelle création anarchique et insurrectionnelle, les nouvelles structures entrent dans les mœurs tandis que les anciennes périssent!

– Sauf que les structures de remplacement sont périmées avant d'être mises en œuvre! s'esclaffe le médecin, sarcastique. La société n'est pas un meuble à tiroirs, ma petite madame! Et ce n'est pas en « perfectionnant » les tiroirs, consécutivement ou simultanément, qu'on refait le meuble!

– Vous préférez le brûler d'abord, mon « petit monsieur »! riposte la jeune veuve, dressée sur ses ergots.

– Quand il est brûlé, on en fait un autre! Différent! Tandis qu'imaginer qu'on puisse réaliser progressivement de grands ensembles programmés en fonction d'un univers à dépasser, si ce n'est pas de l'utopie, qu'est-ce? – Et quant à la métempsychose politique évoquée par l'Ophidien, permettez-moi de vous faire remarquer que ce ne sont pas les moyens d'y faire échec qui manquent!

– La Révolution permanente, par exemple? raille la jeune veuve. La majorité du Peuple heureusement sait ce qu'il convient de penser de vos « idées »! Elle n'est pas avec vous!

– Ni avec vous! lance le médecin.

*



– De toute façon, arbitre Labosse, tout ne concerne que des minorités. Ne jouez pas sur les mots. Les majorités sont conservatrices. Quand elles semblent opter pour un « pas en avant » – c’est à dessein que j’use de la terminologie « progressiste » – c’est que ce « pas en avant » est une consécration plus fraîche, donc plus fréquentable, de l’immobilisme.

Il sourit. La jeune veuve le regarde et va répliquer. Francoquin lui coupe la parole :

– Ça c’est bien vrai ! il déclare par boutade. Dans mon pays, sur 20 millions d’andouilles, il y en aurait bien logiquement 15 ou 16 à flinguer !

– Quelle chance, bon dieu, *kyrié* sur terre *éleison* de bonne volonté ! murmure le ventre de Wagger, à la grande joie de l’assistance émue.

*

On repartait dans l’eau croupie entre deux alignements de perches qui délimitaient un couloir. On apercevait au loin des passerelles de rondins. L’écuyère était troublée :

– Qu’est-ce que c’est, les majorités, monsieur Max ?
– C’est nous, dit Max. Quand on est ensemble.
– Mais quand je suis seule ? Suis-je encore une majorité ?
– Vous êtes minoritaire, répond Max.
– Et cependant, elle s’émerveille, je suis la même ! Ils sont forts, ces politiciens !

*

– Vous n’avez jamais voté, mademoiselle Sirène ?
– Non, elle déplore. Y a des trucs à gagner ?
– Comment ça ?

– Si on mise sur le numéro sortant?

Max lui ôte ses illusions. Il lui explique comment ça se passe :

– Moi, quand je vote, j'écris un gros mot sur un papier blanc que je leur colle dans l'urne. C'est déridant. Y en a beaucoup qui jouent à ça.

– Alors vous êtes majoritaires? elle vérifie.

– Non, il répond. On ne compte pas parce qu'on est dans l'opposition. C'est la démocratie, vous comprenez?

– C'est quand même injuste! elle constate. Y en a que pour les minorités!

XX. Les barques. Le tank. Une lettre

On approchait des passerelles. Elles reliaient des îlots entre eux, à cinquante centimètres au-dessus des eaux mortes. Un praticable sans garde-fou en autorisait l'accès. Soudain, un toussotement de moteur se fait entendre derrière les roseaux, ainsi que des voix portées par l'eau plate.

– Qu'est-ce que c'est? dit Francoquin.

Les Gloves dégaina ses revolvers, mais l'écuycère, plus pratique, se juche debout en équilibre sur la selle de son cheval. Elle annonce :

– Trois grandes barques bâchées, avec des demoiselles.

– Des demoiselles! s'écrie Lazlo concupiscent. Des filles?

Il grimpe à son tour sur sa selle, mais il glisse, et se raccroche de justesse en tombant à l'encolure de sa bête, sous laquelle il pend, le postérieur à fleur d'eau. Rires béats de la compagnie. Lazlo cisaille des gambettes, et donne de vigoureux coups de reins pour se rétablir sur sa selle.

– À l'aide! il crie. Vite!

Naturellement, personne ne bouge. Seul son frère, dans la malle, rame des deux mains vers lui, à la rescousse. Il arrive pour le recevoir, mais la petite « embarcation » surchargée chavire, et les frères prennent un bain. Max embouche sa trompette à l'instant même où les bateaux à moteur paraissent à la pointe de l'îlot. Des acclamations retentissent.

Dans les trois longues barques recouvertes de bâches grises, des filles nombreuses rient et envoient force baisers à la multitude. Un gros (homme?) coiffé d'un turban, et armé d'une carabine perfectionnée, semble commander la flottille, qui se dirige maintenant, délaissant les cavaliers, vers une île plus importante, derrière un boqueteau de figuiers. Les deux frères se relèvent, ruisselants, et remettent la malle à flot. Au loin les filles crient :

– Vouuuus veneeeeeeez?

– Moi je ne peux pas! leur crie le blessé. J'ai un trou au sommet de la cuisse!

– Nous aussiiiiii! crient les garces au loin sur l'eau plate, et toutes rient.

*

Le ronronnement des moteurs s'estompe. Les bateaux s'évanouissent derrière une langue sableuse de la grande île, où l'on aperçoit quelques toits de roseaux. Lazlo bout d'appétit lubrique, et il n'est pas le seul. L'Indien fait des gestes scabreux.

– Arrêtons-nous, Chef! dit Lazlo à Francoquin. De toute façon, faut que je me déculotte, mon pantalon est trempé!

– Bon, consent Francoquin. Où vont-elles?

– Au pueblo, derrière les figuiers, le renseigne l'Ophidien. Certainement.

Il choisit une belle peau de serpent dans son panier, pour payer en nature. Pressé par la base unanime, Francoquin cède :

– Nous déjeunerons au pueblo.

On l'acclame : Vive le Général Franquin! Le Général Franquin au pouvoir! Hip-Hip-Hip...

– Et après déjeuner, complète Wagger, on prendra une *courtisane* pour activer la digestion!

*

C'est alors seulement qu'on a conscience d'être assourdi par un grondement puissant de moteur, et les rires aigus du gamin de la Baronne. On pâlit! Le gamin a déniché un char d'assaut rouillé dans les roseaux, et manipulé des commandes au hasard! Résultat: le char vadrouille sur ses chenilles comme un rhinocéros alcoolique, et la tourelle pivote à toute vitesse autour de son axe, décrit de grands cercles. Le gamin, inconscient, à califourchon sur le canon, fait des tours de manège endiablés.

- Tiens bon le canon! s'écrie N'a-qu'un-Ceil.
- C'est mon zizi! glapit le gamin. T'en as pas un aussi gros!
- Il va se faire écraser! s'écrient les dames terrorisées.

Le char sautille vers le marais en grondant, se dandine. N'a-qu'un-Ceil a bondi, Rod et l'Ophidien dans sa foulée. Les trois hommes se hissent sur l'engin, et l'Ophidien s'engouffre dans sa carapace. N'a-qu'un-Ceil essaie d'attraper le gamin sans y parvenir. Au même instant, le char entre dans l'eau. Une secousse violente éjecte l'enfant dans le marécage, et tout le monde crie. Mais l'enfant se relève sans dommages, ruisselant, et il rit. Il revient sur la berge, où Rod, déséquilibré lui aussi par la secousse, mais tombé dans le sable, l'attend pour lui dire quelques mots de sa façon. N'a-qu'un-Ceil est resté cramponné au canon, qui interrompt sa giration soudain. Le tank s'immobilise, et la tête de l'Ophidien paraît dans l'ouverture:

- Ça va! dit-il. Le tableau de bord est foutu, mais l'char marche encore. Y a même un obus dans la culasse, on a d'la chance qu'elle soit bloquée!

*

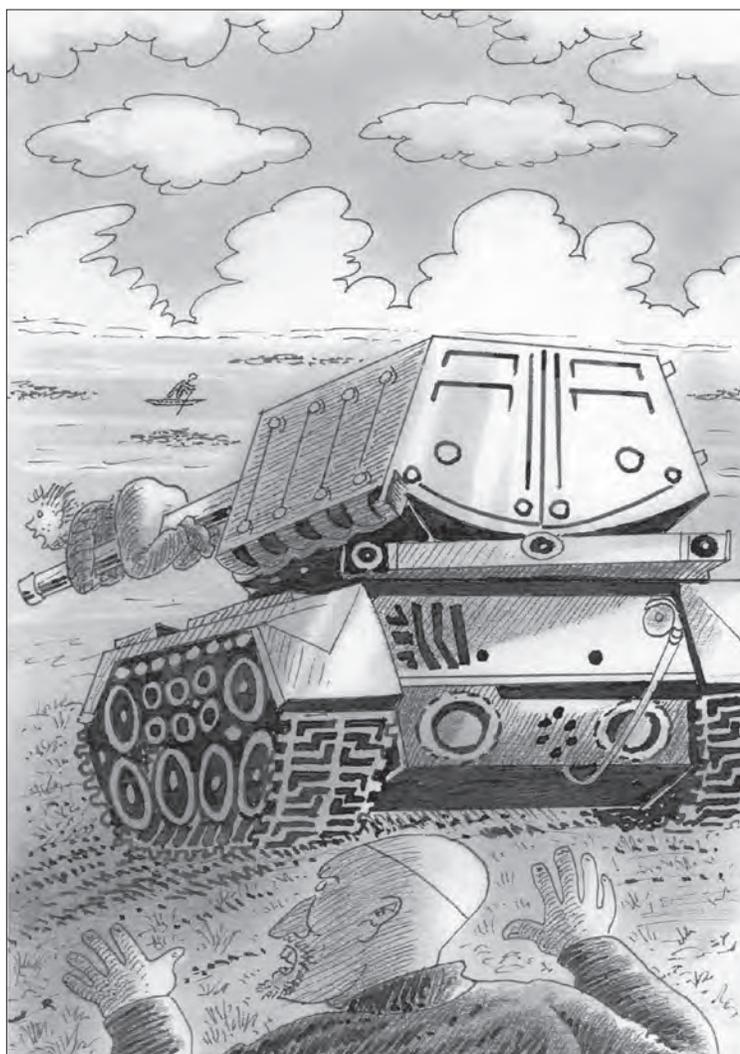
Pendant que l'Ophidien ramène le char sur la berge, Rod s'installe le gamin sur les genoux. Son battoir dégringole méchamment, et le gamin hurle en vrilles. Alors, tout le monde s'étonne de la mutité de la Baronne. On la cherche vainement.

- Elle nous a quittés? constate Abigail.
- Rascal-Jack également, dit Labosse. Ils se seront accordé une pause quelque part!
- La voilà! crie Max en désignant un cavalier dans l'eau sale.

*

L'Ophidien coupe le contact du moteur du char, et N'a-qu'un-Ceil saute dans le sable. Rod libère le gamin. Il rejoint l'écuyère et Zaza qui se palpent sans discrétion. Il a craché son allumette. Il ceinture l'écuyère, et l'embrasse; puis il tire la langue à Zaza. Il revient, avec l'écuyère. Zaza suit, esseulée. Le cavalier rattrape. Ce n'est pas la Baronne, mais le métis. Le gamin trempé le dévisage avec une anxiété croissante...

- Maman... dit-il...
- Où est la Baronne? dit Labosse.
- Ellé récupéré! dit Rascal-Jack avec une vanité de coq de village. Ellé m'a dit d'aller devant. Ellé pleurait de joie, caramba!
- Elle est partie? soupçonne Abigail avec un regard de reproche à Francoquin.
- Rascal-Jack réalise. À regret, il tend alors un billet de 10 dollars au gamin:
 - Ellé m'a dit de te donner ça.
- Le gamin regarde le billet. Des mots sont écrits dessus au



crayon. Le gamin ne sait pas lire, mais soudain tremblant, se remet à pleurer.

– Montre? dit doucement Abigail.

« *Mon petit,*

« *Je ne suis pas une vraie Baronne, et je suis SDF¹. J'étais danseuse de rang à l'Opéra. Mon mari, un vrai Baron, mais un escroc, est mort en me léguant ses dettes, et je n'ai plus de maison à Ciudad. J'aurais voulu te garder près de moi, mais tu comprendras qu'il me faille te quitter, ne pouvant assurer décentement ton existence, ayant déjà trop de peine à subvenir à mes besoins alimentaires... J'ai le cœur lourd, tu sais... Ne m'oublie pas, mon petit chéri, car je resterai toujours de cœur,*

« *Ta maman malgré tout,*

« *Alietta JOHANSEN.* »

Les dames se tamponnent les paupières. Le billet circule, avant d'échoir au gamin désolé, et tout le monde affiche une mine consternée, même le Bohémien qui l'a pourtant « lu » à l'envers. Abigail regarde Francoquin avec réprobation...

– Une femme avec qui tu as couché! La traiter pareillement!

– Bah! dit Francoquin. Il y en aura d'autres qui ne parviendront pas à suivre le train!

– Elle était danseuse, murmure l'écuyère.

– Maman! pleure le gamin inconsolable.

Abigail regarde Francoquin. Il se fâche:

– Tu ne voulais tout de même pas que je me saigne de 1 000 dollars! il éclate. Déjà beau que je lui aie donné 50 dollars pour une photographie jaunie!

1. Sans domicile fixe.

– Une photograaaphie? fait Zaza intriguée. Qu'e...

– VOUS, LA FERME! clame Francoquin en lui crachant ses postillons à la figure. Estimez-vous heureuse que je ne vous fasse pas passer sous les chenilles du tank!

– Elle ne dirait peut-être pas non! lance Lazlo d'un air grinçant. Elle passerait sous n'importe quoi!

Il recueille un soufflet magistral, ce qui divertit fort les autres. Zaza les affronte, mains sur les hanches, et ils poussent des cris de basse-cour pour la narguer. Elle enrage.

L'Ophidien revient du char, les mains noires de cambouis, et détourne l'attention :

– J'pourrais l'réparer, il estime. Je l'examinerai plus à fond. (À Rascal-Jack :) Foutre! T'as eu tort d'enfiler la Baronne! On vient d'voir passer les filles du Forban!

– ; *Caramba!* Lé bordél flottant?

– Tu en seras quitte pour tenir la chandelle! dit Max.

– Yé vais bouffer commé quatré cé midi! se promet le métis pour récupérer. ; *Caramba!*

– Ce n'est pas ce qui te rechargera les grelots! dit Ruskin.

*

Les mérites personnels des pensionnaires du lupanar itinérant sont alors vertement comparés. L'une a l'entrechuisse qui, la taille que, les tétons tels, etc. Les futurs clients se querellent, tirent à la courte-paille. Le gamin pleure dans le giron des dames sur la berge. N'a-qu'un-Ceil et l'Instituteur arrivent avec Francoquin, qui déclare :

– Nous te gardons comme mascotte. L'Instituteur se chargera de ton instruction, à mes frais. Ça te convient?

Un murmure approbateur parcourt la gent féminine. Le gamin pleurniche en se décrottant les oreilles, l'air soucieux :

– Si que je deviendrais mascotte, j’aurais un bel uniforme?
– Bien entendu. L’uniforme de mon régiment.
– Quelle couleur? renifle l’enfant suspicieux.
– Noir, dit Francoquin. (À N’a-qu’un-Ceil :) L’APL m’a offert ses stocks. Pour les cravates, ils exigent que nous choissions une autre couleur que la leur, en raison des complications diplomatiques.

– Vert! crie le gamin. C’est couleur d’espérance! C’est maman qui me l’a dit. Elle s’habillait toujours en vert, maman... Beuh! Où qu’elle est maintenant?

Il re-pleure. Les dames lui prodiguent des caresses. Comme il aime ça, il sollicite à fond ses glandes lacrymales.

– Va pour le vert! dit Francoquin en tournant les talons vers son cheval. À moins qu’on trouve une couleur meilleur marché.

XXI. Le village. Les filles

L'un après l'autre, les voyageurs à pied, remorquant les chevaux par la bride, empruntent le praticable de rondins ligaturés qui permet d'accéder aux passerelles. Le blessé reste dans sa malle. Environnées de diptères agaçants, les dames s'éventent avec dégoût. Au passage, l'Ophidien signale un autel de pierre dans l'eau sale. Des bouquets de fleurs le couronnent.

– Des offrandes contr' les sauriens, il explique.

– Des crocodiles!? s'écrient les dames.

– Des caïmans, rectifie Rod. Certaines parties du G-M en sont infestées. C'est même en osant les traverser de nuit avec les gars du Dépendeur que nous avons défait l'armée de l'Ancien Régime. Nous l'avons surprise à l'aube au bivouac.

– Vous y étiez? dit l'Ophidien, non sans respect.

– Oui, dit le médecin. Nous avons traversé sans lumière et sans parler. Une centaine des nôtres ont été mutilés, certains ont péri même, sans qu'il nous fût possible d'intervenir pour leur porter secours, à cause du bruit...

L'Ophidien opine du bonnet.

– Ces caïmans? demande Max. Quelqu'un les chasse?

– Les indigènes vivent de cette chasse, dit tout à coup la jeune veuve. Quand je dis «vivent», c'est un euphémisme! Vous verrez!

– Vous connaissez bien le marécage?

– Nous avons traversé le pueblo ce matin, elle répond.

Elle refuse d'en dire davantage.

*

Un boqueteau de figuiers bordait le village de hautes cases, dont on apercevait les toits de roseaux secs dans les trouées du feuillage. Les rires des filles venaient de loin ; sans doute les bateaux avaient-ils accosté. Les cavaliers crachaient dans leurs mains et Max embouchait sa trompette.

– Obscène ! murmure la jeune veuve que ces préparatifs rebutent.

– Ils préfèrent la vie aux idées, plaide Labosse.

– Je le lui ai déjà dit, fait remarquer l'Instituteur. Mais Carole préfère les idées.

La jeune veuve sourit amèrement à l'abri de sa voilette :

– Dites plutôt que les malheureuses pensionnaires de ces... embarcations font partie de vos relations « privilégiées » !

*

Les cavaliers s'insinuent entre les figuiers banians sur lesquels courent des lézards verts. Les arbres enfiévrés semblent juchés sur leurs hautes racines adventives, et c'est comme si des milliers de filins ganglionnaires les retenaient de s'évader vers un inaccessible ciel.

– L'emblème des marécages, tenez ! dit la jeune veuve. Un espoir sans espoir. (À Labosse :) Je suppose que vous succomberez aux charmes de ces créatures vous aussi ?

On les entend glapir et gouailler plus loin. Labosse et l'Instituteur échangent un regard bref :

– Si cela vous est désagréable, dit Labosse, je m'abstiendrai volontiers.

– Pourquoi cela me serait-il désagréable ! elle s'écrie. Quelle impudence !



– Excusez-moi, dit Labosse en haussant les épaules. Je ne voulais pas vous offenser.

*

Ils se taisent tous ensemble. Ils viennent de déboucher sur la place du pueblo, que borde un cercle de cases sur pilotis, et autour d'eux, sur les plates-formes de bois, une cinquantaine de nègres mutilés (tous des hommes) les dévisagent sans un mot. Ils n'ont plus de bras, plus de pieds, plus de jambes. Ils ont d'atroces moignons. Ils ont le corps labouré de cicatrices. Ils se tiennent immobiles sur les seuils. Quelques-uns souffrent d'athétose et secouent la tête, invariablement, d'un air indolent.

– Les malheureux! s'écrie Abigail d'une voix éteinte.

– Le village est pourtant coquet! chuchote l'écuillère. Où donc vivent les femmes?

– Dans un autre village, la renseigne l'Ophidien en baissant la voix inconsciemment lui aussi.

Une trentaine de cases décorées de colombages composent le village des chasseurs. Des crânes de buffles surmontés de diadèmes d'aigrettes, avec des longues cornes hélicoïdales, ornent chaque fronton. Un mât peint est érigé au centre exact de la place circulaire, au-dessus d'un autel de pierre taché de sang, où une peau de saurien achève de sécher. Des petits escaliers de bois mènent aux plates-formes où végètent les nègres silencieux. Quelques-uns fument, inexpressifs. Le gamin leur tire la langue. On entend rire les filles du côté de la plage, et les cavaliers emmouchés font reprendre le pas aux chevaux dans le sable crissant. Un homme blanc (la trentaine à peine) s'avance vers eux d'une démarche fiévreuse, tandis qu'ils mettent pied à terre à l'écart. Un fouet côtoie ses revolvers à son ceinturon.

L'homme est sale, mal rasé, ses cheveux luisent de gomina. Pourri de tics, il joue avec un minuscule singe-araignée qui finit par se réfugier sur sa tête, sa longue queue gracile enroulée en spirale. D'un œil languide et sournois, le type aborde les voyageurs qui, pied à terre, chassent les sangsues ventousées aux jambes des chevaux, avec du sel. Il vérifie :

– Vous n'êtes pas d'APL ?

*

Pelotant son singe, il avise la jeune veuve :

– Vous r'voilà! Vous avez fini par nous croire ?

– Calomniateur! elle s'écrie, indignée derrière sa voilette.

*

Au même instant, avec une débauche de cris et de couleurs, la cohorte de garces apparaît, et s'arrête. Les voyageurs tournent la tête; les deux troupes s'observent en silence à dix pas. Les prédatrices lancent des œillades, se lèchent les lèvres fort salement. Elles se caressent les pigeonneaux avec lascivité (certains sont gros comme des dindons), et enregistrent de biais les effets de ces simulacres amoureux sur les nerfs des victimes. Les pauvrets ont la gorge sèche. Alignés béatement, ils s'encouragent du coude à la vue d'un torse bombé, d'une croupe arrondie, d'une robe relevée jusqu'aux cuisses. Ils poussent des oh! et des ah! Ils se mordent la peau des doigts.

– Ben alors? fait une fille plus hardie.

C'est la ruée! Des cris fusent dans la bousculade bigarrée comme un tourbillon :

– Hi-Hi-Hi! Tu me chatouilles!

– TA MAIN!

– J'en veux une qui pédique!
– Moi! Moi! Je suis une enfant de croupe!
– Sors pas mes tourterelles du colombier!
– T'as pas la vérole, j'espère?
– J'travaille pas pour la peau! lance une fille à l'Ophidién qui, son ruban d'eunecte à la main, propose de payer en nature.

Elle a un cocard sur l'œil droit (et du coup, ça lui en fait deux). Wagger, empêtré entre des sœurs jumelles, chante une comptine pour se tirer d'affaire :

– Pique! Nique! Douille! C'est toi l'andouille, etc.

Il file avec l'élue, et son ventre profère des poèmes. Dans la pagaïe, des filles s'écroulent par-dessus d'autres, bousculées, relevées, malmenées, les seins hors du logis, la cuisse à l'air. L'Indien paraît sous un tas de jupons blancs qui se débattent, et brandit une culotte en trophée. Il replonge. Des filles vautrées rient bruyamment. Elles se relèvent avec prestance, et fuient, jupes en mains, ravies d'être prises en chasse.

– J'ai 10 dollars! J'ai 10 dol... clame le gamin en parcourant le champ de bataille avec le billet de la Baronne.

Il ne peut achever sa phrase. Il est écrasé sous trois filles qui se disputent le billet. Voilà Max harponné par une belle garce de grande taille, qui le dépasse de plus d'une tête. Elle porte un écriteau « À LOUER » avec le tarif sur le ventre et, quand elle le retourne, on lit « COMPLET ». Sa proie sous le bras, elle se sauve à longues enjambées en se pourléchant les babines.

– Tu fais de l'alpinisme, Max? s'esclaffe Francoquin.

– Heu! fait Max intimidé.

Le monument femelle se retourne et, ramassant un godillot, le lance dans la direction de Francoquin. C'est Ruskin qui le reçoit, et il braie. Une fille accourt, et, malgré ses protestations d'invalidité provisoire, le déclare « apte au service armé ».

Son frère Lazlo passe à proximité, l'air féroce, en remorquant une fille austère et peu rassurée, à la robe hermétiquement boutonnée jusqu'au col :

– J'adore profaner les femmes strictes! ils l'entendent jubiler. J'ai des complexes à libérer!

Sur l'aire du carnage peu à peu éclaircie, le gamin a trouvé preneur, et une fille le traîne par les jambes, tout à fait groggy. L'Instituteur pourchasse une belle blonde en faisant le faune, et la nymphette rit tout son saoul. Rascal-Jack s'abandonne aux mains d'une experte qui lui promet la panacée à rallumer les ardeurs défaillantes. Le bruit décroît vers les roseaux, et l'on entend encore le Bohémien hurler une poésie de son enfance, en guise d'exigence, clamant qu'il en veut une « docile! caressante! se laissant traire sans bouger »!

– Ah! soupire longuement Francoquin en lorgnant Abigail. Si seulement j'étais venu seul!

– Je sais ce que tu penses, va, goret! lui lance Abigail indignée.

– Eh bien? dit la jeune veuve avec hauteur à Labosse. Vous êtes toujours là, Monsieur?

Il y a trois filles dans l'attente. Labosse confie son cheval à N'a-qu'un-Ceil :

– J'y vais, dit-il. Je me sens une âme de figuier banian.

– De banian? dit N'a-qu'un-Ceil en regardant la jeune veuve.

– C'est un « emblème », explique Labosse en s'en allant. Demande-lui de t'éclairer!

Une jolie rousse aux petits seins lui sourit. Il l'entraîne.

– Qu'est-ce que ça veut dire? fait N'a-qu'un-Ceil tandis que le couple s'éloigne. Qu'est-ce que cette histoire de banian?

– Des sottises, élude la veuve inexpugnable.

– Il veut dire qu'il l'aime! répond Abigail sans douceur.

Mais comme c'est un homme libre, il ne peut espérer d'amour que celui d'une femme libre. Et c'est pour ça que c'est sans espoir.

Étonnée, la jeune veuve la dévisage longuement à travers sa voilette. Ils reviennent sur leurs pas, ils remorquent le troupeau de chevaux; Francoquin se renseigne en marchant :

- Où sont les habitants valides du pueblo ?
- À la chasse aux caïs, répond le type au fouet. Aux caïmans, si vous préférez. Tout l'monde les appelle des caïs dans l'G-M.

XXII. Aldo. Webb. Zaza pratique le double jeu

L'homme est plein de tics, il pue, et il s'appelle Aldo. Il cajole son atèle, le suspend à son index, s'en fait lécher. Abigail considère l'animal adorable :

- Qu'il est gracieux! Ça vit longtemps?
- Une trentaine d'années, dit Aldo.
- Vous me le prêtez?
- «La», il corrige. C'est une femelle.

À regret, il se sépare de l'animal. Abigail le caresse, et l'écurière lui prête main-forte, mais il piaille et se réfugie dans les bras de son maître, qui l'apaise à voix basse: là... là, Chiquette... là...

- Il n'faut pas vous offenser, dit Aldo, mais les bêtes sont plus fidèles qu'les garces, et celle-ci n'connait qu'moi!

*

Derrière eux, la place est déserte au soleil, et les mutilés les dévisagent en silence. Le fouet d'Aldo traîne dans le sable comme la queue d'un serpent.

- Pourquoi ces nègres sont-ils si horriblement mutilés? s'informe l'écurière.

- Les caïs! ricane Aldo. Si vous tombez au jus, ces putains

d'bestiaux vous déchirent l'bifteck avant qu'on vous r'pêche, si tant est qu'on y parvienne!

*

Il glousse et il tique, inquietant. Ils reviennent vers le bois de figuiers, attachent les chevaux par les brides aux branches basses des banians. Le médecin et l'écuyère s'en vont ronronner dans le feuillage. Zaza fronce les sourcils. Écrasant une poignée de mouches sur la croupe frémissante de son cheval, Francoquin se tourne vers Aldo :

– À quoi vous occupez-vous dans ce marais, si je ne suis pas trop indiscret ?

– Vous l'êtes ! ricane l'autre. J'collecte les peaux des caïs pour une société.

*

Six coups de feu retentissent alors, coup sur coup.

– Les chasseurs ?

– Non. Un d'mes assistants, Webb, qui s'entraîne. Les nègres chassent au harpon. J'n'aimerais guère leur voir des armes à feu entre les mains ! – Pas vrai, Chiquette ?

Le singe bondit dans sa main tendue. Abandonnant les chevaux, le groupuscule contourne les cases, débouche dans une courette à l'instant où un jeune homme lance rageusement son couteau sur une photographie de danseuse nue et lui perce un téton.

– Ah ! C'est bien fait ! s'écrie le lanceur.

*

Le couteau vibre dans la planche. Le lanceur se retourne. Il est à peine affranchi de l'adolescence. Une raie au milieu rejette ses cheveux noirs sur ses pommettes saillantes. Sur sa chemise écossaise, il arbore des colifichets à une grosse chaîne dorée : tête de mort, fille nue en plastique phosphorescent, dents (de caïman?). Il salue collectivement, de la main, l'œil ardent, les narines dilatées, la lèvre supérieure découverte. N'a-qu'un-Ceil désigne le couteau :

– Pas mal. Tu en fais autant au revolver?

– Tu fais mieux? lance l'adolescent par défi.

Des rires de filles viennent par bouffées. Le jeune homme récupère hargneusement son couteau :

– Elles ne se tairont pas, ces femelles!

– Va leur proposer une sourdine? suggère Francoquin. Elles ne demandent pas mieux!

– Il est fauché! Ah-Ah-Ah! rit Aldo méchamment. Elles sont d'jà v'nues il y a trois jours, et elles l'ont pompé jusqu'à la corde! Ah-Ah-Ah! Ça t'apprendra à épargner!

Les poings du jeune se sont crispés, mais des bruits de rames sur l'eau plate et des voix feutrées le font soudain ricaner, comme vengé :

– Les voilà qui reviennent! Je te parie qu'il y a encore un blessé!

Avec un geste d'irritation, Aldo part à grandes enjambées. Les voyageurs le suivent. Courant devant eux, l'atèle appelle son maître avec de petits cris plaintifs. Zaza rattrape Francoquin :

– Dites? elle fait timidement, essoufflée car il file comme un zèbre.

– Quoi? il dit. Sale espionne!

Tout le monde s'essouffle à ses talons.

– Si vous voulez encore de moi, dit Zaza, je suis d'accord pour vous servir.

- Pas envie d’attraper la chtouille! il grommelle.
- Les Gloves prétend que vous paaartez gaaagnant. Il dit que vous aaavez de l’étoffe. (Flatteuse :) Il paaarle même de génie.
- Il n’est pas sot, reconnaît Francoquin. Vous avez du neuf à m’apprendre?
- J’en aurais eu – aaallez moins vite! – si Les Gloves n’avait paaas occis le type au foulaaard jaune! C’était un messaaager pour moi...
- Ce qui fait que vous ne savez rien?
- Ce qui fait – aaallez moins vite, je vous en prie! – que je sais que nous ignorons quelque chose. Quand je saurai quoi je vous le raaaconterai. (Elle trotte un temps encore à sa hauteur :) Combien me paierez-vous? elle s’enquiert.
- 50 dollars! il lui oœtroie sans ralentir, dans sa munificence. Puisque vous resterez en outre au service du flic! C’est bien 200 dollars qu’il vous paie déjà?

XXIII. Les chasseurs. N'a-qu'un-Œil se fâche. Les affaires sont les affaires

Quand Francoquin arrive au bord du marécage, deux radeaux accostent précautionneusement à une passerelle. Une douzaine de chasseurs nègres débarquent l'un d'eux, blessé. Le malheureux a la jambe gauche déchiquetée, ignoblement interrompue au milieu du tibia, avec des éclats d'os dans les chairs boursoufflées. Aldo fonce parmi eux, fouet au poing!

– J'vous ai d'jà interdit d'interrompre la chasse!

– Il est blessé, maître... s'excuse un nègre.

FOUAC! FOUAC! Le fouet d'Aldo s'abat sur ses épaules vêtues de loques, et les nègres refluent, réembarquent...

– R'tournez chasser! hurle Aldo véhément.

Il a saisi ses revolvers, et les radeaux s'éloignent, s'ame-
nuisent rapidement sur l'eau plate. Autour de Francoquin,
les témoins se sont regroupés, silencieux. Webb les examine
curieusement. Il éclate méchamment de rire en désignant le
blessé qui délire sur le sable:

– Encore un par qui tu ne pourras plus t'enrichir à ne rien
faire, hein, Aldo?

– Sales macaques! Bande de traîtres!

Aldo rage. Il frappe le blessé à coups de pied, mais N'a-
qu'un-Œil bondit, l'attrape et le retourne vers lui, le gifle
sèchement à la volée, aller-retour:

– Pas ça devant moi! il gronde.

Aldo culbute à la renverse, en portant la main à ses armes. Les dames ont ébauché un cri, mais N'a-qu'un-Ceil, plus vif encore, a déjà ses deux colts pointés. Webb jubile, applaudit :

– Tu ne fais plus le malin, eh, Aldo ? il crieaille, sarcastique.

Il a un arriéré de rancune à acquitter. L'autre saigne du nez. S'essuyant d'un revers de manche, il se dérobe soudain, et fuit à longues enjambées vers le pueblo. Son atèle le rattrape en couinant. Il la gratifie d'un coup de botte. L'animal revient malgré tout fidèlement. Alors Aldo se baisse, l'attire sur sa poitrine avec passion, et repart. Ils disparaissent entre les cases.

– Drôle de client ! fait Abigail.

*

Ils transportent le blessé délirant. Leurs pas crissent dans le sable sec. Les mouches bourdonnent autour de l'effroyable plaie. À cent mètres, le gros homme au turban (sous quel sexe est-il recensé ?) est assis sur une pierre du rivage, son fusil entre les jambes, non loin de ses embarcations. Deux filles surveillent l'ébullition d'une marmite de pot-au-feu. Des rires s'échappent des roseaux au-delà.

– Webb ? Ton occupation exacte ici ? se renseigne Francoquin en marchant.

– Faire peur aux nègres ! Ah-Ah-Ah !

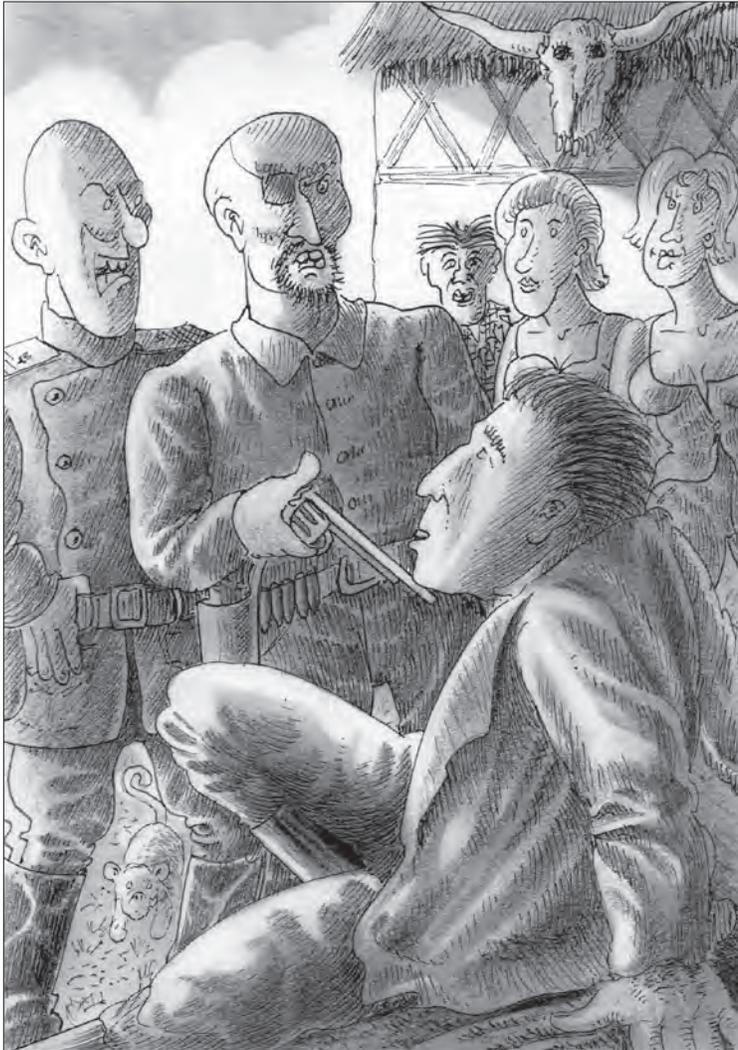
– Mais encore ?

Ils s'immobilisent.

– Pour votre édification, que je vous explique le fonctionnement du « système ». Les blacks et des indiens tuent les caïs. Aldo les paie, pour la société qu'il représente, un dollar par caï.

– Un dollar !!

– Et lui revend les peaux dix à quinze dollars pièce à un grossiste qui en prend livraison par bateau tous les trois mois.



Le grossiste les transmet à la société au prix moyen de vingt-cinq dollars l'unité. (Il ânonne :) Sachant que la société approvisionne des maroquiniers qui réalisent une douzaine de sacs dans une peau, chaque sac étant vendu quelque vingt-cinq à cinquante dollars à l'étranger, calculez le bénéfice du trust.

Ils repartent. Ils font le calcul.

*

- Et qui te paie ? dit Francoquin. La société ?
- Non. Aldo me paie pour intimider les blacks, dissuader les révoltes, etc., et même pour tenir à distance les pirates des marais.
- Combien te paie-t-il ?
- Trente-cinq dollars, avoue Webb avec amertume. C'est la dèche !

*

Ils déposent le blessé sur une plate-forme. Autour de la place, les nègres mutilés les observent sans un mot, comme des juges. Quand le groupe Francoquin recule, impressionné, les moins handicapés d'entre eux se déplacent hideusement sur leurs moignons, subtilisent le blessé dans une case, comme si la gueule d'un monstre édenté les engloutissait subitement.

- Spectacle pénible... dit Francoquin...
- Oh ! Beaucoup de gens paieraient cher pour y assister ! réplique Webb, cynique. Comme à leurs enterrements ! Ils torturent un caï vivant au fer rouge !
- Ça n'a pas l'air de te dégoûter ! lance Abigail.
- Question d'habitude ! il rétorque. Mais puisque tu me le demandes, je peux te répondre que ça me dégoûte !

- Mais vous en vivez! reproche la jeune veuve.
- Je me défends! Si vous croyez que ça m’amuse de moisir ici à vingt-deux ans! Pour trente-cinq dollars par mois! Si vous croyez que j’ai le choix!

Francoquin le lui jette aussitôt traîtreusement dans les jambes:

- 45 dollars pour me suivre! il propose. Nourri.
- Hein? – Qu’est-ce que ça cache?
- Le moment venu, on t’expliquera.
- C’est que... je n’ai jamais fait de prison, moi... Et je n’ai pas envie d’être pendu pour des histoires qui me dépassent!
- Réfléchis. (Et comme Aldo revient, balançant son atèle:) Si ma proposition te convient, fais-le-moi savoir tout à l’heure.

*

– J’ai donné l’ordre d’faire boire vos ch’vaux! annonce Aldo comme si rien ne s’était passé. Vous allez pouvoir déjeuner, les nègres ont fait griller l’cochon. Votre escorte batifole toujours?

Pas tout à fait, car voici Wagger, puis l’Indien d’une part, Rod et l’écuyère d’autre part. Aldo entraîne les affamés dans son sillage. Labosse paraît hors des roseaux, prenant congé de sa petite rousse. Il ramène un grand type au museau de cheval, à l’abondante crinière, que les mouches importunent.

– Il se cachait dans les roseaux, annonce Labosse. Il s’appelle Job. Il dit qu’il « travaille » au pueblo.

*

- Il se cachait? dit Francoquin. Pourquoi?
- Pour décourager les curieux! répond l’homme au museau prognathe.

FRANCOQUIN. – La Police?

JOB. – Non, les inspecteurs d'l'APelle. Mais j'vois bien maint'nant qu'vous en êtes pas! – Salut, Zaza? On n'reconnâit pas les amis?

– Les aaamis comme toi on craache dessus! elle riposte en tournant les talons. Tu n'opères plus sur les baaateaux à roues?

– Ça fait belle lurette! réplique l'autre. Hé! Attends!

*

Francoquin affronte l'inconnu :

– Vous coordonnez l'action des milices du marais, me dit-on? (On, c'est Webb, à contrecœur.)

JOB, réticent. – J'exécutais les ordres! C'est toujours les adjoints qui trinquent!

*

FRANCOQUIN. – Avant la guerre? Vous étiez quoi?

JOB, cabré. – Sergent-chef dans les commandos de la mort.

FRANCOQUIN. – Et c'est vous qui avez réalisé le premier coup de main contre-révolutionnaire sur Ciudad?

JOB, souriant. – C'était réussi, oui. Les autres avaient un plan idiot, mais moi j'leur ai dit q...

Il se reprend fougueusement :

– J'y suis pour rien! J'suis innocent! C'est toujours les adj...

– Ça va, ça va, dit Francoquin en agitant la main. Vous gagnez ici 50 dollars par mois, mais vous ne pouvez pas en sortir. Je vous offre le même tarif, ET mon immunité pour passe-partout, si vous consentez à nous suivre. Qu'en dites-vous? Oui, naturellement?

L'autre est resté bouche bée :

– C'est pas... c'est pas... pas possible... il bredouille. Qu'est-ce qu'il faudra faire? – Et puis j'm'en fous! il hennit soudain en caracolant sur la place. Quand c'est-il qu'on quitte les lieux!

*

L'Instituteur présente au Général une belle blonde agressive au maintien volontaire et gracieux :

– Katherine veut quitter le Forban!

Francoquin palpe distraitement les protubérances mammaires de la jeune personne :

– Qu'est-ce qui l'en empêche?

– Son fusil! dit la fille. Vous croyez peut-être qu'il s'en sert pour shooter les canards? (Elle sourit, décoche une œillade langoureuse:) Aidez-moi? Je serai gentille avec vous?

Francoquin soupire. La fille le retient, suppliante :

– Je veux travailler à mon compte! J'ai l'envergure! J'ouvrirai MA propre maison close! Aidez-moi!

Elle se fait aussi femme d'affaires :

– Vous disposerez bientôt d'un personnel nombreux. Si vous me faites libérer, mon commerce vous suivra. Je vous laisserai 10 % sur les recettes.

Francoquin s'arrête et calcule. À putain, putain et demie. Et comme il n'y a pas plus d'armées sans lupanars que de GRANDES CHOSES sans mesquineries, il extrapole que la politique (intelligence de parodie) est l'âme-sœur des bordels. Ses pratiquants sont des maquereaux. Tout compte fait, ça le divertit. Il exige quand même 20 %.

XXIV. Question de contrat

Il était l'heure de déjeuner. Tout le monde s'assemblait sous les ombrages, et se léchait les babines à la vue du porcelet rôti déposé sur de larges feuilles de maïs d'eau. Il y avait aussi des figes sèches en guise de légumes, et des calebasses de sirop de melon d'eau fermenté. Oubliées par le Forban dans sa fuite précipitée, deux filles avaient grossi la troupe, outre Kathe. La première, Thilda, était le monument ambulante à la pancarte sur le ventre. Seul regret avoué à l'annonce de son changement de dépendance : ses bouteilles de whisky demeurées dans les embarcations bâchées qui filaient au loin sur l'eau plate. La seconde s'appelait Gloriette. L'air fluet, la mine avenante, elle avait pourtant tous les vices. Fumant la pipe, jouant aux dés, aux cartes, jurant comme un voiturier embourbé, barytonnant du postérieur, se dévêtant allègrement, recevant par toutes les entrées, à quinze ans elle avait de l'avenir. En attendant, on s'était rué sur le cochon avec des bruits inconvenants qui prouvaient, si besoin était, que le plus cochon de l'affaire n'était pas le cochon rôti. La grande Thilda s'abreuvait généreusement de tord-boyaux à la calebasse, et claquait la langue, ravie. De temps en temps, au loin, retentissait le cri d'un bihoreau. Une guitare (la caisse constituée d'une carapace de tortue) nasillait dans une case du pueblo. Piquant tout à coup son couteau dans le tas de figes, Webb ricane.

– Qu'est-ce qu'il y a ? fait Aldo, malgracieux.

Le départ de Job le soucie.

– Je te quitte aussi! s’esclaffe Webb, et l’assistance de ricaner par contagion.

Mais Aldo a pâli. Ses mâchoires sont contractées. Tout le monde se tait, attentif.

– Tu es fou!

Musique de guitare au soleil. Fanfaron, Webb désigne Francoquin :

– Il m’offre 45 dollars pour le suivre!

Aldo se met à quatre pattes face à Webb et, aussitôt, tout le monde pousse des cris de quadrupèdes, par simple association d’idées. Job fait le cheval, mais ce n’est pas sa faute. Le gamin bande son lance-boulettes et prend le postérieur d’Aldo pour cible. Aldo ne s’aperçoit de rien, égaré :

– Tu n’f’ras pas ça! Et les contrats!

– Je vais me gêner!

– Tu t’imagines que j’veis t’laisser faire?

Il empoigne Webb par le col de sa chemise et le secoue, et ce faisant, bouscule Thilda. Rien ne va plus!

– Arcule, coco! clame la grande femme alors et, d’une bourrade à déraciner un bœuf, elle expédie l’importun en arrière. Il roule par-dessus le cochon et son singe, qui se met à piailler. On les bombarde à coups de figes sèches. Aldo se relève, fouet au poing; Thilda s’empare de la calebasse par le goulot pour se défendre, et Webb attrape son couteau par la lame. Il ricane :

– Depuis que j’attendais ce moment-là! Vas-y! Essaie de me fouetter!

Ils s’affrontent du regard. Puis Aldo éclate de rire en haussant les épaules, complètement détraqué. Il console son singe et l’embrasse: là... là... m’amour... vilain Webb a fait bobo à petite Chiquette...

La guitare nasille sur la place. Aldo boit à longs traits. Il rappelle :

– Tu sais c’qu’il en coûte d’rompre un contrat ?
– Justement ! J’en ai assez de cet esclavage ! Je ne suis pas un nègre !

– Tu veux que j’t’augmente ?
– Je veux m’extraire de ce guépier ! Je ne suis pas fait pour la misère, moi ! Je veux vivre et voir les filles !

On l’applaudit. Thilda l’embrasse d’un air glouton. Comme elle a bien bu, elle perd l’équilibre, et le gamin lui plante une fourchette dans le croupion...

– Petite crapule ! elle clame en se redressant, mais il fuit.
– J’t’augmente ! offre Aldo suppliant. J’t’offre aussi 45 dollars ! D’accord ? D’accord ?

– Asseyez-vous ! lui conseille Francoquin. Le cochon refroidit. Aldo se rassied, égaré. Le gamin lui loge subrepticement de la viande grillée dans ses poches, à la grande joie de l’assistance. Aldo s’approche encore de Webb, comme s’ils étaient seuls, baisse la voix. Le gamin lui tranche ses bretelles dans le dos, provoque des rires anticipés.

– J’t’offre 50 dollars ! Tu veux ? Tu veux ?
– Pour sauver ta sale peau ?
– Mais j’peux pas t’offrir mieux ! éclate Aldo, sincère et pitoyable.

À quelques pas, derrière un arbre, le gamin fait pipi dans la calebasse de sirop fermenté.

– Je ne te demande rien, fait observer Webb narquois. Je te quitte.

Aldo se rassied, prostré. Il fait chaud. Ses bretelles sont sectionnées dans son dos, ses poches sont bourrées de cochonnaïlle. La calebasse attend, fatidique. Aldo en dévisse le bouchon...

– Si vous voulez, propose aimablement Francoquin, je vous engage également, même tarif ?

Aldo semble émerger d'un rêve, et ses traits se durcissent. Il hausse les épaules violemment. Il crie :

– Sûr'ment pas ! J'veis prév'nir la société ! Vous m'pairez ça !

Il porte laalebasse à ses lèvres, et il boit. Soudain il tousse et crache partout en grondant, les yeux hors de la face, et tout le monde est plié en deux. Il rugit. Il bondit sur ses pieds, et son pantalon dégringole. Seuls les revolvers qui surgissent alentour le retiennent de faire un massacre. Il écume. Il fuit.

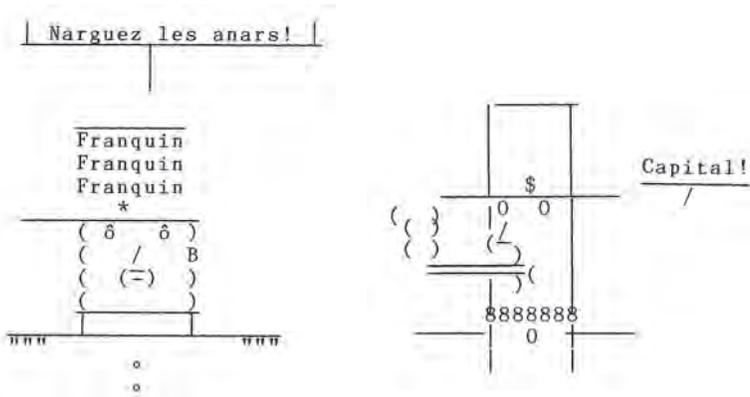
– Je ne suis pas tranquille, confie Webb à Abigail en le voyant filer avec son singe. Il est capable de nous tirer dessus !

XXV. Encore un messenger pour Zaza

Le repas s'achève joyeusement. L'écuyère jongle, et Wagger propose des devinettes: (De trois centristes qui déambulent, lequel est le moins engagé?... Celui qui marche au milieu! Ah-Ah-Ah!)

*

L'Instituteur, franchement génial, expose une série de croquis-slogans, que tout le monde admire sans réserve. En voici quelques spécimens:



Chez Franquin
tout est bien!

*
0 0
(/)
()

Franquin
Franquin
Franquin
Franquin
θ anquin
anquin
/Franquin
Fra)quin
quin
quin
Franquin
Franquin

"" ""

o

o

Le Général est enthousiaste. Il parle de s'attacher personnellement une équipe de peintres, à peu de frais. Mais Aldo traverse la place à cheval, son fusil en bandoulière. Il a enfilé une grosse veste de velours côtelé. Il remorque un cheval de bât chargé de deux volumineux ballots de peaux de caïmans. Son atèle sur l'épaule, il passe fièrement devant le groupe attablé, crache dans le sable. Il s'en va. Prudemment, Rascal-Jack le suit à distance, histoire de vérifier qu'il prend effectivement la direction de Ciudad-d'Oro. En verve, l'Ophidien narre la capture d'un char isolé en forêt, au moyen de lassos habilement jetés par surprise autour du canon de l'engin, et reliés à des souches déracinées.

– Quand l'char avançait, il explique, les souches traînées s'entrechoquaient, heurtaient les arbres, le calaient. Foutre! Il a voulu r'culer, mais les nœuds coulants s'étaient resserrés. Il n'a pas pu s'en débarrasser, et les servants se sont rendus!

– Vous leur z'avez coupé le zizi? se renseigne le gamin. Vous les avez fusillés?

– Foutre non! s'écrie l'Ophidien. On était plus humains, malgré qu'ce soye la guerre civile! On les a faits prisonniers!

– Et après? demande le gamin.



– Après, on les a déferés en justice.
– Et après? insiste le gamin agaçant.
– Après on leur a coupé le zizi et on les a fusillés, foutre!
s'écrie l'Ophidien excédé. Les salauds!

*

Il s'éloigne, en colère, à grands pas. Les délices de la guerre civile alimentent la conversation quand un coup de feu claque, sur la place. Un cavalier inconnu lâche son fusil et tombe de cheval en grimaçant, la balle de revolver de Rascal-Jack dans le bas-ventre. Francoquin hurle de colère à la vue du foulard canari de la victime.

– Ah! Marde! Encore un! Marde! Marde! Mirde!

*

Il admoneste Rascal-Jack. Le messenger pourtant, n'est pas tout à fait mort encore, et Zaza court vers lui à grands bonds:

– Parle! elle crie. C'est moi Zaaaza! Paaarle! Tu avais un messaaage à me transmettre?

– Puisque... articule péniblement le moribond... Puisque/ c'est/comme/ça/j'dirai rien!

Et il meurt.

Rascal-Jack est catastrophé. Il assiste, impuissant et au garde-à-vous, au partage des biens de la victime:

– ; *Caramba!* il bougonne. C'est pourtant moi qué yé l'ai fousillé! ; *Madre de dios!*

XXVI. Le départ pour Ciudad. Le passé. Moïse

Francoquin ayant réquisitionné le cheval du défunt au foulard (sur son ordre, Webb confisquait l'excédent de peaux de caïmans pour le vendre à Ciudad), il y eut un problème à régler concernant le transport des trois filles. Gloriette s'en fut avec l'Indien, et Kathe élit l'Instituteur. La (trop) grande Thilda, pleine de bonne volonté (et d'alcool) propose de chevaucher la mule du gamin seule, quitte à prendre ce dernier sur ses épaules. Comme ça, dit-elle, le gamin ne sera pas sur la mule, et ce sera ça de moins que la pauvre bête aura-z'à porter.

– Ta gueule, dit Kathe, et le monument amadoué (quand Kathe parlait, les deux filles se taisaient, subjuguées) est juché (cuvant) sur la mule. Ses pieds raclent le sol. Quant à l'enfant, le blessé récupérant sa monture, il embarquera dans la malle. Les cavaliers quittent le pueblo. Les nègres mutilés clopinent laidement derrière eux sur les plates-formes en direction des escaliers. Lorsque les voyageurs ont retrouvé l'eau trouble et s'éloignent, la cohorte abominable apparaît sur la grève au soleil brûlant, et les premiers cris retentissent. C'est à peine si les cavaliers les entendent. Ils dérangent curieusement des foulques noires, des courlis et des barges, dans les roseaux. Un instant, un héron interrompt sa pêche, les regarde passer de son œil rouge inexpressif, et son cou se recourbe en S. Au

loin, des barques flottent, signalées par de brefs tintements de clochettes. Labosse regarde la jeune veuve avec tendresse :

– Vous êtes adorable... (Elle rougit...) Vous avez ôté votre voilette ?

– Oui, murmure-t-elle en regardant du côté d'Abigail qui rit avec Max et Wagger. Une personne qui vous aime bien me l'a conseillé... Elle me reprochait de refuser de m'extirper du passé et, ma foi, peut-être n'était-ce pas tout à fait faux...

Il la regarde longuement, sans un mot. À la fin, il dit, avec gêne :

– Votre frère m'a raconté... Au sujet de votre mari... Peut-être a-t-il parlé pour sauver les otages, vous savez ?

La jeune veuve se met à trembler :

– Mon frère a tort d'ajouter foi à des calomnies ! chuchote-t-elle avec émotion. Selon ce répugnant individu (il s'agit de Job), mon mari, pris dans une raffe de routine, aurait spontanément dénoncé ses amis pour échapper à la torture... Mais, reprend-elle d'une voix sourde, si ce n'était pas un mensonge éhonté, comment justifier que les miliciens n'aient pas tenté d'appréhender mon frère à l'époque ?

Labosse la regarde, l'air navré :

– Carole, murmure-t-il... Permettez-moi de vous appeler Carole, et de vous dire que... que je vous aime, oui. Laissez-moi parler ! (Ils se taisent. Il reprend :) J'ai horreur du mensonge, Carole ; je désapprouve votre frère de vous avoir laissée dans l'ignorance de la vérité... Je lui ai promis de vous parler... À l'époque, Carole, il fut bien recherché par la milice, mais celui qui avait reçu mission de l'appréhender, un ancien élève à lui, le fit avertir secrètement, en souvenir de l'école... Et c'est ainsi qu'il put prendre la fuite à temps...

Il se tait. Elle le regarde avec douleur. Ses lèvres tremblent. Et tout à coup, elle fond en larmes, et enfouit son visage dans

ses mains. Labosse lui passe affectueusement le bras autour des épaules :

– Carole ? Ne m'en veuillez pas ? Trouvez en vous la force de rejeter ces encombrants souvenirs qui vous tourmentent...

Elle sanglote :

– J'avais... le pressentiment... de quelque chose... comme cela... mais je ne...

Comme elle pleure, il lui caresse la nuque et la regarde avec tendresse. Elle lève soudain ses yeux vers lui, éperdument :

– Vous, dit-elle tristement, vous n'auriez pas parlé ! J'en suis sûre !

– Personne, dit-il, ne peut répondre abstraitement à cette question, Carole... Il n'y a pas de héros sur commande. Ne hâissez pas maintenant ce que vous révériez, ce serait vous anéantir autrement...

*

On s'achemine entre des perches, à travers les sables mouvants. L'Indien désigne un îlot proche où deux chevaux sont arrêtés, ceux d'Aldo. Des milans et des freux planent en glatissant au-dessus. Webb a saisi sa carabine. L'Ophidien a une moue pessimiste à la vue des rapaces dérangés. Rapidement, les cavaliers repèrent le cadavre d'Aldo sur le sable blanc. Un essaim bourdonnant de frelons et de grosses mouches en a déjà pris possession. Des fourmis rouges, des guêpes grouillantes, des livies sortent de ses narines, de ses oreilles, de sa bouche. Le sang caille sur sa veste, jailli d'une plaie horrible au ventre. À deux pas, l'atèle gît sur le flanc, les lèvres boursoufflées, hale-tant douloureusement.

– Pauvre Chiquette... murmure Webb. Elle aura cherché

à défendre le cadavre de son maître contre les insectes... Elle souffre...

Il l'achève. Le petit cadavre est éjecté par la balle à cinquante centimètres.

– Vous n'affichiez pas tant de compassion pour les mutilés du pueblo! lance la jeune veuve avec amertume.

Webb ricane. L'Indien et le Bohémien ramènent les chevaux d'Aldo avec d'innombrables précautions. La grande Thilda en enfourche un, abandonne la mule à Gloriette. Le second cheval étant porteur des ballots de peaux, Kathe reste avec l'Instituteur. Elle ne se plaint pas car il est sociable. Dans l'évidente intention de faire les poches au cadavre, Rascal-Jack oriente ses pas vers le nuage de guêpes aux poils gluants. Un hennissement de Job dans son dos l'arrête net :

– Tu veux subir l'sort d'la guenon ?

– Sale pays! ronchonne Francoquin.

Des fourmis sont montées à l'assaut des jambes des chevaux. Dans le ciel, les milans glatissent d'impatience. Avec émotion, Webb désigne le cadavre grouillant, à l'horrible plaie :

– Je me demande qui l'a tué! il s'écrie.

– Nous allons bientôt le rencontrer, lui répond Francoquin.

Je ne veux pas d'histoires avec lui. C'est clair ?

– Qui! s'écrie Webb. Qui l'a tué?!

– Un nègre, dit Francoquin. Le pueblo n'étant plus «vivable», il m'a demandé de nous accompagner. Il devait nous attendre par ici. (Au médecin :) Il était à la bataille des marais, avec les auxiliaires. Il n'avait pas de fusil au début de l'engagement. Il a récupéré celui d'un mort pour combattre.

– Tu crois que c'est lui qui a tué Aldo? dit N'a-qu'un-Ceil. Avec quoi?

Dressé debout dans ses étriers, Francoquin appelle d'une voix forte :



– Moïse! Hé! Moïse!

Un jeune nègre surgit des roseaux. Il a une grande cicatrice à la lèvre inférieure, et sa main gauche n'a que trois doigts. Il brandit aussitôt un harpon, parce que Webb empoigne son fusil à sa vue...

– Baisse ton fusil! crie Francoquin.

– Ce salaud! s'écrie Webb bouleversé. Il a tué Aldo au harpon!

– Ça d'vait bien arriver! constate Job, fataliste.

– Quand il m'a vu, raconte le nègre, il m'a tiré dessus. J'ai eu le temps de me défendre, parce qu'il m'a manqué...

– Harponné! vocifère Webb au bord des larmes. Il l'a harponné! Salaud! Salaud!

Il veut prendre le nègre au collet, mais Job le retient. Les deux jeunes se défient haineusement du regard. Le nègre a étréci les yeux:

– C'est fini, les insultes! il gronde. Le temps des arrogances et du fouet est passé!

Il désigne sa cicatrice.

– Salaud! Salaud! Salaud! hurle Webb en sanglotant, hystérique.

Job et Lazlo le maintiennent solidement par les bras.

– Ça va être une distraction, fait Francoquin, de vous avoir en même temps, les gamins! On va pouvoir compter les points!

XXVII. Les trois frères Longstone

Ça allait quand même un peu mieux. Moïse était monté en croupe sur le cheval de N'a-qu'un-Ceil, et Webb le lorgnait rageusement. Derrière, intarissable, l'Ophidien exposait l'art et la manière de fausser le canon d'un char en laissant choir un madrier dessus, du troisième étage d'un immeuble. Les Goggles était avec Zaza; quoique sans relations sentimentales avouées, ils avaient une scène de ménage, et l'écuyère délaissée regardait Job qui faisait le point, ayant été un peu marin.

– Monsieur Max? disait l'écuyère intriguée. Qu'est-ce que c'est la longitude et la lassitude?

*

De leur côté, Abigail et Kathe avaient cueilli des fleurs comme des clochettes sur un îlot. L'Instituteur les renseignait:

– *Fritillaria imperialis*. Ces fleurs chassent les souris des jardins. Ne me demandez pas pourquoi!

– Ce qui me plaît, à moi, dit Kathe, c'est que vous ne me preniez pas pour une imbécile...

– Vous avez tort d'aimer ça! intervient alors Francoquin. Moi j'adore être sous-estimé. Ça me procure un avantage considérable sur mes ennemis!

– Parce que vous ne jouez pas franc jeu! repartit la putain. Moi si.

– Paf! Dans ton sac! lance Abigail.

*

Elle soupire. Francoquin les quitte, chasse ses mouches. De loin en loin, des barques glissent sur les eaux, dénoncées par des tintements cristallins.

– Il ne me fera pas d'enfant! dit Abigail du cher objet de ses amours. Ce marouffe! Et cependant, sa réputation ne m'a pas attendue pour sonder les abysses!

– À votre place, suggère Kathe, moi je la saboterais. Proclamez-vous «enceinte», et quand vous passerez pour l'être, il ne restera plus d'obstacles à le devenir!

L'Instituteur s'est rapproché. Abigail sourit, amusée:

– Je ne veux pas lui extorquer mon bébé, elle objecte. J'en veux un qui me soit fait avec son cœur!

Sceptique, l'Instituteur passe au crible ce versatile agent de procréation. Abigail sourit un peu tristement. Elle murmure, parlant de Francoquin à l'écart:

– Il a d'autres raisons, je sais... Une femme qu'il aimait avant moi... Elle était enceinte. Elle a avorté. Elle est morte...

Elle se tait un instant, reprend à mi-voix:

– Il ne voulait pas d'enfant... Un bébé, pour lui, c'était comme la fin de l'amour fou... Il était parti en mission... Et Filasse... c'était son nom... Filasse a choisi d'avorter... Un avortement mal pratiqué... Alors, vous comprenez, un bébé... Francoquin n'en veut pas... Pourtant... Un bébé, ça pourrait être si important pour lui... Vous comprenez?

– J'espère, observe l'Instituteur, que vous ne souhaitez pas avoir un bébé que pour ça?

– Oh non! se récrie Abigail. J'en veux un de toutes mes forces parce que j'aime ce... salaud!

– Alors, sourit l'Instituteur, vous l'aurez! Ce que femme veut!

– Comment que vous appelez le général? relève Kathe.
«Francoquin»?

Abigail rit:

– C'est le surnom que lui avait donné Filasse. Il a fini par l'adopter.

– Ça lui va! approuve Kathe.

*

La colonne s'immobilise. Du haut d'un monticule, les cavaliers découvrent un champ de flamants roses comme des tulipes géantes. Moïse, les mains en porte-voix, pousse un cri guttural, et les oiseaux s'envolent en battant bruyamment des ailes. Le ciel en est tout obstrué. Francoquin nage dans le ravissement:

– Nom d'un tératologue!

– Alors? lui dit Moïse avec fierté. Est-il si sale que vous disiez, mon pays?

*

Trois cavaliers surpris dans l'eau sont à l'arrêt. Le meneur, raidement assis en selle, est un quadragénaire d'aspect autoritaire, en uniforme gris de Colonel de l'Ancien Régime, casquette plate. Il masque ses yeux derrière des lunettes réfléchissantes. Un homme blond, plus jeune, le flanque, en blouson satiné rouge. Un troisième homme défiguré par un trachome ferme la marche. Il est vêtu d'une veste de cuir, sous laquelle il dissimulait le revolver qu'il vient de dégainer. Un pantalon de citadin et un chapeau melon complètent sa tenue.

– Les frères Longstone! murmure le médecin. J'étais certain qu'ils se terraient dans le marécage!

– Qui sont-ils? demande Francoquin. Celui-là était Colonel?

– L'APL possède un dossier épais comme ça sur son compte! dit le médecin. Il a échappé aux épurations, mais c'est le poteau d'exécution qui l'attend!

*

– Des aristos! crache l'Ophidien qui était pourtant du même bord. Des riches! Foutre! Eux pouvaient acheter leurs galons!

– Celui-là ne les a pas volés! fait l'Instituteur amèrement. C'était un fanatique du Dictateur. Ses ordres couvraient la région Sud. Un réactionnaire notoire.

*

– Pourquoi porte-t-il ces lunettes? s'enquiert l'écuycère ingénue. Il est timide?

– Il a eu les paupières et l'front brûlés par l'explosion d'une bombe artisanale! explique l'Ophidien. Foutre! Une bombe bien fabriquée n'en aurait pas laissé autant!

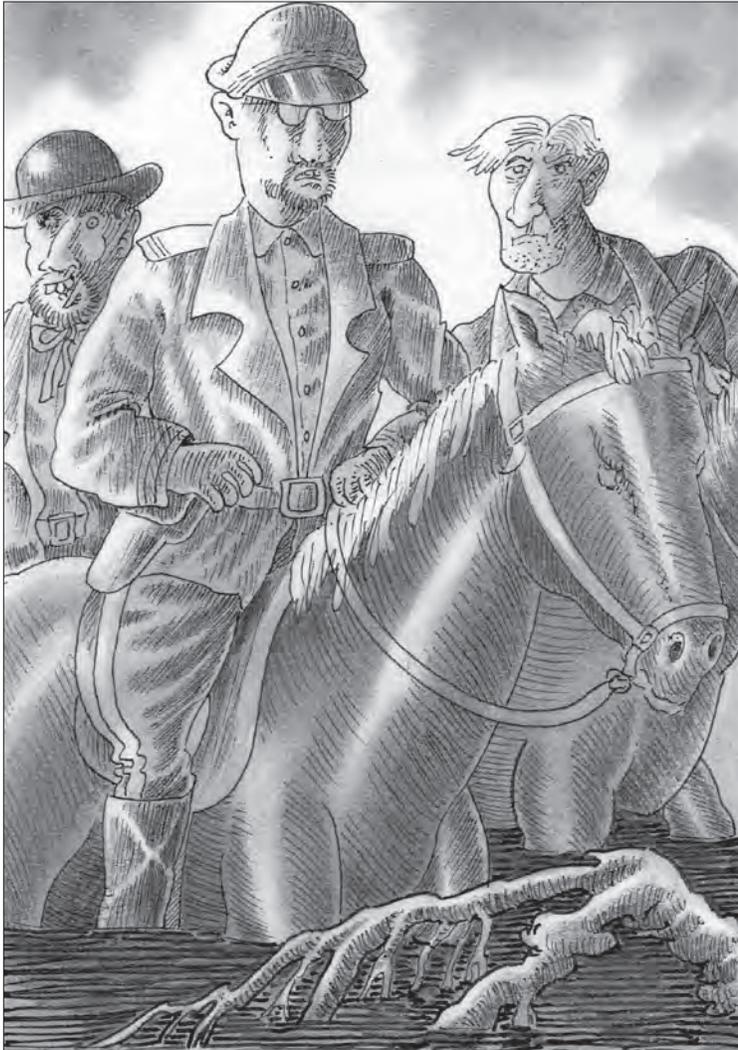
*

– Et ses deux frères? se renseigne Francoquin.

– Le blouson rouge était Capitaine, dit le médecin. Le troisième n'était pas militaire à ma connaissance...

– Il est pianiste! pouffe la grande Thilda. Il compose! C'est un broute-en train! (sic) Vous voulez que je vous chante un de ses refr...

– Ta gueule! dit Kathe.



*

Là-bas, les trois frères ont déballé prudemment l'artillerie. Les cavaliers s'avancent vers eux. Francoquin leur fait face. Les yeux du Colonel sont indiscernables derrière ses lunettes, dans lesquelles l'écuyère cherche curieusement à se mirer. Le Colonel attaque sèchement :

– Vous n'êtes pas de l'APL! Que voulez-vous?

– Moi, intervient le médecin sarcastique, j'en étais de l'APL! Mais nous nous sommes déjà rencontrés en d'autres circonstances, n'est-ce pas?

Le Colonel ne répond pas. Son frère borgne lance des baisers aux inflorescences du beau sexe, et Wagger le congratule.

– Vos frères? demande Francoquin. Que savent-ils faire? Le blond était Capitaine? Dans quelle arme?

– De quel droit nous questionnez-vous? riposte l'intéressé.

FRANCOQUIN. – Vous préférez que je vous livre à l'APL?

LE COLONEL. – Réponds, Rafa. De toute façon...

LE CAPITAINE. – Dans l'artillerie.

*

En pinçant les fesses à Gloriette, le pianiste énumère à son tour ses talents de soldat :

– Marcher à contre-pas dans les défilés, faire à gauche-droite à la parade, saluer des vingt doigts de mains et de pieds, chanter faux l'hymne national et m'incliner basement comme tout le monde pour une permission de vingt-quatre heures devant toute serpillière qu'on s'avisera de me présenter pour drapeau! Ah-Ah-Waouh! – Salut, Thilda! Tu as quitté le Forban?

*

– Où as-tu appris à cacher ton revolver sous ta veste?
demande N'a-qu'un-Ceil.

– Dans un cirque! Ah-Ah-Waouh! J'exécutais un numéro d'adresse burlesque avec une fille... (Il soulève son melon, l'air sinistre:) Dieu ait son âme!

Francoquin rit:

– Je vous engage! Je paie le pianiste 50 dollars, le Capitaine 70, et vous-même, Colonel, 120 dollars.

LE COLONEL. – Nous ne sommes pas à vendre.

*

FRANCOQUIN. – Je suis le brave Général Franquin, quasi-Ministre Plénipotentiaire du pays voisin dans celui-ci. Je recrute. Je ne suis pas disposé à en dévoiler davantage. Mais si mon offre n'a pas l'heur de vous séduire, je vous arrête au nom de mes amis de l'APL.

– Vous n'êtes pas mandaté pour!

– Essayez de m'en empêcher?

Il désigne ses acolytes armés. Le Colonel hausse les épaules.

– Tandis qu'en entrant à mon service, fait miroiter Francoquin imperturbable, vous récupérerez votre grade, AU MOINS. Et vous serez couverts par mon immunité.

Un silence. Le Capitaine consulte son aîné du regard. Celui-ci regarde Rod, qui confirme:

– Et pourtant, assure-t-il, il m'en coûtera de chevaucher en votre sale compagnie!

– Et à nous, donc! riposte Rafa avec violence.

Le Colonel apaise son cadet d'une pression de main sur

l'avant-bras. On repart, grossi des trois frères. Stuart (le pianiste) avise la trompette de Max :

– Salut! dit-il. Tu sais en jouer?

– Tu veux que je t'interprète «l'Hymne au Patron»? offre Max. C'est moi que je l'ai composé. Il est pas mal.

Il l'entonne: «Tara-couac! Tarata...»; mais dès les premières notes, le cheval de Stuart rue, et le pianiste tombe dans le sable. Il reste longtemps plié en deux, et l'on ignore si c'est de rire ou de s'être fracturé la colonne vertébrale dans sa chute. C'est de rire. Max, froissé, le regarde du haut de son cheval :

– Môssieû! Vous me rendrez compte de cette hilarité prolongée!

Stuart piétine, oppressé. Max se fâche :

– Môssieû insinue-t-il que je n'interprète pas conformément aux canons consacrés de la beauté sonore? Môssieû se prend pour un maelström (sic) parce qu'il joue du piano à queue?

Stuart étouffe! Il désigne la trompette avec insistance, et il tousse. Il réussit à s'exprimer entre deux quintes :

– Sa trompette! Ah-Ah! Il la tient à l'envers! Ah-Ah-Waouh! Il souffle par le gros bout!

Rire général. Max a bon caractère. Il avoue avec le sourire :

– Je me disais aussi que c'était diablement difficile de caler l'anneau terminal entièrement entre les dents, comme ils recommandaient dans la méthode!

XXVIII. Le passé douloureux

Les taons tourmentent les chevaux. Un tortueux labyrinthe de figuiers aux racines adventives s'est développé sur les eaux noires, percé par des pinceaux de lumière. Une boue de feuilles et de brindilles alourdit le lit du marais. Le buffle patauge, floc! floc! L'Ophidien signale des esquives angoissantes, en frottant ses mains de caoutchouc :

– C'est plein d'eunectes! Foutre! J'n'ai r'péré une centaine dans l'secteur!

*

Les dames ont des frissons. De grosses bulles crèvent à la surface de l'eau gluante avec des gargouillements équivoques. Gloriette rit, attendrie. Ça me fait penser à un bidet, elle déclare. Stuart la palpe en solfiant une gamme. Les Gloves et Zaza font la paix; ils descendent de leurs piédestaux, décident de se prendre à l'essai. Dans sa malle, captivé par les confidences de Job à l'Ophidien, le gamin oublie de capturer les jambes des chevaux avec sa ceinture (ceci, dans l'altruiste espoir de les alléger de leurs fardeaux). Les deux ex-militaires parlent de portefeuille piégé, de mines anti-individuelles spirituellement dissimulées derrière des portraits politiques.

– Quand l'ennemi s'amène, ils expliquent, il attrape un godillot ou une bouteille, et VLAN sur l'portrait! Ça pète sec!

*

Le Colonel s'adresse à Francoquin :

– Puis-je vous poser une question, Mon Général? Au fait? Dois-je vous appeler « Mon Général »?

FRANCOQUIN. – Comme vous voudrez, Colonel, puisque je ne vous engage pas encore officiellement. Votre question?

COLONEL. – Comment avez-vous obtenu l'autorisation de recruter dans ce pays? Le pays voisin, le vôtre, est, je le connais bien j'y ai de la famille par alliance, pour employer la terminologie révolutionnaire, « réactionnaire »?

FRANCOQUIN, souriant. – Je m'entends bien avec l'APL, et je les débarrasse de leurs déclassés. Mais je n'ai pas « d'autorisation » officielle. Je me suis arrangé. – Pas trop amer d'avoir perdu la guerre?

*

Des grenouilles rouges, des tritons palpitants et visqueux fuient à l'approche de la colonne, sur des racines enchevêtrées. Peu rassurées, les dames lorgnent la voûte de feuillage parasité par les lianes. Le Colonel soupire :

– Notre défaite était inévitable. Nous ne savions même plus ce que nous défendions. Personne ne combattait plus chez nous POUR quelque chose. Tout s'effiloçait. Le Gouverneur jouait le double jeu contre Bras-Court. Nous ne connaissons même plus nos effectifs. Tout le pays a basculé dans l'autre camp, y compris les 75 % de lâches qui nous préféraient sans l'avouer, à force d'avoir vainement espéré notre victoire si longtemps...

FRANCOQUIN. – Vous n'aviez pas flairé le vent de l'histoire?

COLONEL. – Si. Mais, issu d'un monde aristocratique, était-ce à moi de rejoindre un peuple que je ne comprenais pas? Non. En me battant là où j'étais, j'y étais à ma place, même si l'ordre que je défendais ne me paraissait guère digne de survie. Être à ma place est la seule idée qui m'importe en toutes circonstances. Mais je ne saurais trancher aujourd'hui si le Grand Marécage est ou n'est pas l'endroit où je dois me trouver. Une pouvelle? Quel est l'essentiel pour vous dans la vie?

FRANCOQUIN. – Agir. Toute chose appartient à qui la rend meilleure.

*

Un gros lézard boueux le dévisage, gonflant et dégonflant sa gorge délicate. Des bêtes inidentifiables plongent salement.

COLONEL. – Recrutez-vous en tant que Ministre Plénipotentiaire, ou pour vous?

FRANCOQUIN. – Pour moi. Mais c'est parce que je suis Ministre Plénipotentiaire que je le fais.

*

Les chevaux s'éclaboussent les flancs. Une couleuvre se faufile sous une plaque de cresson, à la sortie du labyrinthe. Au loin, debout dans une pirogue, un vieil Indien fumant la pipe, scrute le fond de l'eau, un arc à la main, indifférent à la colonne qui passe...

– Comme avant la Révolution... soupire l'Instituteur avec tristesse.

– Quelle Révolution? lance le Capitaine, par défi.

Le médecin secoue la tête:

ROD. – Vous la regrettez votre belle époque, hein ?

RAFA. – Elle valait bien celle que vous nous infligez !

ROD. – Pour vous, je n'en doute pas ! Haciendas ! Belles femmes ! Beaux équipages ! De l'argent plein les poches quand les neuf dixièmes du pays crevaient de faim !

– Rafa... dit le Colonel à son cadet qui veut répliquer violemment, mais se tait...

ROD, ironique. – Hélas, la belle vie a pris fin, les beaux équipages ne sont plus, l'immense hacienda fut rasée ! – Qu'est-ce que vous en dites, Colonel ? On ne vous entend pas beaucoup ?

LE COLONEL, geste résigné. – J'aime mieux la savoir rasée qu'habitée par un autre. Le passé ne m'intéresse pas.

ROD, suspicieux. – Vous n'approuvez pas les contre-révolutionnaires ?

LE COLONEL. – Je ne les approuve pas.

– Mais moi si ! s'écrie le Capitaine avec violence.

Il en tremble.

– Rafa... répète le Colonel avec tristesse.

– Laisse-moi tranquille ! crie le Capitaine. Tous ces salauds de rebelles ont ruiné le pays ! Regarde les marais ! Vous y avez changé quelque chose ! Vous avez changé quelque chose à « l'exploitation » de l'homme que vous dénonciez naguère !

– Oui ! dit le médecin. Aujourd'hui elle est illégale ! Chaque inspecteur de l'APL qui revient dans le marécage établit un...

– Des mots ! Des mots ! le coupe Rafa. Des ordures, voilà ce que vous êtes ! Des salauds et des assassins !

ROD, ricanant. – Ne me dites pas que vous ne militez pas dans les bandes réacs ! Je n'en croirais rien !

RAFA, hystérique. – Et quand bien même je le ferais ! Je n'en ai pas l'opportunité, mais si je l'avais j'en userais !

– Voilà la crise qui recommence ! commente le pianiste pour Gloriette.

– Qui continue! hurle Rafa. Fusiller! Massacrer! Voilà à quoi ils se sont révélés supérieurement aptes, vos rebelles!

Hagard, il affronte le médecin nez à nez:

– Assassins!

– Rafa... répète le Colonel sur un ton plus doux et plus triste...

Le médecin mâche son allumette, soutient le regard exaspéré de son adversaire, qui se détourne subitement et sanglote:

– Oh! Judith!...

– Oublie, Rafa... Oublie... murmure le Colonel apaisant...

Rafa lui fait face, tragique:

– Oublier!

Il enfouit sa tête dans ses mains, le buste agité de sanglots. Le Colonel a posé sa main sur l'épaule de son frère, et les deux hommes se laissent dépasser par la colonne.

– Qui est Judith? demande Abigail au pianiste. Sa femme?

Stuart acquiesce:

– Les rebelles l'avaient capturée. Ils ont proposé de l'échanger contre dix politiques à eux, qui devaient être exécutés. Mais D... – celui dont leur sort dépendait – a refusé. Les rebelles ont fusillé Judith sous les yeux de Rafa impuisant...

– «Celui» dont dépendait leur sort? soupçonne Francoquin. Vous alliez le nommer. Le Colonel?

Stuart acquiesce, du menton. Bientôt, les deux frères réintègrent la colonne et les cavaliers pataugent en silence. Le médecin crache son allumette:

– Rafa, dit-il avec effort, je partage volontiers la douleur qui a dû être la vôtre...

– C'est facile, dit Rafa, de partager ce qui ne vous appartient pas!

– La détresse n'était pas dans un seul camp, dit gravement le médecin. Je pourrais vous parler d'un « rebelle » qui, venant de divorcer quand la Révolution éclatait, préoccupé par ses problèmes personnels, avait déménagé, emmenant à l'autre bout du pays, son fils et une vieille bonne qui refusait de les quitter. Ils s'étaient installés dans une maisonnette à l'orée d'un village paisible, et l'enfant allait à l'école. Ce « rebelle », qui n'était à l'époque qu'un civil comme les autres, sentit l'appel de la Révolution et des idées – que vous ne partagez pas, je sais – mais qui lui étaient une question vitale sur le plan spirituel. Il rejoignit les rangs de ceux que vous nommez encore des « rebelles », confiant l'enfant à la vieille bonne si dévouée. Un soir, à la sortie de l'école, l'enfant fut enlevé par les milices réactionnaires, et la vieille bonne assassinée. Les miliciens voulaient savoir où se cachait le... « rebelle » en question. Ils torturèrent l'enfant, et revinrent jeter... le malheureux petit cadavre ensanglanté... dans la cour de l'école, à l'heure de la récréation, au milieu des enfants au jeu... L'enfant n'avait rien dit, ne sachant rien...

Il fixe le Capitaine un court instant :

– Ce « rebelle » dont je vous parlais... c'est moi... Mon enfant odieusement martyrisé... avait sept ans...

Il achève dans un souffle. L'écuyère pleure sans se cacher.

– Mais vous y aviez consenti ! s'écrie Rafa. En adhérant à cette révolte, vous aviez déchaîné la violence ! Pas moi !

Le médecin hausse les épaules :

– Si la situation scandaleuse dont vous profitiez n'était pas une violence latente ou une provocation, dit-il, qu'est-ce que c'était ?

Rafa se tait. Dix millions de crève-la-faim pour cinquante mille privilégiés, c'est difficile à justifier. Le pianiste détend heureusement l'atmosphère :

– Moi, dit-il, je vais vous faire un aveu! La politique me navre! Autrefois, je jouais du piano dans les salons pour la « Haute », et aujourd’hui j’en joue pour le « Peuple ». Eh bien, ce sont les mêmes partitions exécrales qui sont bissées! Allez donc y comprendre quelque chose!

XXIX. Retour sur la terre ferme

On s'achemine hors des marais. Un léger courant (une rivière proche) déplace dans l'eau des grains de sable en suspension, entre les feuilles de nénobos. Des arbres ont bêtement poussé là, certains déracinés, que les chevaux contournent. Des garzettes traversent le ciel à l'instant où les cavaliers accèdent joyeusement sur la rive, dans une grande prairie verdoyante et parfumée, bordée de bambous et d'aubépines, piquée de fleurs. Les dames y batifolent en riant aux éclats, y font la galipette, y pourchassent l'enfant et les papillons, tandis que Max procède à un lâcher de canards en guise d'ode au soleil. Wagger se joint aux ébats, et cueille des marguerites en improvisant une chanson :

*Viens dans l'herbeeeeeette
Ma mignonneeeeeette!
Si j'ai l'air bêêêêête
J'ai la mine honnêêêête!*

Les dames reprennent le refrain, entraînent le Bohémien taciturne dans la ronde, lui tressent des couronnes bucoliques, et il menace de les flinguer toutes. L'écuyère marche sur les mains, et tant pis pour le spectacle, dit-elle. Wagger sort des sauterelles des échancrures et Thilda trouve des fraises des bois. Le pianiste fuit avec Gloriette, et Les Gants s'occupe de Zaza. Le gamin a découvert des phyllies ressemblant à des feuilles et

il s'efforce de faire manger le buisson d'insectes homochromes au buffle nain, on ne sait pourquoi réticent. N'a-qu'un-Ceil regarde les marais traversés, l'air soucieux :

– En quoi cette fonction de Président t'attire-t-elle? il demande sceptique. Goût de l'aventure?

– Je sais où je vais, dit Francoquin antiseptique. Même si je me suis longtemps demandé quelles motivations poussent l'homme à la puissance, la puissance m'indiffère.

N'a-qu'un-Ceil hoche la tête :

– Les Révolutions draguent tant de misères...

– Ça, répond Francoquin, c'est considérer le problème par le mauvais bout de la lorgnette. Elles en éradiquent encore plus.

– Je sais, dit N'a-qu'un-Ceil. Mais les dommages causés aux innocents... La femme de Rafa, par exemple... Le fils de Rod...

– Il n'y a pas d'innocents, tranche Francoquin.

– Regarde-toi dans un miroir! lui lance Abigail indignée.

*

Il l'affronte posément :

– Abigail, je ne suis pas venu dans ce trou plein d'eau pour musarder, MOI. Je prémédite de GRANDES choses.

– Je sais! elle commente, sarcastique. Ruines, rapines, bains de sang, et tutti quanti!

*

Il hausse les épaules, indulgent :

– Comme tous ceux à qui le fond échappe, tu t'accroches aux péripéties. Tu ferais mieux de fermer ta gueule!



– Non mais! elle riposte indignée alors qu’il tourne les talons. Pour imposer la censure, attends d’abord d’être sur ton trône!

– Ça viendra! elle l’entend distinctement grincer des dents.

*

À l’autre bout de la prairie, Labosse et la jeune veuve respiraient mélancoliquement l’aubépine. Il en brise un rameau qu’il lui tend :

– Elles embaument l’espoir et le printemps.

– Une éternité que j’ai respiré leur parfum, murmure la veuve. Aïe!

Elle saigne du doigt.

– Comme quoi, dit-elle, j’avais peut-être raison de les éviter?

– Comme quoi, il corrige, si vous les aviez respirées plus souvent, vous auriez su comment les tenir.

Il s’empare de la main blessée :

– Carole! Je sais que vous vous apprêtez à rentrer chez vous... Pourtant, je vous conjure de rester parmi nous, si quelque chose vibre un peu pour moi dans votre cœur... Je serai patient... Je suis sûr de mes sentiments pour vous, et je saurai vous attendre...

Il lui baise la main. L’Instituteur arrive :

– Il va être temps, dit-il, si je veux rallier le groupe tout à l’heure.

La jeune veuve regarde Labosse. Elle tremble. Il la libère. Elle se dirige vers son cheval en jetant des regards troublés derrière elle...

– Carole? murmure l’Instituteur. Es-tu sûre de ne pas faire de blague en partant?

– Je ne sais pas... ça va trop vite...

Il l'aide à se hisser en selle. Labosse agite tristement la main. La jeune veuve répond, avec un sanglot. Puis, le frère et la sœur s'en vont au pas des chevaux le long de la rivière. Labosse revient. Francoquin l'aborde, satisfait. Ensemble, ils regardent une importante délégation du personnel qui, chapeau bas, suggère à la future directrice du lupanar (Kathe) la création d'une carte de fidélité, plus l'octroi d'une ristourne aux meilleurs clients. Ruskin fait fonction de porte-parole. À quelques pas, Job narre un héroï-comique fait d'arme de la guerre civile à l'enfant, tandis que Max souffle maintenant dans le sens giratoire de son instrument. Le jeu s'améliore au prix de la dégénérescence des canards. Les Gloves et Zaza, enfin, s'étant offert une franche partie de complicité dans la nature, en reviennent, contents l'un de l'autre. Des plaisirs comme ça, y en a pas pléthore, ils déclarent. Francoquin sourit :

– Mes troupes sont un peu costume d'Arlequin, n'est-ce pas ? Mais au Carnaval où je les mène, elles ne feront pas tapisserie ! Qu'est-ce que vous pensez de mes recrues ?

– « *Tous les frelons de l'ordre social* », répond Labosse qui a des lettres.

*

Francoquin rit :

– Vous vous incluez dans le lot ?

– Naturellement, réplique Labosse. PERSONNE ici n'échappe à cette définition.

Il désigne le nègre et Webb qui viennent de s'agripper sous un prétexte quelconque, et se bourrent de coups de poings maladroits. Webb s'empare même de ses revolvers, mais Rascal-Jack les lui confisque et le repousse aussitôt vers Moïse.

Les deux adolescents se foncent dessus hargneusement et tout le monde accourt autour d'eux :

- Deux dollars sur le nègre!
- Tenu! Deux sur Webb!
- La fourchette! Mets-y tes doigts dans les yeux!
- Hé! Doucement!

C'est l'écuillère qui proteste et fuit quand les lutteurs lui tombent dessus. Ils roulent à terre. Ils cognent, arrachent, mordent, piquent, pincement, tortillent, écrabouillent, taraudent, etc., lorsqu'un coup de feu en l'air met un terme au carnage. C'est Francoquin qui l'a tiré, aussi amène qu'un taureau. Tout le monde préfère s'éclipser.

- En selle! tonne le Général. On s'en va!

Ils remontent sur les chevaux. Les deux jeunes coqs sont restés dans l'herbe sur les genoux. Ils halètent. Discrètement, comme un écolier fautif, Rascal-Jack lance ses revolvers à Webb, qui les récupère à quatre pattes, et se relève laborieusement.

- Un jour hh, gronde le nègre essoufflé, j'aurai hh aussi les miens hhh...

- D'ici à ce que hh tu saches t'en servir!!! réplique Webb haletant.

Il fait tourner le sien autour de son doigt, mais, énervé par le récent pugilat, il le laisse échapper dans l'eau du marais.

- Merde hhh! il peste.

Il se déchausse pour aller le repêcher. Redressé à son tour, le nègre le regarde sauvagement entre ses paupières tuméfiées :

- J'apprendrai hhh! il promet.

XXX. Un joueur

Dans un village où ils arrivent, les paysans sont rassemblés en grand émoi. Un brouhaha de conversations apeurées flotte sur la place de l'église. À l'ombre des marronniers en fleur, Francoquin avise un homme blond, grand, flegmatique, en costume de ville noir, chemise de dentelle, lavallière. Il a quand même deux revolvers au ceinturon. Assis sur un tonneau, jambes croisées, il bat un paquet de cartes avec dextérité en fumant un cigare.

- Que se passe-t-il? lui demande Francoquin.
- Un aveugle qui a vu (?) les mutins, répond l'autre avec indifférence. Il paraît qu'ils braillent et qu'ils saccagent tout.

*

Il retourne une carte: c'est une dame. Il relève alors les yeux, et cherche quelqu'un dans le groupe qui s'est rapproché:

- Salut, Kathe, dit-il. Les cartes m'annonçaient ta présence.

*

Elle l'embrasse tendrement sur la joue. Il lui tapote affectueusement la hanche. Kathe s'assied avec lui sur le tonneau. Ils se taisent. Sur la place, des cris stridents retentissent, poussés par le gamin, à qui des paysans tirent les oreilles:

- Petit voyou! Mauvaise graine!

- Qu’aaa-t-il fait? se renseigne Zaza.
 - Le petit dépravé! ils tonitruent. Il piquait l’aveugle avec des orties!
 - Il voulait l’faire choir avec une canne!
 - Il glissait un lézard dans son pantalon!
 - File! ordonne Zaza. Tu n’aaas paaas honte!
- Elle lui donne une fameuse taloche au passage, à la jubilation des terriens. Les Gants rejoint Francoquin sous les marronniers.
- Salut, Trigger, dit-il au type sur son tonneau. Ça va?
 - Salut, répond Trigger en retournant un valet. Tu es au service de qui?
 - Du Général, répond Les Gants. Comment as-tu pu deviner?
 - Les cartes. Elles ne mentent jamais.

*

Francoquin traîne Les Gants à l’écart, laissant Kathe avec l’inconnu.

- C’est Trigger, dit Les Gants. Il dirigeait une bande franche à la fin de la Révolution. Il avait une centaine de « fusils » sous ses ordres.
- Intéressant, dit Francoquin.
- Non, dit le Colonel qui survient avec Rod. Trigger est un joueur. Au début, il était au service de l’APL. (Rod confirme.) Après, il est passé au nôtre. Pour finir, il s’est mis à son compte.
- C’est vrai, dit Rod. C’était un pillard.

*



– Une centaine de « fusils » sous ses ordres, fait valoir Francoquin, ce n'est pas le premier venu ! Militairement, il est capable ?

– Presque autant que le Commandant ou moi, répond le Colonel sans regard. Mais il est de taille à vous quitter sur un coup de dés...

*

Francoquin revient. Avec Kathe et Trigger, il y a maintenant un type hideux, chauve, sans sourcils, sans oreilles, sans nez...

– C'est Tête-de-Mort, chuchote Les Gloves en marchant. C'est son confident, ou son âme damnée, comme vous voudrez le nommer. Il a été torturé par les Indiens, autrefois. Il est très fort à l'arme blanche.

Francoquin salue :

– C'est Trigger, votre nom ? il vérifie.

– Et vous Franquin ? réplique Trigger.

– Ah ! Vous avez fait la connaissance de Kathe, constate aimablement Francoquin.

– C'est ma femme, dit Trigger.

– Hein ? sursaute Francoquin éberlué.

– C'est la vérité, confirme Kathe. Ça faisait belle lurette qu'on s'était vus. Deux ou trois ans. Ça fait plaisir de se rencontrer de temps à autre...

– Mais?... fait Francoquin embarrassé... La profession qu'elle exerce... heu...

– On n'a plus rien à voir ensemble, dit Trigger en battant son jeu de cartes.

*

– C'est vous qui jouez les condottieres? se renseigne Tête-de-Mort à brûle-pourpoint d'une voix sifflante, désagréable.

– Pardon? dit Francoquin.

– N'ergotons pas, dit Tête-de-Mort. Vous avez l'intention de nous embaucher, et nous sommes au creux de la vague en ce moment. Dites votre prix.

– Eh bien, dit Francoquin, je ne peux pas vous exposer de but en blanc pour quoi ce sera, mais...

– On s'en fout, déclare Tête-de-Mort. C'est le prix qui nous intéresse.

FRANCOQUIN. – J'ai déjà recruté des gens de valeur (Il désigne Les Gants avec Rod et le Colonel), et je les paie, en attendant mieux, le prix qu'on paie un Colonel de l'APL...

TRIGGER. – C'est-à-dire pas grand-chose?

FRANCOQUIN. – 120 dollars. Mais dès que nous pourrions faire mieux...

TRIGGER. – 120 dollars, c'est pour moi? Mais pour lui?

Il désigne Tête-de-Mort, et il retourne machinalement une carte; c'est un «8». Francoquin saute sur l'occasion:

FRANCOQUIN. – Disons 80 dollars. Ça ira?

*

Ils reniflent, méprisants.

FRANCOQUIN. – Et puis, en restant avec nous, vous profiterez de votre épouse? C'est agréable, non?

Ils haussent les épaules. Ça les indiffère également.

– Qu'est-ce qu'on décide? fait Tête-de-Mort.

Trigger a retourné un roi. Il médite. Il crache le mégot de son cigare:

– C'est Président que vous voulez devenir?

FRANCOQUIN. – Heu, oui. Certainement. De qui le tenez-vous ?

TRIGGER. – Des cartes.

Il a posé sa main sur une à l'envers :

– Si je retourne une meilleure carte, dit-il, nous accepterons votre offre.

Il la retourne : c'est un as. Il se lève. Accompagné de Tête-de-Mort qui porte son bagage (un gros sac de cuir très cossu) et de Kathe qui a pris son bras, il se dirige vers son cheval en allumant un nouveau cigare, afin de se joindre à la colonne.

XXXI. Un incendie. Un ecclésiastique pas piqué des vers

En cheminant sous les ombrages, N'a-qu'un-Ceil et Labosse devisaient.

– Ça ne t'enthousiasme guère, hein, soupçonnait Labosse, de voir Franquin emprunter la voie de la violence?

– Non, avouait N'a-qu'un-Ceil. S'il y a de la pauvreté, de l'exploitation, dans notre pays, la situation est loin d'être aussi critique qu'elle était ici...

– C'est que l'exploitation s'est socialisée avec une industrialisation plus accentuée, dit Labosse. La violence est moins radicale, mais le problème demeure. Tu ne vas pas freiner Franquin?

– Non. Mais ce serait plus simple s'il prenait le pouvoir par l'intrigue...

– Certainement pas! répond Labosse. L'intrigue ne mène à rien, car les intrigants sont tous du même bord. Par l'intrigue, Franquin ne réaliserait à son tour que la même politique réactionnaire qui sévit actuellement là-bas. À peine plus ouverte. Et pour en sortir, il lui faudrait alors déployer mille fois plus de violence. Il est sage de prendre les devants...

Une cloche sonne. Elle bat lugubrement le glas... Dooong!... Dooong!... Dooong!... Un Indien nu, sauf un étui pénien (qui fait bien rire les dames), bondit dans l'allée forestière et s'immobilise à la vue des cavaliers. Dooong!... Dooong!... Il bave et il gronde, ivre mort ou drogué, décrit des moulinets dangereux avec un bancal (où l'a-t-il volé?) Dooong!... Dooong!... Il disparaît soudain dans les fougères, et les cavaliers reprennent le pas. Dans un grand pré où ils débouchent, une chapelle brûle. À l'extérieur, un mort criblé de flèches et pendu par les pieds se balance à la corde des cloches du campanile...

– L'aveugle disait vrai! Les mutins!

Les cavaliers descendent de cheval, sur leurs gardes. La chapelle brûle, son portail de bois est hérissé de flèches, de haches, de lances de fortune. Des panaches de fumée s'en échappent, comme des bouillonnements d'encre. Les Gloves interrompt le mouvement de pendule du pendu, que Rascal-Jack dévalise illico. La cloche maintenant silencieuse, des appels étouffés parviennent aux voyageurs, par-dessus le crépitement de l'incendie.

– Il y a quelqu'un dans la chapelle! s'écrie l'écuyère.

Zaza considère la fournaise, d'assez loin. Des éléments de charpente s'effondrent en provoquant des explosions d'étincelles et de braises.

– S'il y aaaa de la viande lààà-dedans, dit-elle, elle seraa bientôt plus coriaaace que de laaa semelle!

– De toute façon, c'est quelqu'un de pas intéressant! décrète Trigger en retournant un joker.

– De l'eau! Là-bas! s'écrie Gloriette.

L'Indien est le premier au puits, et balance le seau dans le trohu! PLOUF! Alors seulement, il prend conscience d'avoir lancé la corde avec le seau et de n'avoir plus rien à sa dispo-

sition pour les remonter. Tout le monde éclate de rire en se penchant sur la margelle, car un curé ventru barbote au fond dans l'eau fraîche, beuglant comme une génisse dans un tuyau d'orgue. Le gamin lui crache dessus. Il déboutonne même sa braguette, mais il reçoit une magistrale exhortation morale de la grande Thilda (Fouac!) et il pleurniche.

– Tu n'as pas-z'honte! claironne la grande femme. De pisser sur le clergé!

– Sans compter que c'est de l'eau potable! approuve l'écuyère.

– On le remonte? demande Ruskin.

– Non, répond Francoquin. Les curés seront contre moi, de toute façon.

– Et s'il se noie, hein? fait Thilda.

– Ça en fera un de moins, dit Francoquin.

– Oh! qu'elle proteste en courant quérir un lasso.

Quelques-uns l'aident, par courtoisie. Le curé est tiré du puits. Il n'est pas satisfait des services de la Providence et le fait savoir sans ambages, poing brandi vers les nues:

– Pas la peine de m'aider à échapper aux macaques pour me livrer aux mains de la soldatesque! Nom de Zeus!

*

Comme il a une colère à passer, il se la cale au moyen de cinq ou six coups de pied additionnés au postérieur du gamin, en poussant de grands cris de jouissance: Han! Han! Han!

*

Il trouve son cheval sous les ombrages, avec une provision de mangeaille dans un grand sac:

– Ici, Satan! Maudite bestiole!

*

Il mange en chevauchant, sans rien offrir à personne. Entre deux cuisses de faisán, deux coulées de livarot et deux tranches d'un gros saucisson qu'il tâte salement pour traumatiser les dames, il assassine le gamin d'une haine sourde.

– Mon Père, objecte la grande Thilda, c'est pas beau de haïr son prochain.

– Cha choulache! réplique le curé diabolique la bouche pleine. Che chaligaud m'aurait piché dechus!

Il pète comme un rideau déchiré, et tout le monde grimace empesté.

– Vous disiez, mon Père? fait Thilda.

– À la tienne, Étienne! il s'écrie en buvant au goulot d'un litre de rouge extirpé de sa besace, et il rote longuement: Greûûh!

Les dames s'éventent avec dégoût, même Gloriette...

– Il faut jouir! Ha! clame le curé luciférien. Les timorés me répugnent! Ah-Ah-Ah! Je suis partisan de la jouissance forcenée, nom de Zeus!

*

Il tâte les parties callipyges de l'écuyère, à pleines mains, mais Tête-de-Mort l'abat d'une manchette sur la nuque et le laisse brouter les coucous...

– Vous l'avez tué! dit l'écuyère d'une voix blanche.

Mais non. Le curé se relève en se massant l'occiput.

– Ça va mieux, mon Père? dit Thilda.

– Ferme ça, putain! il lui crie. C'est pas vous qui commande!



*

Il se dirige vers son cheval et il pompe son litre de rouge. Il tient son cheval par la bride, le temps de se compisser dans la rivière en riant grassement. Une fois de plus, l'écuyère soustrait ses seins de justesse à la double pression des organes préhensiles de la méphitique bête-à-bon-dieu. Le curé se rabat sur Gloriette et la pousse dans les fougères en salivant tandis que les autres s'éloignent. Il a retroussé sa soutane. Mais trois retardataires l'entourent, et ça menace de tourner mal :

– Lâché-la! exige Rascal-Jack en attirant Gloriette affolée par la main.

Le curé fuit, mais le Bohémien et Moïse le retiennent par le bas de sa soutane et le curé s'arrête au bruit de l'étoffe longuement déchirée dans son dos. Il vocifère :

– Les nègres c'est la pègre! Les bohémiens sont des vauriens! Tous les métis ont la chaude-pisse! Ha!

*

Acculé à un bouleau pour cacher sa déchirure jusqu'au col, il gronde et bave comme un loup-garou. Francoquin revient avec ses marauds.

– Vous commencez à m'échauffer les oreilles! il dit. Vous comptez toujours aller à Ciudad?

– Et ta sœur! réplique le curé sanguinaire. Marchand de sabre! Fléau public!

Francoquin fait volte-face :

– Vous irez à pied. Nous vous empruntons votre cheval pour Kathe.

– Nom de Zeus!

Le curé bondit, mais Stuart l'expédie au tapis d'un coup de poing.

– Moi je n'aime pas les A.J.T., il explique à Abigail en faisant semblant d'écrire les lettres en l'air en majuscules d'imprimerie.

Le curé se relève, et il saigne du nez. On lui crie que c'est bien fait. L'homme de dieu maudit l'assistance :

– Tas d'enculés! Que le diable vous sodomise!

Rires hystériques. Le curé s'excite et piétine, les excommunie, tire la langue, exhibe ses fesses. On le conspue. Rageusement, il fonce dans le tas en vociférant et recueille un coup de pied, un coup de tête, une morsure, un coup d'ombrelle, un coup de bouteille, un coup de crosse de fusil. Quand il se réveille dans la rivière, les cavaliers s'en vont à l'horizon, silhouettes minuscules. Il braille encore comme un pourceau, mais ils sont trop loin pour l'entendre.

XXXII. Au bord de la rivière. Une chanson. Un allié pour Abigail

Un train de bois vient à passer sur la rivière que les cavaliers longent ; on se divertit à voir les gaffeurs sauter sur l'eau, de tronc en tronc. Moïse et l'Indien profitent du répit pour pêcher des truites au harpon et à l'arc, à la grande joie des hommes de troupe. Un homme débarque d'un radeau. Il a une selle sur l'épaule et un étui à carabine dans une main. Maigre, nerveux, le regard presque vide à force d'être bleu clair, il vient à Francoquin tandis que les gaffeurs s'éloignent sur les eaux.

– Salut, dit-il. On m'appelle l'Albatros. Je suis spécialiste des combats de rues, et j'ai pas mal putsché pendant la révolution. Je me plaisais chez les terroristes, j'aurais jamais dû les quitter. Je cherche du travail qu'un Général est susceptible de procurer.

– Ah ? dit Francoquin. D'où venez-vous ? Vous n'avez pas de cheval ?

L'autre soupire :

– J'arrive clandestinement d'un pays lointain où on vient de faire la paix ! La paix ! C'est répugnant ! Mon rêve, à moi, ce serait de foutre un pétard au fondement de la planète pour la faire sauter !

– En fait de rêve, c'est un cauchemar ! fait aimablement Francoquin.

– J'ai même une théorie pratique à cet effet ! L'idéal, vous voyez, ce serait, puisque les réseaux se font toujours pincer,

d'agir – en tant que terroriste, naturellement – chacun pour soi! Climat de panique, pas de mobiles précis, ennemis abattus au hasard, fausses alertes innombrables, sigles imaginaires pour signatures d'attentats, etc., etc. Plus nombreux on serait – sans se connaître –, plus puissante serait notre action, plus diffus le bazar, plus verte la trouille, plus illimité le terrorisme! BOUM!

Labosse hausse les épaules :

– Inepties! Les réseaux n'existent pas seulement pour des raisons pratiques, mais aussi morales, parce qu'un homme intelligent a besoin de se justifier; parce que, le terrorisme étant le franchissement d'une limite, on ne s'installerait pas sans contrôle au-delà, sans devenir vulgairement criminel ou malade, et...

– Les idées justifient tout! lance l'Albatros.

– Y compris celles de l'adversaire? lance le médecin par boutade.

L'Albatros l'agresse aussitôt verbalement. Ils croisent le fer à l'écart. Labosse arbitre le combat.

– Celui-là, confie Francoquin à N'a-qu'un-Ceil à voix basse, quand on aura gagné, il faudra le flinguer!

*

Le harpon de Moïse et l'arc de l'Indien avaient fait des prouesses. On s'était assis dans l'herbe afin de déguster des truites et boire du café, et Abigail avait chanté une chanson que Francoquin aimait bien :

*La vie, c'est comme les pommes
Qu'on récolte en automne,
Y'en a des vertes et des pas mûres,
Des bonnes à faire les confitures...*



Refrain :

*Roulez! Roulez la pomme!
Sur le coteau tombe la pluie...
Buvez avant l'automne
Le cidre acide de la vie.*

*Dans le verger monotone
Les pommes tombent dans les pommes!
Le vent siffle dans les allées,
Entendez son cri désolé! (Au refrain.)*

*Les pommiers tristement
Pleurent leurs feuilles au vent;
Les belles fleurs se sont fanées
La peau des pommes s'est ridée... (Au refrain.)*

*L'hiver poignardera trop tôt
La pauvre pomme à « couteau »,
Et sans qu'on y prête attention
Il nous aura jusqu'au trognon! (Au refrain.)*

Même les dames applaudissent, et la grande Thilda essuie une larme en reniflant comme un goret.

– C'est profond, oui, soupire Francoquin mélancolique. L'évanescence des choses... le bonheur... cueillir les fruits de la vie avant d'avoir vieilli...

*

Abigail le regarde amèrement :

– Tu ne crois pas ce que tu dis... murmure-t-elle.

– Mais si, dit-il.

Il a l'air triste. Pense-t-il à Filasse ?

– Non... décide Abigail en secouant la tête.

Elle s'isole, bouleversée. Un silence pèse sur les convives.

Francoquin regarde Labosse :

– Naturellement, vous la soutenez ?

– Permettez-moi, dit Labosse. Vous avez sondé le malheur dans une nuit sans fond, et il vous a rendu plus fort. Le moment est venu pour vous de tourner la page douloureuse. D'accepter, sans renier les fleurs du passé, la vie qui ouvre pour vous de nouvelles roses...

Une fille pleure en silence. Abigail est émue jusqu'aux larmes elle aussi. Labosse laisse passer quelques secondes et reprend, approuvé par l'auditoire féminin.

– Je crois que vous ferez ce bébé qu'Abigail désire tant vous donner.

Plusieurs femmes pleurent à leur tour sans bruit. Francoquin, touché, à voix basse :

– Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

LABOSSE. – Elle vaut plus cher que ce qu'en-dira-t-on politique auquel vous feignez de prêter l'oreille. Quand vous serez convaincu qu'ils s'opposent sans partage et sans concessions, elle obtiendra satisfaction parce que vous vous aimez suffisamment pour aller de l'avant ensemble.

Les dames applaudissent carrément. Francoquin réfléchit, hoche la tête. Labosse a été direct, et discret. Francoquin murmure :

– Certes, nous nous aimons. Mais les répercussions ?

LABOSSE, en se levant. – Ne viendront à vous que ceux qui n'auront pas été récusés.

Il veut s'éloigner. Francoquin le retient du geste :

– Luc ? dit-il.

Peu de gens appellent Labosse par son prénom, à part Slim. Du coup tout le monde paraît attentif.

– Puis-je, demande Francoquin simplement, vous considérer comme mon ami ?

Labosse abaisse le menton.

– Vous le pouvez.

*

Les cavaliers quittent la rivière. Entre les châtaigniers, les pins, les fougères, le sentier encaissé escalade le versant de la vallée. Deux hauts talus le bordent, fleuris de primevères que les dames s'efforcent de happer au passage. Moïse leur découvre des violettes. Zaza songe. Elle sait que jamais deux sans trois ; et comme deux messagers pour elle sont déjà morts, elle traîne en arrière-garde pour être la première à voir apparaître le troisième. Elle sourit parfois à Les Gloves. Mais la pente s'accroissant, les chevaux progressent par saccades. Les voyageurs poursuivent l'ascension à pied et débouchent sur le plateau. Les chutes font un assourdissant vacarme. Les voyageurs regardent l'eau qui dégringole en cascades successives et développe ses écheveaux spumeux. Elle rebondit ou file entre les rocs, vire à gauche et plonge d'un dernier tremplin à quelque vingt mètres plus bas, où elle s'ébroue en brouillard irisé, tourbillonne dans la cuvette et s'échappe dans la rivière apaisée peu à peu. Le gamin y lance des cailloux.

– C'est comme ça la vie, murmure Francoquin.

Et il fait une vague citation.

– C'est beau, constate l'enfant. Mais à quoi ça sert la culture ?

– À connaître les âneries des grands hommes, dit Francoquin. Afin de t'éviter de faire des âneries non moins illustres à ton tour quand tu seras grand et, au mieux, de te permettre de les faire inédites.

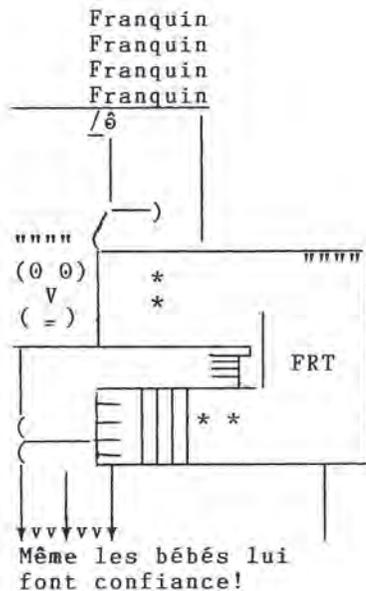
XXXIII. Un bébé?

C'est un grand champ de pulsatilles, de gentianes, de crocus, d'anémones, et les dames n'y résistent pas. Des montagnettes se profilent au loin. Rendez-vous est fixé au sommet de la prairie...

– Comme ça, dit Kathe, il paraît que le Général a cédé? Vous allez l'avoir, votre bébé?

– C'est vrai? s'écrie Thilda. Non?

– Si, confirme Abigail. Il vient de me le promettre. Je suis heureuse. C'était mon rêve le plus cher! Voyez! L'Instituteur m'avait même fait un dessin! (Qu'elle exhibe.)



– Ce que c'est meugnon! s'écrie l'écuyère, le regard brouillé. Moi je vote pour le FRT!

*

– C'est vrai que c'est adorable, les bébés, dit Gloriette en fumant la pipe.

– Surtout quand on les vêt de layette! renchérit Thilda en arrachant les fleurs comme des topinambours. Rose pour les filles, bleu pour les garçons.

– Le blanc, c'est joli aussi, dit l'écuyère. Et ça convient pour tous les sexes. C'est hermaphrodique.

– Mais c'est plus saalissant, professe Zaza.

*

– Et quand est-ce que le Général vous le fait? demande l'écuyère en rougissant.

– Faites-lui manger du cheval! recommande Gloriette en débouarrant sa pipe. Il paraît que ça donne du chien!

– Qu'est-ce que vous préférez? s'enquiert Kathe. Un garçon? Une fille? Moi, à votre place, j'exigerais une fille, c'est plus coquet à vêtir!

– Certes, admet Abigail. Mais un garçon, c'est franc, impulsif, turbulent, plein d'amour...

– Ça c'est vrai! approuve Thilda chargée d'un vrai fagot de fleurs. Qu'est-ce qu'ils nous aiment! Surtout quand ils grandissent et qu'ils ont de la barbe et des moustac...

– Ta gueule, dit Kathe.

– Ben quoi? fait Thilda. Ce que j'ai dit de mal?

– Un garçon... rêve Abigail. C'est brutal. Quel bonheur! Il me semble déjà sentir ses petits petons battre mon ventre et...

– ALOOORS! ÇA VIEEEENT!! trompette Francoquin retourné sur sa selle au sommet de la prairie. Les dames sursautent, courent, essoufflées :

– En fait de petons hh, halète Zaza réaliste, on pourrait bien se caaaler hh les baaateaux du Généraaal dans le postérieur hhh!

XXXIV. Tous ces gens-là se connaissent

Soudain trois charognards s'envolent. Le Colonel désigne un cadavre dans les pierrailles. C'est un moine au scapulaire blanc. Il a le crâne défoncé, des flèches rudimentaires dans les reins, une lance dans le ventre, et ses deux mains poisseuses encore crispées dessus.

– C'est récent, constate Rod. Ce matin ou en début d'après-midi.

*

À propos d'un crucifix d'or, Rascal-Jack et Lazlo se tapent dessus. Gloriette, poussée par la curiosité, soulève la robe de bure pour voir «si les curés ont des bas et des jarretelles noirs». Elle exhibe ses dessous pour comparer, quand passe un cavalier vêtu d'un costume de daim effrangé. Il fume la pipe. Deux couteaux dépassent de ses bottes.

– Salut, dit-il. Vous n'auriez pas croisé un cavalier sur un cheval pie?

– Si c'est le Finlandais que tu recherches, Morgan, réplique Tête-de-Mort agressif, il est mort. Nous avons empoché la prime.

*

Morgan se tourne vers Trigger, près de qui se tient Kathe silencieuse et un peu pâle. (En général, les deux époux ne se parlent pas, quoique affectueusement liés par des souvenirs communs, mauvais ou pires.)

– Chasseur de primes? dit Francoquin. Je peux vous offrir du travail.

– Je n'aime pas les militaires, réplique l'autre. C'est assez d'un dans la famille!

– Ah? dit Francoquin aimablement. Un de vos parents est...

– Ouais. Colonel dans l'APL. La première armée. Celle du grand Cyclopus. Les clairons de sa gloire me donnent des otites!

FRANCOQUIN, perfidement. – Je vous offre l'occasion de démontrer votre valeur. De faire mieux même que votre parent, si vous pouvez. Je ne suis pas jaloux de mon grade...

MORGAN. – Quel tarif?

(Trigger montre une carte: c'est un «10».)

FRANCOQUIN, alors. – 100 dollars. Ça ira?

MORGAN. – Dérisoire.

– Et moi donc? dit Webb. Je suis engagé pour 45!

– Si tu es idiot, petit, c'est toi que ça regarde! riposte Morgan.

*

Des cris empêchent Webb de répondre:

– Hooo! Ho-hooooooo!

L'Instituteur, à cheval, rattrape le groupe dans les luzernes, mais c'est son compagnon qui appelle. Il est énorme et laid; ses cheveux longs tombent dans son dos. Des tatouages déco-

rent ses biceps puissants et velus. Une médaille de la vierge pend à son cou par une chaînette. Il a un fouet au ceinturon.

– Salut, tout le monde! il clame en sautant à terre en souplesse. Par les tétons bénis de la mère de dieu, nous voilà-z-en pays de connaissance! Tout le Gotha du Marécage! Salut Thilda! Salut Wagger! Kathe! l'Ophidien! Job! Rascal-Jack! Et Stuart, bourreau de clapier (!)! Salut, Tête-de-Mort! Vieille canaille! Mais? Par les rosés mamelons de l'immaculée concession (sic), c'est Gloriette-la-Jouisseuse!

Il lui palpe les mamelles et elle braie. Il l'embrasse en ventouse, comme un lavabo débouché: Chhhhhhhhhhhmack!

*

– C'est «Raspoutine»! dit l'Instituteur en riant. Pendant la Révolution, il était avec moi par amitié, mais il n'a jamais cherché à comprendre mon point de vue! Il veut voir du pays. Il gagnait 70 dollars dans une scierie comme contremaître. J'ai pensé que vous l'engageriez pour 60?

– Que sait-il faire? dit Francoquin.

– Tout, par les saints seins sains de la vierge! Conduire un attelage! Tirer du canon ou de la mitrailleuse! Servir des cocktails Molotov dans les réceptions! Ah-Ah-Ah! Je veux prendre des vacances!

Il se retourne et Clac! son fouet coupe en deux la cigarette-racine de l'Indien. Il s'excuse aussitôt, l'air contrit:

– Oh! pardon! L'habitude! Au chantier, on n'avait pas l'autorisation de fumer! Par les mamelles sacrées de la maman du petit Jésus, je ne recommencerai plus! Tu me pardonnes?

*

Il avise le cadavre du moine :

– Vous déterrez les macchabées ?

– «Ventre affamé n'a pas d'oreilles!» répartit le ventre de Wagger, à la grande joie de l'auditoire, tandis qu'on se remet en marche.

*

La colonne s'égrène au soleil. Morgan retient Trigger sur le sentier :

– Joss ? il demande. Il s'agit de politique ? Qu'est-ce que ce Général échafaude ?

– Des plans pour transformer le pays voisin en champ de tir, dit Trigger.

Il a retourné deux rois en guise d'explication : une « bataille ».

– Bon, dit Morgan. Je vous accompagne. Si tu me remettais un tiers de la prime du Finlandais ? C'est ma présence à Ciudad qui l'en a fait décamper...

Trigger a retourné la dame fatidique. Il désigne Kathe qui chevauche de nouveau en compagnie de l'Instituteur, et regarde quelquefois furtivement derrière elle...

– Tu l'as reconnue ? demande Trigger.

– C'est de l'histoire ancienne, dit Morgan.

– Le Finlandais aussi, maintenant, décide Trigger en gardant la prime intégrale. On est quitte.

Ils rattrapent la colonne.

XXXV. La mine

La vallée s'ouvre largement. Un chemin bordé de platanes serpente jusqu'à une belle construction blanche. Une mine à ciel ouvert paraît abandonnée, avec des wagonnets déraillés. De temps en temps, Job hennit.

– La mine des « Moines Rouges », dit l'Instituteur. Le massif est riche en minerai de cuivre.

– La mine est déserte? Qui l'exploite?

– Pourquoi les moines « rouges »? demande Francoquin. À cause du cuivre?

– À cause du sang répandu, répond l'Instituteur. Les moines fondateurs étaient des exterminateurs.

*

D'une carrière, des charognards prennent leur envol en piaillant...

– Sûrement encore quelque cadavre ici! soupçonne Rafa, le Capitaine.

Il découvre deux nouveaux moines morts. Un chien errant fuit à son approche, dérangé. Les cadavres ont la tête défoncée. L'un d'eux porte une pique de bambou éclatée dans l'abdomen. Mal à l'aise, Webb ne peut éviter le regard de Moïse. Il détourne la tête. Le groupe repart. Peu avant le dernier lacet du sentier, un moine gît dans l'ornière. Il a certainement été étranglé par les chaînes encore enroulées à son cou. Sur le qui-

vive, les cavaliers débouchent sur le terre-plein du monastère. Nauséabond et emmouché, il présente un parterre de cadavres d'Indiens et de nègres, une quarantaine en tout. Des urubus envolés bruyamment attendent sur un olivier décharné. Comme un épouvantail, un moine est cloué à la porte enfoncée du monastère, par des lances. Les cavaliers mettent pied à terre en silence, entrent dans l'abbaye. Le couloir est engorgé de cadavres. Quelques robes de bure souillées de sang caillé tranchent sur la masse des couleurs ocrées des Indiens et des nègres en grand nombre. Les dames écœurées préfèrent ressortir. L'enfant est entraîné de force par Thilda. Rascal-Jack, l'Ophidien, Lazlo et Job font une razzia de crucifix et de calices. Sous la conduite du Colonel, un groupe gagne l'étage, pendant que l'autre, avec Francoquin, explore le rez-de-chaussée, de cellule en cellule. Gloriette s'éclipse avec Wagger, qui veut lui chanter une « perceuse ». L'Instituteur découvre un cahier couvert d'une fine écriture, et le lit à haute voix :

« MARDI. — *Difficultés avec les mineurs. Frère Jérôme impose le couvre-feu deux heures plus tôt qu'habituellement.*

MERCREDI. — *Rumeurs de révolte dans le G-M. Mineurs indociles. Frère Paul, pris à parti par un fanatique, est contraint d'ouvrir le feu. Frère Jérôme fait pendre le blessé, mais la pendaison exaspère les mutins. Couvre-feu immédiat.*

JEUDI. — *Grève. Frères Jérôme, Paul et Mike haranguent les grévistes dans leurs baraquements. Frère James, qui s'en fait obéir de meilleure humeur en raison de son caractère débonnaire, ne parvient pas davantage à les décider au travail. Sur ordre de Frère Jérôme, les réfractaires sont bouclés dans les baraquements, sans nourriture ni boisson, jusqu'à reddition collective. Frère Edmond part pour Ciudad requérir le secours d'une force armée.*

VENDREDI, SAMEDI. — *Mutins silencieux dans les baraque-*



ments. Frère Edmond a recruté trois mercenaires à Ciudad.

DIMANCHE. – Toute la nuit, bruits violents en provenance de la mine. Au matin, Frères John, Sam et Paul s’y rendent. Frère Jérôme dépêche une fois de plus Frère Edmond à la recherche de renforts. Attente. Des cris! Les mineurs ont brisé leurs chaînes. Frère Paul accourt. Nous ouvrons le feu sur ses poursuivants, mais ils l’assassinent ignoblement. Les mutins surgissent de partout en hurlant. Ils ont sans doute massacré Frères Sam et John. Dieu! Frère Edmond a-t-il pu passer? Les munitions manquent! Les rebelles grimpent à l’assaut des murs et tentent d’enfoncer la porte d’entrée! Clameurs épouvantables! Si renforts tardent, serons submergés! Porte d’entrée en éclats! Dieu! Mutins se ruent dans l’abbaye! Hurlements horribles! Frère Jérôme assassiné! Suis barricadé dans ma cellule, j’écris! Qu’on sache! Mal à tenir plume, essaie demeurer lisible! Dieu! Cris odieux! Déferlent! Portes enfoncées! Mn revolver! six crtuches! Dieu! La dernière sera pr moi! La porte! Ah! La po... »

En silence, Francoquin considère le moine mort à son bureau, une balle dans la gorge.

– Je peux conserver le cahier? demande l’Instituteur.

Francoquin passe dans le couloir où Les Gloves tient en respect un individu sale et dégingandé en uniforme de bagnard. Il a encore ses chaînes aux pieds. À terre, un sac déborde de vaisselle ciselée, d’objets rituels en or massif...

– Un pillard, annonce Les Gloves. Je l’ai surpris dans le réfectoire.

– Et alors? proteste l’autre en se dandinant piteusement. Qu’ça peut v’foutre?

– Ça peut mé foutré, s’écrie Rascal-Jack avec une vertueuse indignation en faisant main basse sur le sac, ça peut mé foutré qué yé mé lé réservé! ; *Caramba!*

Un bruit de pas dans l’escalier: le Colonel escorte

deux autres bagnards également enchaînés, l'un, moins de la trentaine, l'air mélancolique et orgueilleux à la fois, les cheveux noirs comme des plumes de corbeau, l'autre, brute épaisse aux yeux vitreux...

– Julio! s'écrie l'Instituteur. Julio S'ylna!

Il s'approche du jeune avec émotion.

– Que faisiez-vous dans ce monastère? dit Francoquin.

Le voleur se trémousse, complexé. La brute marine. S'ylna répond, découragé:

– Nous nous sommes évadés au cours d'un transfert, grâce aux mutins indirectement. Nous nous sommes réfugiés ici.

Il adresse un regard résigné à l'Instituteur qui le dévisage. À côté de la brute hébétée, le voleur ricane et frétille. Francoquin lui botte le fondement:

– Déguerpis!

– Ben quoi? grogne le pauvre type en s'en allant, caoutchouteux.

– Pourquoi étais-tu au bagne? demande Francoquin à S'ylna. Et depuis quand?

S'ylna hausse les épaules, amer:

– Juste avant la Révolution. Le Gouverneur m'avait payé pour abattre un de ses rivaux. Il me garantissait l'impunité.

– Et lui? Labosse désigne la brute stupide.

– Ivrognerie et delirium, dit S'ylna. Il a massacré sa femme et ses gosses dans une crise...

Sur un geste de Francoquin, Raspoutine sort la brute à coups de fouet.

– Et moi? dit S'ylna.

– Toi, je t'engage! dit Francoquin. 50 dollars pour commencer. Ne discute pas, tu n'as pas le choix!

– Je peux préférer retourner au bagne, fait quand même remarquer S'ylna.

XXXVI. Le cirque « Francoquin ».

Une grande nouvelle

Comme il y avait un harmonium au réfectoire, « l'orchestre » y fut répété sous la direction de Stuart. Le Bohémien avait trouvé une guitare et Moïse s'était confectionné une flûte en bambou. L'Indien maltraitait une chaise retournée. Max tenait la trompette, l'Instituteur la clarinette, Ruskin l'harmonica, et Job les partitions. Trois attractions se produisaient sur une table (Wagger, l'écuycère, et Gloriette), respectivement jouant des claquettes, jonglant, dansant et s'effeuillant. Gloriette avait gardé sa pipe. Le gamin, traumatisé par sa prestation, se livrait à une débauche de croquis à la craie sur les murs, et Thilda le guidait, maternelle : « Plus gros les tétons, regarde les miens ! » À une table, l'Ophidien, Raspoutine et l'Albatros évoquaient des duels d'artillerie en faisant évoluer leurs sandwiches. Le Colonel et son cadet étudiaient avec Morgan le pays de Francoquin sur une carte. Abigail et Les Gants disputaient une partie de poker avec Trigger et Tête-de-Mort. Zaza se peignait les ongles. Kathe s'était absentée avec Rod. Dans une cellule voisine, Rascal-Jack et ses associés partageaient le butin de la soirée, et des coups de revolver claquaient. S'ylva, rhabillé au détriment des trois mercenaires abattus par les mutins, manipulait rêveusement un revolver vide. Lui qui menait audacieusement autrefois une cinquantaine de maraudeurs à la curée doutait main-

tenant de ses capacités! Ah, maudit baigne, qui vous écrase la personnalité! disait-il.

*

« L'Hymne au Patron » magistralement exécuté, Gloriette se rhabillait. Stuart donnait ses consignes pour une ultime répétition :

– Wagger! Allegro con moto, les claquettes! Toi, Moïse, improvise!

– Ça rime! observe Max, guilleret. On en ferait une chanson!

– C'est incorrect, lui dit le gamin. Ce que vous disez, c'est un conditionnaire. L'Instituteur ne me l'a pas caché. Faut dire si.

– Ah? dit Max troublé en chassant la salive de son instrument.

*

Mais, entouré de son *Braine-Treuste* rassemblé à la hâte, Francoquin entre, solennel, et tout le monde s'assoit discrètement. Wagger glisse une confidence hâtive à Gloriette :

– Avec l'avènement du bordel, c'est la *sypphilisation* qui s'implante.

*

Elle pouffe tandis que Francoquin monte sur l'estrade, accompagné d'un inconnu recru de fatigue. C'est un de ses « anciens », qu'Abigail salue joyeusement. Collier de barbe. Air sinistre. Renato Requiem, on le surnomme, parce qu'il fait dire



des messes à l'intention de ses victimes. Il vient d'apporter un message au galop, et c'est de ça que Francoquin parle d'entrée :

– Je suis nommé Ministre dans mon pays!

Les moins perspicaces ébauchent les félicitations d'usage, mais...

– C'est une catastrophe! poursuit Francoquin véhément. Quand on est Ministre, on a un fil à la patte, et on pratique la politique d'un autre! Et c'est pour ça qu'on me nomme! Mais je vois les choses autrement, et le moment est venu de vous en dire deux mots. Je veux combattre l'injustice. Abolir les privilèges, les combines, l'exploitation éhontée de l'homme pauvre par l'homme riche. Je veux l'égalité. Mon but, c'est l'instauration de la République. Et on ne gagne pas la République en intriguant avec des arrivistes, des tricheurs et des domestiques. Justice. Liberté. Égalité. Travail. Pas de pacte avec le Capital, avec les sociétés, avec les fascistes ou les populistes. Ministre? Pour me contenter de gagner de l'argent en fraudant, trichant, ou prévariquant? Tel n'est pas mon propos! C'est le pouvoir suprême que j'ambitionne de détenir, pour instaurer la République! Et donc, nous accélérerons! Il faut, quand je rejeterai spectaculairement le portefeuille et la soumission qu'on me propose, que nous soyons prêts à l'action, même au pire! Que tout le monde enregistre notre détermination à aller au bout des idées. Nous ne reculerons ni devant la perspective d'une révolution, ni devant le spectre de la guerre civile. Je sais que d'ores et déjà, des gens influents de mon pays sont disposés à s'engager derrière nos bannières. Je pense que les choses iront vite. Et nous ne tergiverserons pas. Vous constituerez l'ossature de la future Armée du Peuple. En conséquence: 1. une hiérarchie de grades a été établie par moi-même, après consultation de vos futurs chefs (il désigne son *Braine-Treuste*). Les moins favorisés seront lieutenants au départ. 2. Un entraîne-

ment intensif attend chacun dans sa spécialité et son grade.
 3. Nous serons à Ciudad-d'Oro ce soir, nous en repartirons à l'aube. J'attendrai de ceux qui me suivront qu'ils y recrutent cette nuit les amis – ou ennemis – qu'ils ont pu s'y faire, à condition que ceux-ci les vaillent. Je n'oblige personne à me suivre et vous laisse un quart d'heure de réflexion, au terme duquel je recevrai l'engagement franc ou le désistement de chacun. – Des questions ?

Des doigts se lèvent, comme à l'école :

MOÏSE. – Les nègres pourront-ils monter en grade ?

FRANCOQUIN. – Oui ! La valeur d'abord.

L'OPHIDIEN. – Y aura donc pas d'médailles ?

FRANCOQUIN. – Si. Comme distinction honorifique.
 (À l'Instituteur :) Dessinez-moi des projets de médailles !

RAFA. – Mais les armes ?

FRANCOQUIN. – J'ai des contacts nombreux dans mon pays et celui-ci, et rendez-vous à Ciudad avec un trafiquant de mes amis. Vous ne combattrez pas les poings nus.

L'ALBATROS. – Vous avez contacté les révolutionnaires clandestins de votre pays ?

FRANCOQUIN. – Quelqu'un l'a fait pour moi. Quelqu'un que beaucoup d'entre vous connaissent. (Il ne dit pas qui. Slim ?) De sa part, Requiem me fait savoir (il le désigne à l'attention de tous) qu'ils se joindront à nous car ils sont insuffisamment organisés. J'ai également pris contact avec les partis d'opposition dits « démocratiques », qui se relégueront d'eux-mêmes dans le sac de la bourgeoisie s'ils ne sont pas de taille à franchir le pas. – Je compte sur vous pour le terrorisme.

KATHE. – Si vous recrutez à une telle échelle, nous ne serons jamais assez de trois filles !

FRANCOQUIN. – Recrutez, Kathe ! Quartier libre pour vous cette nuit à Ciudad.

LAZLO. – Mais... Une supposition que vos prétentions ne déclenchent pas la guerre?

FRANCOQUIN. – Nous aurons alors le temps de nous préparer plus minutieusement pour le moment inévitable où elles le feront, car je le répète: la République ne se vend ni ne se donne. Elle se gagne au combat. C'est pour elle que vous combattrez. Plus de questions?

– Si! (L'Instituteur, méfiant :) Luttez-vous contre la classe dirigeante de votre pays?

– Je ne vous le fais pas dire.

*

Francoquin fait signe à Zaza de le suivre, et ils sortent, laissant un silence ébahi derrière eux. Dans le couloir plein de cadavres:

– J'ai une lettre pour vous, dit Francoquin. Elle est de Flic-Frac. Mon messenger a croisé le vôtre à la sortie des marécages, et (l'air de s'excuser) Requiem est un ancien champion de tir au revolver dans mon pays.

Il lui tend la lettre décachetée. Zaza hausse les épaules:

– Vous l'avez lue? Qu'est-ce qu'elle raaconte?

Francoquin la lit à haute voix:

« Chère Zazette adorée, mon susucre, – HUM. C'EST VOUS? –

« Pendant qu'il recrute, ce machiavélique Général est nommé Ministre. Il ira loin. C'est pourquoi, cher cucul d'amour – HUM. C'EST VOUS? – je vous charge de lui offrir mes (j'insiste) LOYAUX services, pour l'assister dans son entreprise, QUELLE QU'ELLE SOIT. (D'ailleurs, il m'a sauvé la vie.) Je fournirai des armes, et m'engage à soustraire des fonds, pour financer ses mercenaires. Vous m'objecterez peut-être, croupette ronde, – HUM. C'EST VOUS? – que c'est d'aventure qu'il s'agit. Mais qui ne risque rien n'a rien! Quand je

l'aurai aidé, Franquin devra me faire Ministre, et, Ministre pour Ministre, autant l'être d'un Général autoritaire susceptible de s'éterniser au pouvoir! D'ailleurs, je n'ai pas d'idées personnelles.

« En bécotant mille fois vos douillets tétons chers à mes menottes, veuillez agréer l'expression de, etc.

« Ton "Fufu",

Chef de la Police

de Son Excellence l'Empereur de...

« PS. Rappelle-toi! Dès réception de cette lettre, tout entreprendre pour devenir l'allié RÉEL de cette crapule subversive et galonnée. – HUM. C'EST MOI. – Brûle la lettre. »

Francoquin l'empoche. Ça peut toujours servir.

*

Zaza demande :

– Vous aacceptez saaa proposition ?

Francoquin fait mine de palper de l'argent :

– Oui, dit-il. Requiem repart tout à l'heure rendre ma réponse orale. J'exige que Flic-Frac en fasse plus – il a plein de caisses noires à sa botte. Je vous demande de choisir franchement entre lui et moi, même si, ultérieurement, votre travail entre lui et moi n'en sera pas modifié pour autant, sauf que j'attendrai de vous que vous le contrôliez pour mon compte. Mais naturellement, je comprendrai que vous le préférerez puisqu'il vous paie plus cher...

Elle hésite, et soudain se décide :

– Ce que vous aavez dit, dans votre discours, sur l'égaaa-lité, les privilèges, la République, tout çaaa... Vous le pensez ?

– Je le pense.

– Dans ce caaas... J'aime autant rester aaavec vous pour de bon, çaaa me convient.

Elle modère son propos comme pour s'excuser :

– Et puis... Je m'entends bien avec Les Gloves. Si je quittais le groupe à présent, je me ferais l'effet d'une lâcheuse. Pour l'argent, je m'arrangerai avec le flic.

Francoquin lui offre son bras. Ils reviennent. À son entrée dans le réfectoire, Francoquin est salué par une salve d'applaudissements. Et solennel (Peut-être en fera-t-on un jour l'Hymne National, qui sait?), éclate « l'Hymne au Patron » par l'orchestre :

*Si tu es seul et nostalgique,
Si tu t'ennuies comme un ermite,
Laisse tout en plan et viens vite
Faire avec nous la Républi-i-que!*
(PAROLES DE WAGGER.)

Ému, Francoquin se mouche quand l'édifice est ébranlé par les tonitrueux hourras qui écrasent la fin du morceau. Gloriette se rhabille. Thilda pleure.

XXXVII. Ciudad-d'Oro. Le lupanar

Et puis ce fut Ciudad-d'Oro en fin d'après-midi. La ville étageait ses vestiges d'inégalités sociales, des haciendas sur les hauteurs aux bicoques sur les rives inondables du lac. Le temps d'arriver, de s'installer dans les saloons, et la nuit vous enveloppait. Des lumières tremblaient sur le lac. Au « Cheval Rouge », en attendant la clientèle, des filles décolletées se peignaient les lèvres, se coiffaient, tendaient leurs bas multicolores. La patronne en effervescence, M^{lle} Anita, une jolie brune avec des guiches, des anglaises et des bijoux tapageurs, courait du bar aux tables de jeux, manœuvrait la roulette, inspectait les canapés, les fauteuils, redressait les tableaux suggestifs sur les murs, montait l'escalier quatre à quatre en soulevant sa robe de taffetas mauve, s'affairait au balcon, procédait à l'ultime examen des chambres réservées aux filles, ouvrait et refermait des robinets. Sur la petite scène tendue de velours rouge, « l'orchestre » engagé pour la nuit s'accordait. Stuart était en bretelles. Moïse était vêtu de neuf. L'Indien étrennait un authentique tam-tam, mais il était seul à comprendre ses messages. L'écuillère s'échauffait en coulisses en sautant à la corde. Dans l'arrière-cour, S'ylva s'entraînait au tir de nuit. Quant à la grande Thilda, profitant du quartier libre, et de plus en plus maternelle à l'égard de l'enfant affecté d'un trouble œdipien, elle s'était alitée avec le patient pour œuvrer à la résorption du complexe.

Francoquin retrouve N'a-qu'un-Œil au bar. Ils s'assoient à une table :

– Des recrues nouvelles? demande Francoquin.

N'a-qu'un-Ceil lui tend une liste. C'est un véritable inventaire surréaliste où se côtoient un ex-lieutenant communiste, un poète, un franc-tireur anar, un ingénieur chimiste, un chef de convoi, un philosophe, un renégat, deux inspecteurs de l'APL désireux de monter en grade, un shérif démissionnaire, un juge intègre révoqué naguère pour insubordination et refus de condamner un lampiste innocent à la place d'un banquier coupable de détournements de fonds publics, un chef Indien syndicaliste et fédérateur, un ex-commandant de la Garde-Blanche du Gouverneur, etc. Un nom est barré sur la liste.

– Un ami à Rod, commente N'a-qu'un-Ceil en sirotant son whisky. Commandant comme lui, de l'APL. Mais il s'est marié il y a huit jours...

– Et celui-là? dit Francoquin en soupirant. « Condamné au bagne pour collage d'affiches »? Ce n'est pas vrai?

– Si. Absalon, il s'appelle. Une sorte de colosse timide. Évadé du bagne, il a gagné le maquis, d'où il a pu organiser le ravitaillement de la troisième armée, celle de Fédor aujourd'hui. Repris, il fut sauvé de la potence in extremis par l'attaque de la seconde armée sur la capitale. Tu ne devineras jamais qui l'a dénoncé pour collage d'affiches?... Sa femme.

– La garce!

– Elle a été fusillée pour trahison il y a un an. Ah! Zaza! – Je te quitte.

– Où vas-tu? Tu as besoin de Zaza?

– Je lui ai demandé de m'accompagner. Je voudrais acheter quelque chose pour mon fils. J'hésite entre un jeu de dominos et un ballon. À tout à l'heure!

- Il rattrape Zaza, et ils sortent. Francoquin regarde sa liste :
- Encore 750 dollars convertis en fumée! il bougonne.
 - Une fois au pouvoir, vous vous renflouerez! lui lance cyniquement Labosse qui arrive, pour le consoler.
- Il s'installe. Il se sert à boire.
- Lisez plutôt ça, ça vous amusera! dit-il.

*

Sur une feuille de calepin, Rod a griffonné un message qui n'est pas dépourvu d'humour :

« Je passe la nuit dans l'hacienda de mon ex-femme. C'est un vrai musée, vu ce qu'elle contient – l'hacienda. Ma femme aussi, remarquez, vu ce qu'elle a contenu depuis notre divorce. Mais j'ai des yeux pour les fermer, sans compter que ça ne me regarde pas. D'ailleurs, si elle a travaillé du fessier, elle s'est achetée de la puissance : plusieurs mines, des fermes et des terres, un tiers des saloons de la ville – le tout sous la menace de nationalisation des Cyclopus. Elle fait aussi le commerce des peaux (la mienne l'intéresse!). Elle mène une vie de recluse et elle est franchement détestée. Le passé nous a attendris. Comme elle est encore très jolie, autant que ce soit moi qui en profite. Si elle est aussi ardente au lit qu'autrefois, qu'est-ce qu'elle va me faire suer!

Rod OLSEN.

« Excusez le papier à lettre, et tous mes vœux pour votre bâtard! »

- Sacré Rod! sourit Francoquin. J'ignorais que sa femme habitait Ciudad. Comment l'a-t-il revue?
- Un roman, raconte Labosse. J'étais allé avec Webb et Job négocier les peaux des caïmans – entre parenthèses, voici l'argent: 70 peaux à 30 dollars, égale 2100 dollars. Rod

nous accompagnait pour identifier les exploiters du Grand-Marécage. Nous sommes arrivés dans une belle hacienda, au fond d'un parc. Un piano jouait. Ça sentait l'Ancien Régime, presque délicieusement. Bref. Quand la responsable du trust acheteur est venue marchander les peaux, Rod et elle se sont reconnus ; ils ne s'étaient pas revus depuis leur divorce, il y a sept ans.

Francoquin rit. Dans la salle qui se remplit rapidement et s'enfume, un type arrive, le regard cynique, avec Job. Il est chauve, il a une patte de lapin porte-bonheur sur un blouson en peau de serpent. Francoquin s'informe à voix basse ; Labosse lui nomme l'inconnu :

– Emilio Sadik. C'est l'ex-chef de Job. Un ancien tenancier de bordel. C'était le responsable de tous les « Comités d'Action Civique » du marais. C'était aussi le chef des milices. Une crapule nationaliste. N'a-qu'un-Ceil l'a refusé tout à l'heure.

*

Le type s'approche en ricanant. Ses éperons raclent le plancher. Comme personne ne l'invite, il attire une chaise et s'y installe à califourchon, face à Francoquin. Évident qu'il ronge ses ongles. Job advient timidement sur ses traces.

– On m'a rapporté qu'vous cherchiez des merc'naires, dit Sadik. J'ai pensé que j'pourrais au moins m'enseigner, mais votr' borgne m'a évincé. J'vaux pourtant les trois quarts d'vos guignols, vous savez !

– Je ratifie sa décision, dit Francoquin. Pas d'ex-chef des milices chez moi. Je ne peux pas prêter le flanc aux attaques morales.

– Si mon passé vous turlupine, ricane l'autre, j'peux vous garantir qu'c'est fini ! D'ailleurs, j'ai pas plus commis d'exac-

tions dans les milices que Trigger, Cool, ou Tête-de-Mort dans les bandes franches! Ici, la Révolution, c'était pas comme dans la capitale! D'mandez à vos amis d'l'APelle! Même que c'est moi qu'ai chassé les contr' révolutionnaires après la révolution quand ils sont rev'nus à Ciudad! D'mandez au frère du Colonel! Il 'tait avec eux! Vous m'engagez? Ça m'fait mal d'rester sur la touche!

Francoquin demeure silencieux. Le type se relève en couinant. Il doit être « brûlé » partout. Il grimace un sourire ironique :

– Si vous changez d'avis...

*

Il godille entre les tables, en pays conquis. Sur scène, tandis que Wagger danse des claquettes, l'écuyère jongle avec des revolvers. Des tueurs se disent, à la voir faire, que s'ils pouvaient comme elle en manier sept ou huit à la fois, ils feraient promptement fortune. Ils regardent la banque illuminée, de l'autre côté de la place, en poussant des soupirs tragiques. Abigail arrive joyeusement. Elle fait sensation. Elle arbore une « petite » robe neuve achetée à Ciudad pour la soirée. Le prix est encore épinglé derrière, et Francoquin accuse un haut-le-cœur en ôtant galamment l'étiquette.

– Et ce bébé? demande Labosse en versant à boire. Vous vous le faites ce soir?

Abigail acquiesce :

– Et dans 275 jours, j'accouche. Ça tombe un jeudi. J'ai tout calculé.

Elle a même tenu compte de l'année bissextile. Elle sirote. La salle est maintenant bondée, l'air y devient irrespirable. Une cohue de clients se presse aux tables. Filles débraillées aux

rires pointus. Couples vautrés dans les fauteuils. Les coins sont relégués dans la pénombre; des halètements en proviennent. À la roulette, Trigger, Morgan et Tête-de-Mort se partagent les bénéfiques. Au balcon, le Colonel en civil (costume bleu nuit, chemise verte) est avec son cadet et deux filles emplumées. Il n'a plus sa casquette, et ses cicatrices luisent laidement. Il a gardé ses lunettes de voyeur. Dans l'escalier rouge un va-et-vient s'organise vers les chambres, et M^{lle} Anita, la patronne, développe une activité surprenante. L'Ophidien monte avec une négresse en robe rose; Raspoutine vante les appâts mammaires de la Vierge à une blonde qui ne l'est plus. Deux homosexuels jouent aux dames. En chemise de nuit, la grande Thilda descend s'abreuver. Elle bâille des caresses bien sonnées à qui les quémandait discrètes. On se frotte le museau dans son sillage, on pourrait la suivre à la trace. Elle fait l'acquisition de deux bouteilles, et remonte. À l'étage, on l'entend protester qu'elle n'est pas de service, par deux fois. Puis elle redescend, contrariée. Elle reprend deux bouteilles de scotch, et le barman s'effare :

- Vous avez déjà fini les deux autres!
- Oui! dit-elle. Elles sont pas solides!

XXXVIII. La loterie

Abigail danse avec Labosse, et Zaza avec Les Gloves. N'acqu'un-Ceil, revenu, va se coucher. Il a finalement acheté un nounours pour son fils et un flacon de parfum pour Mistress Mary. Francoquin est seul à la table quand un homme en costume de cuir entre. Une boîte d'allumettes tombe aussitôt du balcon sur la table, expédiée par le Colonel. Un message est écrit dessus: «*L'homme au costume cuir s'appelle Cool. Apte commandement + haut niveau, mais ex-tueur d'Indiens.*» Francoquin remercie l'informateur de la main. L'homme au costume de cuir est accoudé au bar. De taille moyenne, moins de 40 ans, il a le visage taciturne et tanné. Dans le large miroir mural, il regarde venir Francoquin, qui l'aborde :

– Vous savez qui je suis? Pouvons-nous parler?

*

M^{lle} Anita s'approche et s'appuie amoureusement contre Cool. Il pose sa main sur celle de la femme et, quand il l'ôte, M^{lle} Anita reprend sa besogne, frétilante. Le serveur remplit le verre de Francoquin, ne demande pas à être payé.

– Vous vouliez me parler? Cool demande.

*

– Je voulais vous engager, dit Francoquin. Mais... (Il désigne le saloon enfumé, sa directrice industrielle :) je vous crois déjà recruté?

Cool a un petit rire restrictif:

– Uniquement quand je viens à Ciudad. À quoi vouliez-vous m'engager?

*

Un annonceur en tenue de soirée monte sur la scène que l'orchestre évacue:

– Et maintenant, la loterie! Les candidates sur l'estrade, SVP!

Brouhaha! Rires aigus! Six filles qui se débattent sont hissées sur la scène, y demeurent ne sachant que faire de leurs mains. Abigail et Zaza, assises à leur table, parlent chiffons. Les Gloves et Labosse réfutent l'Instituteur qui les a retrouvés, à propos d'un projet de médaille. La clarinette est sur la table. Dans la salle, des serveuses empanachées vendent des tickets un dollar pièce.

*

– Tous les tickets sont numérotés, explique Cool. La première des six candidates, qui tirera le numéro d'un gagnant, sera soumise à l'agrément de l'acquéreur du billet, pour la nuit; mais elle empochera la totalité de la recette.

*

Les six filles sourient piètrement, cibles des quolibets et des boulettes. Elles annoncent les numéros des billets roulés

qu'elles extraient d'un chapeau. Les clients consultent févreusement leurs tickets. Au second tour, un chercheur d'or bondit avec un cri triomphal. Grognements désappointés alentour. L'animateur présente une fille blondasse au sourire triste et niais :

- Clotilde est à toi pour la nuit!
- Yipiiiiiiii!

Le chercheur d'or lance son chapeau. La fille serre les 48 dollars de la recette sur sa robe jaune.

*

- Quand les candidates sont très convoitées, explique Cool en sirotant, les mises sont plus substantielles. J'ai vu une femme du monde empocher 700 dollars. Belle et détestée. Beaucoup rêvaient de la profaner.

*

La fille est sortie des coulisses. Des cris tombent du balcon :

- Bravo, la Scalpée! À poil! Fais-la d'abord mettre à poil!

À poil! À poil! scande l'assistance en battant des bottes. Un cercle est dégagé au centre de la salle de jeu. Le chercheur d'or, nouveau maître de cérémonie, apaise les cris d'un air fanfaron et grotesque :

- Milady? Voudriez-vous avoir l'obligeance de vous dévêtir?

Boulettes et trépignements. La fille répond avec gaucherie, par une révérence inopportune. Elle ôte maladroitement sa robe, et la plie sur un dossier de chaise.

- Danse! crie un spectateur gêné.

*

Elle se dandine. L'orchestre joue, l'Instituteur regagne son pupitre. Le Bohémien a disparu, invité chez une dame. La fille trébuche en enlevant son jupon. Un admirateur l'encourage. Elle est somme toute assez jolie, quoique un peu maigre, et se trémousse avec un sourire craintif.

– Le soutien-gorge! exige le maître de ballet.

*

En dansant, elle dénude ses seins. Sa peau est orangée à la lumière. Des gloussements se font entendre. Une boulette lui cingle le ventre; la fille réprime un petit cri.

– La culotte! Les bas! crie le chercheur d'or.

*

Elle ôte ses souliers et sautille pour quitter ses bas noirs. Nue, elle cesse de se tortiller, à court d'imagination. Les boulettes la font tressaillir.

– Maintenant, le scalp! propose quelqu'un.

*

Un hurlement d'approbation électrise le saloon. Le scalp! Le scalp! scande l'assistance. La fille soudain terrorisée recule, repliée sur elle-même...

– Elle porte une perruque, explique Cool à mi-voix. Pendant la Révolution, les fascistes l'ont tondue aux acides. Elle est restée un peu débile...

– Charmant! grogne Francoquin.



*

Un cri de détresse retentit! Le chercheur d'or brandit la perruque arrachée traîtreusement à la fille! Mais la clameur qui salue son exploit cède la place à un silence coupable. L'orchestre s'est tu. Comme un animal grièvement blessé, la fille chauve et nue tord ses mains tremblantes vers sa chevelure blondasse...

– Je vous en prie! Rendez-la-moi!...

Elle est tombée à genoux, misérable, aux pieds du chercheur d'or qui agite la perruque en l'air. Elle le contourne, mais il change le pompon de main dans son dos, et la berne. Abigail prend tout à coup le bras de Francoquin, ayant quitté sa table. Elle frémit :

– C'est odieux!

Au même instant, le Colonel jaillit comme une balle hors des rangs fendus et flanque son poing au visage du bourreau, qui s'écroule. Il lui a arraché des mains la perruque. Francoquin l'étudie curieusement, avec des façons d'entomologiste. Le Colonel claque les talons devant la victime hébétée, et lui restitue sa perruque. Il la ramène à ses affaires, tandis qu'on douche le chercheur d'or. La fille paraît ne pas comprendre...

– Rhabillez-vous, dit le Colonel sans regard derrière ses lunettes miroir.

Quelques fanfarons toisés grattent le parquet du bout de leurs bottes. La fille sanglote. Revêtue, elle adresse au Colonel un regard stupide et reconnaissant :

– Je... merci... je ne...

Trop émue pour s'exprimer oralement, elle lui tend la recette avec effusion. Le Colonel replace l'argent dans l'échancre du corsage de la fille bouleversée. Il lui offre son bras et la reconduit. Les badauds subjugués font la haie malgré eux. Le chercheur d'or s'élance :

– Et moi!

BADABOUM! Les Gloves lui fait un croc-en-jambe, il s'étale.

– Toi, fait Zaza, t'aaas qu'àà te branler!

*

Une explosion de rires nerveux défole l'auditoire, et des applaudissements crépitent. L'orchestre entonne l'«Hymne au Patron», et Labosse invite Zaza à danser. Les Gloves rajuste ses gants blancs afin d'inviter Abigail. Cool sourit :

– J'ai bien connu le Colonel autrefois. Il a toujours eu des réactions à couper le souffle. Mais vous ne m'avez pas répondu tout à l'heure? Vous avez besoin de mercenaires?

FRANCOQUIN. – À quoi bon en parler, si vous ne pouvez pas nous suivre?

COOL. – Peut-être que je peux, si ça m'intéresse.

FRANCOQUIN. – Et M^{lle} Anita?

COOL. – Je ne suis pas toujours là. Je reprends Anita quand je reviens, un peu comme si nous étions mariés. Un pacte. Quand je reviens, s'il y a des ersatz, ils sont congédiés.

FRANCOQUIN. – Je recrute pour établir une République dans mon pays. J'ai besoin de cadres pour l'armée de libération future.

COOL. – Qui vous a parlé de moi?

FRANCOQUIN, exposant la boîte d'allumettes. – Le Colonel.

COOL, assombri. – Vous avez recruté le Colonel? Pour combien de temps?

FRANCOQUIN. – À vie, s'il devient quelqu'un dans l'odyssée... Au début, voyez-vous, je pensais qu'il me suivait par peur des repréailles, ou par goût de l'uniforme. Mais je crois maintenant qu'il souhaite plutôt se «réhabiliter» à ses propres yeux, en étant à sa place du «bon» côté, cette fois-ci...

Il est de taille à jouer les premiers rôles.

– Oui, dit Cool.

*

Il allume un cigarillo. L'orchestre joue, déchaîné. Abigail est dans les bras de Rascal-Jack ; au signal du ventriloque, elle passe dans ceux de Raspoutine, puis dans ceux de Labosse, et elle rit, essoufflée...

Cool demande :

– C'est pour la République que vous combattez ?

Francoquin acquiesce.

– Une vraie ?

– Égalité. Justice. Pas de privilèges. Pas d'exploitation de l'homme par l'homme.

– Pour ça, je vous suivrai. Aussi longtemps que vous vous y tiendrez. Si vous trahissez, je vous quitte.

– Vous me tiendrez lieu de baromètre.

Cool hoche la tête. Il demande, gravement :

– Vous connaissez le premier mot de Cyclopus Hyn après la victoire ?

– Oui, dit Francoquin. Quelqu'un me l'a cité.

Cool approuve. Admiratif, respectueux, il murmure, comme pour lui-même. Il savoure :

– « *Levez la main ceux qui savent lire.* » C'est beau. Je serai des vôtres. Quand partez-vous ?

FRANCOQUIN. – Demain, à l'aube. Rendez-vous ici même. J'espère que ce n'est pas la présence du Colonel qui vous détermine ?

COOL. – Non. Un vieux compte à long terme à régler. Mais nous ne nous fusillerons pas. Nous ne nous perdons pas de vue, simplement.

Abigail revient, étourdie. Elle boit au verre de Francoquin, tend le reste à Labosse en riant. Avec de grands saluts à tout le monde, Les Goggles et Zaza vont se coucher. Francoquin s'apprête à lever le camp.

– Autre chose ! il se remémore. Vous m'êtes signalé comme ex-tueur d'Indiens.

COOL. – J'avais mes raisons.

FRANCOQUIN. – Faites votre deuil de cette carrière ! – Abigail, tu as assez bu. Des Indiens seront des nôtres, et des blancs de leurs amis, dont l'un, qui commandait la quatrième armée de l'APL, fut élevé par les Ziùs. Je ne veux ni vous voir abattre les Indiens, ni vous voir abattu par Slim.

COOL, souriant. – Slim est avec vous ?

– Je suis son second, précise Labosse.

FRANCOQUIN, s'en allant avec Abigail. – Et c'est le genre de type à vous planter un canif dans le cœur à 25 mètres !

– Je sais, sourit Cool, on m'a parlé de lui... Je serai bien heureux de le « revoir »...

En même temps, il tend la main à Labosse :

– Heureux de te connaître, l'ami de Slim.

Francoquin marque le pas. Du bar, où M^{lle} Anita l'a rejoint amoureusement, Cool lui adresse un salut fraternel, doublé d'un sourire taciturne. Francoquin rit.

XXXIX. Une visite pour Francoquin

Le «Cheval Rouge» était fermé. Tout le monde s'était alité. Dans leur chambre, Abigail et Francoquin se disposaient à affronter l'Histoire en buvant un dernier whisky. Abigail était nue, affublée de bijoux, et chantait. Un inconnu enjambe le balcon, et entre par la fenêtre :

– Baisse la lumière! dit-il à Francoquin. Tu voulais me parler?

– Zarkine! sursaute Francoquin. C'est toi!

*

Abigail a plongé sous les draps. Ses épaules dépassent. L'inconnu a l'air tourmenté. Il est élégamment vêtu, et manipule une carabine courtaude à six canons. De la fenêtre, il observe la rue, d'où un type maigre aux longs cheveux lui fait signe que tout est en ordre. Après un regard distrait à Abigail, l'intrus reprend :

ZARKINE. – Soyons brefs, Joaquin. Tu m'as fait appeler. Tu veux des armes?

FRANCOQUIN. – Pas seulement des armes. Je veux t'engager... Je veux prendre le pouvoir au pays. Il me faut des armes et des cadres.

*

ZARKINE. – Quel tarif?

FRANCOQUIN. – 120 dollars pour comm... – Attends!

L'inconnu regarde au-dehors. Son compagnon surveille la place enténébrée, jusqu'au lac.

FRANCOQUIN, baissant la voix. – Tu gagneras peu au début, mais ton avenir là-dedans est plus ouvert que dans le trafic d'armes? Et si j'échouais (Il touche le bois du lit), tu retrouverais tes affaires?

Zarkine regarde dans la rue:

– Qu'est-ce que tu veux faire, au pays?

FRANCOQUIN. – La République. Égalité. Justice. Un développement qui profite à tous, pas seulement aux privilégiés.

– Abigail, cache tes seins!

ZARKINE, amusé. – La République? Irais-tu jusqu'à la dictature du prolétariat pour y parvenir?

FRANCOQUIN. – Ce n'est pas exclu du programme. Mais ce que je veux, c'est la République.

Zarkine se retourne, épaté:

– Tu veux tout faire sauter? Je veux dire: toute cette saloperie?

– Couci-couça, répond Francoquin circonspect. – Abigail! Cache tes seins marde et mirde.

ZARKINE. – C'est la guerre civile qu'il te faut?

FRANCOQUIN. – Comme moyen, si je ne peux pas l'éviter. Mais la guerre civile étant un cancer qui mûrit à l'intérieur de sa victime, il ne s'agit ni de l'importer, ni de la susciter artificiellement.

ZARKINE. – C'est une Révolution que tu médites?

Francoquin acquiesce, de la tête:

– Je doute qu'on me laisse œuvrer pour la République sans tenter de m'en empêcher. La radicalisation inévitable des forces pour ou contre permettra d'élaborer un programme révolu-

tionnaire en prise sur les réalités, qu'on ne peut définir abstraitement, et pourtant nécessaire pour agir.

Zarkine regarde par la fenêtre. Il revient :

– Et les cadres que tu recrutes ? Les garderas-tu ?

– En principe, oui. Ils seront les cadres de départ. Le Peuple assurera la relève de ceux qui nous quitteront ou le renfort et le soutien de ceux qui resteront.

Zarkine réfléchit. Il dévisage Francoquin :

– Joaquin ? Toi comme moi sommes les produits d'une même classe bardée de privilèges. Tu sais à quel point cette situation m'a toujours dégoûté. Depuis les bancs de l'École Militaire. J'ai largué tout ça. Iras-tu jusqu'à t'opposer aux classes dirigeantes ? T'opposer à nos... propres familles ? Ton programme, république, justice, égalité, abolition des privilèges, etc. braquera leurs intérêts contre nous. Tu sais cela ?

– Je le sais de plus en plus clairement. Je n'ai pas l'intention de fléchir devant les groupes de pression. Ni le goût d'intriguer avec des larbins.

– Tu lutteras donc contre ?

– Pour la république, oui. La vraie république qu'on ne suscite pas en s'inféodant aux idées reçues ou aux gens en place. Nous lutterons contre eux.

– Alors je t'aiderai, dit Zarkine. Mais tu engageras également Woolf (il désigne le factionnaire dans la rue), et mon cousin Hubert-Wallace, que tu connais. Woolf est chef de contrebandiers. Tu le paieras 100 dollars. Hubert est un jeune économiste marxiste, révolté. Il est riche, il viendra pour rien...

Un coup de sifflet rappelle Zarkine, qui enjambe aussitôt le balcon et, se laissant tomber dans la rue, disparaît avec Woolf. Abigail s'est levée, enveloppée dans le rideau, pour regarder par-dessus l'épaule du Général :

– Tu ne lui as même pas dit où et quand te retrouver, observe-t-elle.

Francoquin sourit :

– Tel que je le connais depuis vingt-cinq ans, c'est toujours lui qui me trouvera...

*

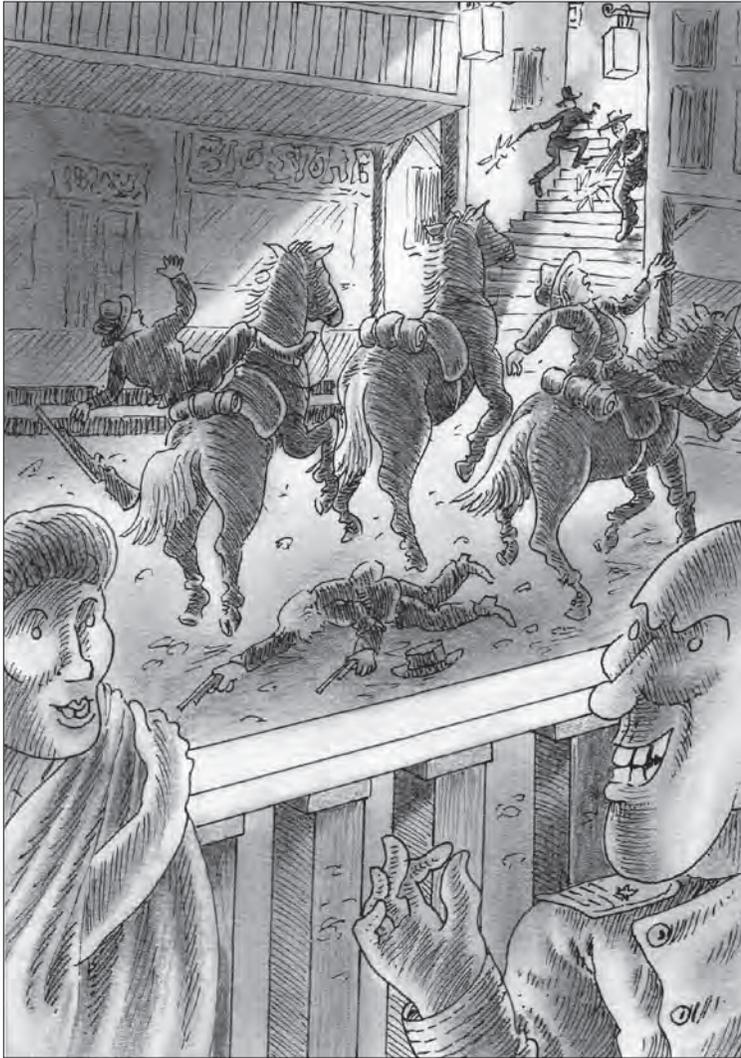
Un roulement de sabots de chevaux grandit, se rapproche.

– Qui est-il ? demande Abigail. Un ami à toi ?

– Un condisciple de l'École Militaire, dit Francoquin. Révolté contre tout, famille, profs, etc. Il s'est engagé dans l'action directe, et il a fait de la taule. Je t'expl...

Trois cavaliers surgissent, provoquant une violente fusillade. Les cavaliers mordent la poussière, et les chevaux hennissent, cabrés. Deux ombres s'esquivent dans la nuit. Francoquin ferme les volets. Il crache dans ses mains, cligne de l'œil :

– Alors ? dit-il. On se la pose maintenant cette première pierre de bébé ?



XXXX. Ils sont partis

Et voilà. L'aube était revenue. Thilda dessoulait. L'enfant usait son fond de culotte sur la rampe d'escalier du saloon. Trigger faisait une réussite. Les Gloves rajustait ses gants blancs, et, conjugalement, Zaza l'aidait. Sur la place, sept véhicules à chenilles remorquant sept canons de 125, une vingtaine de mitrailleuses, étaient alignés, premier contingent de matériel fourni par Zarkine. (À payer après la victoire.) Des groupes de recrues impressionnées les entouraient, les bichonnaient, et l'Ophidien s'était fâché avec Wagger qui, parlant des pesants obusiers, dénigrait la musique de ces instruments à «*per(sé)cussion*». Quant à Sadik, finalement engagé vu son insistance (et sur promesse d'être flingué à la moindre incartade), il caracolait à cheval, promenait une tête hilare et dévissée de tous côtés. Sa peau de serpent miroitait au soleil. Des filles stationnaient à l'écart, recrutées par Kathe et Gloriette. Elles lisaient, tricotaient, chahutaient. Leurs nouvelles patronnes avaient les yeux pochés et du sparadrap un peu partout, à force d'avoir prêché la bonne parole sécessionniste dans les bouges. Gloriette avait même cassé sa pipe.

– J'espère, Kathe revendique, avoir droit aux décorations!

*

L'Instituteur lui donne joyeusement l'accolade, et lui mime l'apposition d'une médaille, bizarrement DANS le corsage. C'est

à peine protocolaire, ce qui la fait rire de bon cœur. D'autant qu'il y met les deux mains. Songeant à des jumeaux gloutons (Sait-on jamais!), Abigail s'examine, recueillie et critique, vite rassurée par l'opulent éclat de ses ressources mammaires.

– Alors? dit Labosse en lui tapant sur le ventre. Ça se gonfle?

– Attention! Tu vas l'abîmer!

*

Au bord du lac, histoire de saluer l'astre solaire (oh! le symbole!), Max entonne orgueilleusement l'«Hymne au Patron»: «Taraaaaaaa! Taraaaaaaa! Taratatataaaaaa aaaaaaaaaaaa!»

Il ne le joue plus comme avant.

– Le temps de la spontanéité serait-il déjà révolu? soupire le médecin, faussement nostalgique.

*

Il parle de son ex-épouse à Les Gloves. Il évoque l'hacienda. Invité à y revenir souvent, il espère profiter de l'invitation. Si ça se trouve on se remariera! il commente. Si les Cyclopus ne mettent pas un terme à ses trafics avant.

*

Mais, à l'initiative du Colonel, les cavaliers s'alignent botte à botte, et des badauds nombreux admirent la longue théorie pittoresque. N'a-qu'un-Ceil présente les troupes au Général, qui se fait nommer les nouveaux. L'inspection achevée, le Colonel reçoit le commandement momentané de la colonne,

avec une réelle émotion. Il se raidit en selle et crie d'une voix vibrante :

– À mon commandement, en colonne par deux! À gauche... GAUCHE!

Les cavaliers pivotent, s'alignent. Troublé par la solennité de la cérémonie, le pianiste se trompe, et tourne du bon côté.

*

– EN... AVANT!

L'Indien muet prend la tête de la double file. Les cavaliers s'en vont au pas. N'a-qu'un-Ceil et Francoquin ferment la marche, derrière l'écuyère et le gamin. Le Bohémien jaillit hors d'une maison bourgeoise, une musette de douceurs sur l'épaule. Il bondit à saute-mouton sur son cheval. De sa fenêtre, la dame lui décoche des baisers. La rue est parcourue dans le petit matin frisquet, et les badauds escortent la colonne en applaudissant joyeusement.

– Tas de crétins! leur lance Zaza prise de colère. Vous n'avez rien d'autre devant quoi béer qu'une armée de mercenaires!

– Les distractions manquent! ils répondent.

*

Outrée alors, pensant aux identiques jobards du pays voisin :

– Ils méritent ce qui les attend! elle profère.

Les 78 cavaliers quittent la ville.

Table des matières

I. Le départ.....	17
II. Divertissement. <i>Zaza</i>	23
III. Le moulin à vent. Le duel.....	31
IV. <i>Zaza</i> libérée.....	35
V. L'arbre aux pendus	41
VI. Les Gloves	49
VII. Les roulottes des saltimbanques. La Baronne et le nain.....	55
VIII. Taxe et prime. Un avis de recherche	67
IX. Le soir et la nuit. Oraison funèbre	75
X. Un concours de tir. Réflexions idéologiques	79
XI. Adieu au zoziologue.....	83
XII. L'obsession d'Abigail	91
XIII. Les marais. L'Ophidien	95
XIV. Le Grand-Marécage. Arrangements et règlements de comptes	101
XV. Dans l'eau. Une erreur.....	109
XVI . La gale noire et les fleurs bleues.....	117
XVII. Un marché de dupes.Un chantage	123
XVIII. Entretien d'embauche	127

XIX. Querelles sur le tas	133
XX. Les barques. Le tank. Une lettre	141
XXI. Le village. Les filles	151
XXII. Aldo. Webb. Zaza pratique le double jeu	161
XXIII. Les chasseurs. N'a-qu'un-Ceil se fâche. Les affaires sont les affaires.....	165
XXIV. Question de contrat.....	173
XXV. Encore un messenger pour Zaza.....	177
XXVI. Le départ pour Ciudad. Le passé. Moïse.....	183
XXVII. Les trois frères Longstone.....	191
XXVIII. Le passé douloureux	201
XXIX. Retour sur la terre ferme.....	209
XXX. Un joueur	217
XXXI. Un incendie. Un ecclésiastique pas piqué des vers.....	225
XXXII. Au bord de la rivière. Une chanson. Un allié pour Abigail	233
XXXIII. Un bébé?.....	241
XXXIV. Tous ces gens-là se connaissent	245
XXXV. La mine.....	249
XXXVI. Le cirque « Francoquin ». Une grande nouvelle.....	255
XXXVII. Ciudad d'Oro. Le lupanar	265
XXXVIII. La loterie.....	271
XXXIX. Une visite pour Francoquin	281
XXXX. Ils sont partis.....	287

Quelques extraits de presse

Claude Lejeune

... *Le Condottiere* conte les nouvelles aventures horribles et cocasses du Général subversif... C'est donc d'abord un héroï-comique bilan matériel de la situation post-révolutionnaire d'une région sous-développée que dresse le roman ; mais il l'éclaire à la lumière prémonitrice de nouveaux et tragiques affrontements, et de ce fait double l'itinéraire d'un cheminement moral irréversible et signifiant, jalonné de nouvelles recrues. Quelques candidats sont refusés. L'intolérance du Général (et du dialogue) récuse ceux (mercenaires... ou lecteurs!) qui ne sont pas d'accord d'emblée avec les provocations essentielles...

... Par la puissance de l'Humour Noir, l'auteur anime les êtres au niveau des réalités subalternes, minant les graves propos à l'instant où ils sont tenus (leurs conséquences demeurent!), tournant en dérision les idéaux stériles, les engagements, les conformismes...

... À la lecture de ce petit livre imaginatif, comique et subversif, à contre-courant, plein d'Humour Noir, elliptique et paradoxal, aux dialogues en coups de Jarnac, il me vient une réflexion sur le temps littéraire (nous avons parlé de son espace) de l'auteur. En effet, si le *Général Francoquin* (600 pages) relatait six jours d'existence quotidienne et politique du Général, minute après minute, ce roman de 200 pages en rapporte

deux: soit, à quatre ans d'intervalle, une moyenne maintenue de 100 pages d'actions pour un jour de vie des héros. Curieux, non?

LE MAGAZINE LITTÉRAIRE.

Louis Gerriet

Yak Rivais a publié à la NRF, il y a quelques années, *Aventures du Général Francoquin*, d'une étonnante verve et dont le brûlot, trois ou quatre ans après, éclaire encore la scène littéraire...

Dans ce nouveau récit (*Le Condottiere*), d'une étourdissante fantaisie et d'une joyeuse truculence, où le burlesque et le macabre se côtoient, on retrouve avec une force renouvelée la chevauchée picaresque qui se poursuit...

... Mais des mercenaires, ça se trouve où? Voyons, dans le Grand-Marécage, une région déshéritée où le marxisme a triomphé naguère en laissant derrière lui pas mal d'épaves. Et la fête commence, avec une joyeuse troupe, chaque personnage étant typique, mirobolant. Tout est réaliste, truculent, coloré, d'une étourdissante audace qui n'est jamais vulgaire...

Il y a dans ce roman davantage que de la littérature, une ondoyante fête de la couleur et de l'humour, une joie percutante à dire des vérités et à mêler les cartes. Depuis Rabelais, on n'avait rien écrit de plus « hénaurme » que ce bouquin de Yak Rivais.

LES DÉPÊCHES.

Tristan Maya

La critique unanime a salué en lui l'écrivain du burlesque macabre, de l'absurde et de l'humour le plus noir.

LES AFFICHES D'ALSACE / L'HÉRAUT JUDICIAIRE

LE MORVANDIAU DE PARIS + trois ou quatre autres journaux

Catherine Claude

Le Condottiere, qui a obtenu cet automne le Grand Prix de l'Humour Noir, vient au bout d'un itinéraire marqué par les rabelaisiennes *Aventures du Général Francoquin* (dont l'ORTF a donné l'année dernière une « suite » ni très réussie ni très fidèle en supprimant sur 53 pages de manuscrit 10 ayant un caractère idéologique).

« *Francoquin* » avait suscité l'intérêt de la critique à contre-courant. Passionnant, très drôle, on avalait les quatre cents et quelques pages [non : 600, *nda*] comme celles d'un roman de cape et d'épée. Avec des discussions sur tout : la politique, la morale, la linguistique, la poésie. Qui disait qu'un grand livre était celui qui transformait son lecteur ?

... À propos de ces aventures, j'ai utilisé le mot « rabelaisien ». Précisons que ce n'est pas seulement à cause de la truculence et de l'opulence verbale. Plusieurs points essentiels autorisent cette référence à Rabelais : 1. Le rapport que le roman entretient avec le peuple sans être populiste, en particulier par l'usage du langage, inépuisable réserve de contestation. 2. Le travail sur le langage (lexique, syntaxe) dont on connaît l'actualité. 3. Le caractère résolument idéologique, voire politique, du roman. 4. Une démarche dialectique. 5. Enfin, une forme de comique très proche de celle de Rabelais. *Le Condottiere*, plus court que *Le Général Francoquin*, laconique, rigoureux, et plus implacable aussi, a l'air de savoir que la révolution n'est

pas une fête mais une bataille à gagner, dure – et l'on verra pour le reste. Un reste qui sans doute n'est pas idyllique, mais ce que la caravane de Francoquin rencontre dans des marais où des populations misérables sont surexploitées, est intolérable. Alors ? C'est le Paradis que vous espérez ?

Même dureté de l'écriture précise : pas de bavure, des mots qui portent, avec toujours l'utilisation du langage populaire qui ne fait pas de cadeaux. Rigueur et intelligence. Et puis l'humour noir qu'il ne faut pas confondre avec le grand guignol, un humour noir qui participe de la volonté de l'auteur d'atteindre à toujours plus de lucidité, à n'être jamais dupe de ce que son imagination peut lui suggérer. Rappelons que le grand Prix de l'Humour Noir a su souvent bien choisir ses lauréats : Queneau, Bazin, Obaldia, Polanski, Buñuel, etc. Il ne s'agit pas de donner des lauriers à la gaudriole.

EUROPE, 1972

Gérard de Cortanze

... tout un théâtre de l'absurde. Des marionnettes emberlificotées dans des cordons ombilicaux qui tiennent du spaghetti et de la corde de pendu, rencontrent, croisent, auscultent une armée déguenillée de charlatans échappés d'une gravure d'Holbein ou de Dürer.

Ce qui me semble important chez Rivais – outre cette méticulosité assassine du trait – c'est ce passage constant du temps : l'encre y bouffe le blanc.

LIBÉRATION

Alain Bouzy

Yak Rivais nous rappelle que la déraison n'est autre chose qu'une personnalité en butte à ses propres conflits intérieurs...

L'ÉCHO RÉPUBLICAIN

André Laude (en forme de Carmagnole pour Y. R.)

... Yak Rivais, avec la fougue hargneuse d'un Grosz, anime une mascarade, un carnaval, une carmagnole survolés par les rires sarcastiques et brefs des corbeaux de la malédiction et de la fatalité. Il nous rappelle avec une sorte d'ébriété gaie et légère qu'au commencement étaient la chair et le verbe, et qu'à la fin, il n'y a plus que la tendre et muette carcasse sous une herbe de plus en plus rare. La vie n'est qu'une parenthèse. Habitée par des ivrognes, des filous, des conquistadors, des poètes bardés de cartouchières, des prophètes aux ailes maigres, somme toute une racaille pétrifiée qui joue aux marionnettes, sans savoir qui tire les ficelles.

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

Claudia Paluel-Marmont

... Le fantastique s'infiltré avec son cortège d'inquiétude et de malaise devant cet univers étrange où les normes sont battues en brèche. Mais au-delà, s'impose la richesse d'un baroque grandiose que Rivais déploie dans les fastes du spectacle: aux confins de l'angoisse métaphysique, reculent les bornes de l'humour noir.

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

Georges Leprince

... Et puis en 1967, paraît, chez Gallimard où Simone de Beauvoir l'a remarqué quelques années plus tôt, un énorme roman de 600 pages, *Aventures du Général Francoquin*. Un livre cocasse, baroque, « hénaurme », qui se réclame de Queneau, de Cervantès et de Scarron. Un livre dans la plus pure tradition picaresque où le lecteur et l'auteur partent en expédition, avec les mêmes données, où l'auteur ne précède jamais le lecteur. Car pour Rivais, la littérature est une conquête. Rivais écrit pour l'œuvre, pour savoir pourquoi il écrit. Il estime que ses sentiments personnels sont sans intérêt, n'apprennent rien à personne. « On n'écrit pas pour se défouler », dit-il. Dans le *Général Francoquin*, il n'y a pas de psychologie, au sens balzacien du terme. Dire qu'il n'y a pas de sentiment, c'est autre chose. Le *Général Francoquin* est un roman dont l'intensité dramatique, la force émotionnelle (je songe à la mort de Filasse), le délire verbal, l'humour dévastateur surprennent, amusent, tiennent en haleine jusqu'au bout. Rivais maîtrise, avec une parfaite lucidité, un langage qui est, en soi, déjà, tout un univers.

... Avec *Le Condottiere*, Rivais retrouve l'absurde et le burlesque macabre. C'est la suite (non encore la fin) du *Général Francoquin*. On assiste de nouveau à la pérégrination de cette faune mercenaire qui constitue les nombreux personnages de ce roman conclu sur une attente. La guerre civile est proche. On la pressent comme on pressent l'apocalypse de ces aventures « francoquinesques ». Ce coup au plexus que Rivais nous promet risque d'être asphyxiant.

... Phénomène? Bourreau de travail? Talent hors du commun? Volonté farouche? C'est un peu tout cela, Yak Rivais. Derrière l'aspect froid et distant de l'individu, se cache une sensibilité réelle, difficile à saisir. Si Rivais ne sait pas

tricher, il ne sait pas non plus s'offrir. Son amitié se gagne à petits coups de vérité, à petits coups de brutale franchise. Alors que tant d'autres jouent à l'artiste bohème, lui, dans le silence de sa province et de son atelier-bureau, travaille comme un forcené. Car il ne croit pas au génie, lui qui parfois rejoint le génial...

LE PARISIEN

Dans la même collection

HURL BARBE, *Pompe le Mousse*

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE, *Les Celtes mercenaires*

Western bre-ton et post-atomique.

Ça cogne dur dans le désert, entre Kin-Per et Plouc-Off.

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos*

Pas facile de faire des nouilles de qualité
au cours d'un voyage intergalactique.

PATRICK BOMAN, *Les Canines dans le pâté*

Au milieu du stupre et du lucre de La Nouvelle-Babylone,
une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,

Les Innommables et autres histoires de Canines

27 nouvelles par le meilleur spécialiste français
de l'ail bio et de l'épieu certifié FSC.

PIERRE CHARMOZ,

*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables*

Une cordée népalaise s'apprête à faire l'ascension du sommet parisien.

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,

Le Vampire de Wall Street

Mordu par le comte Madov, un trader va semer la désolation
dans la Yosemite Valley.

COLLECTIF, *Histoires d'Aulx*

11 textes pour célébrer la biodiversité vampirique. (Coédition imaJn'ère.)

STUDIO LOU PETITOU ET PIERRE CHARMOZ, *La Canine impériale*

Hiver 1853, une menace pèse sur Paris.

L'enquête est menée par Vidocq, Renan et les saint-simoniens.

JULES VEINE, *Le Voyage dans les spasmes*

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

JULES VEINE, *L'Atour infernal*

Plus c'est haut, moins c'est beau !

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur

BP 12243, 49022 Angers cedex 02

ISBN 978-2-86807-135-4

Achévé d'imprimer en septembre 2011
sur les presses de Vision Express (66660 Port-Vendres)

Dépôt légal : septembre 2011.

100 exemplaires hors commerce, numérotés de 1 à 100,
accompagnés d'un dessin original de Yak Rivais
et 100 exemplaires ordinaires.

« – Je suis nommé Ministre dans mon pays !
Les moins perspicaces ébauchent les félicitations d'usage, mais...
– C'est une catastrophe ! poursuit Francoquin véhément. Quand on est Ministre, on a un fil à la patte, et on pratique la politique d'un autre ! Et c'est pour ça qu'on me nomme ! Mais je vois les choses autrement, et le moment est venu de vous en dire deux mots. Je veux combattre l'injustice. Abolir les privilèges, les combines, l'exploitation éhontée de l'homme pauvre par l'homme riche. Je veux l'égalité. Mon but, c'est l'instauration de la République. Et on ne gagne pas la République en intriguant avec des arrivistes, des tricheurs et des domestiques. Justice. Liberté. Égalité. Travail. Pas de pacte avec le Capital, avec les sociétés, avec les fascistes ou les populistes. Ministre ? Pour me contenter de gagner de l'argent en fraudant, trichant, ou prévariquant ? Tel n'est pas mon propos ! C'est le pouvoir suprême que j'ambitionne de détenir, pour instaurer la République ! »

Pas de compromis, un seul chef : Francoquin !

Publié en 1971 par Belfond sous le titre *Le Condottiere*, sans référence explicite aux « Aventures de Francoquin », ce dernier volet du cycle nous montre un général déterminé à exporter la Révolution dans son pays. Pour préparer sa guerre civile, Francoquin, accompagné d'Abigail sa maîtresse, de N'auqu'un-Ceil son bras droit, de Labosse son conseiller, et de Max qui joue de la trompette, recrute des mercenaires. Du Grand-Marécage, région déshéritée où le marxisme des frères Cyclopus a triomphé naguère, il reviendra pourvu en héros malfaisants, en armes et en idées. Si sa randonnée héroï-comique et l'éventail « idéologique » de ses recrues rabelaisiennes constituent le fil tonitruant du roman, la politique et la morale y brossent l'image prémonitrice d'un avenir de ruines et de désolations...

« Yak Rivais a réussi à créer un personnage de légende. » **Alain Penel**, *Tribune de Genève*.

« Un récit picaresque d'une étourdissante fantaisie et d'une joyeuse truculence. »

Louis Gerriet, *Les écrivains dans la balance*.

« Rappelons que le Grand Prix de l'Humour noir a su souvent choisir ses lauréats.

Il ne s'agit pas de donner des lauriers à la gaudriole. » **Catherine Claude**, *Europe*.

Yak Rivais : Né à Fougères en 1939. Peintre, écrivain. Auteur de très nombreux livres, notamment pour la jeunesse. A reçu le Grand Prix de l'Humour noir pour *Francoquin* en 1971, et celui de l'Anticonformisme pour *Les Demoiselles d'A* en 1979. A publié chez Deleatur *Intrigues de Cour* (1983).



www.souslape.fr

